

Pierre Janet (1926)

De l'angoisse à l'extase

Études sur les croyances et les sentiments.
Un délire religieux. La croyance.

Tome I

Troisième partie :

Les troubles intellectuels dans le délire religieux

Un document produit en version numérique par Gemma Paquet, bénévole,
professeure à la retraite du Cégep de Chicoutimi
Courriel: mgsaquet@videotron.ca

dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
fondée dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Gemma Paquet, bénévole, professeure à la retraite du Cégep de Chicoutimi à partir de :

Pierre Janet (1926)

De l'angoisse à l'extase. Tome I.
Études sur les croyances et les sentiments. Un délire religieux. La croyance.

Troisième partie :

Les troubles intellectuels dans le délire religieux

Une édition électronique réalisée à partir du livre de Pierre Janet (1859-1947) (philosophe devenu médecin et psychologue), *De l'angoisse à l'extase. Étude sur les croyances et les sentiments. (Un délire religieux. La croyance) TOME I* (1926), troisième partie : "Les troubles intellectuels dans le délire religieux" (pp. 329 à 428). 1^{re} édition, Librairie Félix Alcan, 1926. Réédité en 1975. Paris: la Société Pierre Janet et le Laboratoire de psychologie pathologique de la Sorbonne avec le concours du CNRS, 1975, 432 pp. Une édition numérique réalisée par mon amie, Gemma Paquet, bénévole.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 20 avril 2003 à Chicoutimi, Québec.



Table des matières

Introduction

Première partie : Un délire religieux chez une extatique

Chapitre I. - Biographie

1. - Enfance et jeunesse chez les parents
2. - L'idéal de la misère
3. - Le séjour à la Salpêtrière
4. - Le retour au foyer

Chapitre II - Les états de consolation et les extases

1. - Les divers degrés des états de consolation
2. - La suppression des actions extérieures
3. - Le désintérêt de l'action
4. - L'activité spirituelle et l'union avec Dieu
5. - Les opérations intellectuelles dans l'Union
6. - La foi dans l'histoire continuée

Chapitre III - Les sentiments de joie dans l'extase

1. - La jouissance dans le calme et dans la force.
2. - Les jouissances des sens
3. - Les jouissances artistiques
4. - Le sentiment d'intellection
5. - La pureté morale
6. - La vie divine
7. - Les caractères psychologiques de l'extase

Chapitre IV - Les états inférieurs

1. - L'état de tentation, son importance dans la maladie
2. - Les obsessions pendant l'état de tentation.
3. - Les troubles de l'action et de la croyance dans l'état de tentation
4. - L'état de sécheresse
5. - L'état de torture

Chapitre V. - L'état d'équilibre et l'évolution

1. - L'état d'équilibre
2. - Les maladies organiques
3. - L'évolution des états psychopathiques

Deuxième partie : Les croyances

Chapitre I. - L'ordre hiérarchique des tendances

1. - La psychologie de la conduite
2. - Les tendances psychologiques inférieures
3. - Les tendances moyennes
4. - Les tendances supérieures
5. - La convergence des études psychologiques.

Chapitre I. - Les deux croyances

1. - Le caractère logique des croyances
2. - La mythomanie et la fabulation
3. - L'être asséritif
4. - Le réel réfléchi
5. - Les degrés du demi-réel
6. - Le presque réel
7. - Le personnage asséritif
8. - Le moi réfléchi
9. - La corrélation des stades psychologiques ..

Chapitre III. - Le délire psychasténique

1. - De l'obsession au délire
2. - Les diverses formes de ce délire
3. - Interprétations
4. - Les modifications de la volonté et de la croyance
5. - Le problème des deux croyances
6. - Le personnage du délire
7. - Les oscillations du niveau mental
8. - Les oscillations de l'esprit dans le délire psychasténique

Troisième partie : Les troubles intellectuels dans le délire religieux

Chapitre I - L'état névropathique primitif

1. - Le doute et la timidité
2. - L'ascétisme
3. - L'état psychasténique et l'état d'équilibre normal

Chapitre II - Les troubles de la croyance dans le délire religieux

1. - Les caractères communs des deux états de torture et de consolation
2. - La croyance complète et immédiate
3. - La croyance exagérée et brutale
4. - La personnalité
5. - Le délire de l'extase et le délire psychasténique
6. - Les attitudes et les stigmates

Chapitre III - Le contenu du délire religieux

1. - Les tentatives de délire
2. - Le délire d'union
3. - L'amour obsession et l'amour délire
4. - Le Directeur divin
5. - Le problème des sentiments

TABLE DES FIGURES

- Figure 1. - Tableau de la Nativité, peinture de la malade
 Figure 2. - Attitude sur la pointe des pieds, photographie
 Figure 3. - Attitude
 Figure 4. - Attitude et démarche
 Figure 5. - Écriture
 Figure 6. - Empreinte des pieds sur le sol pendant la marche.
 Figure 7. - Attitude des jambes dans la marche
 Figure 8. - Contracture des jambes
 Figure 9. - Le stigmaté sur le pied
 Figure 10. - Spécimens d'écriture
 Figure 11. - Reproduction d'un grand tableau en couleurs, la Vierge couronnée
 Figure 12. - Extase avec attitude de crucifixion debout
 Figure 13. - Physionomie pendant l'extase avec idée de crucifixion ce qui détermine le pli du front. Les signes que l'on voit peu distinctement sur la poitrine représentent une croix et les lettres I M, ce sont les cicatrices de brûlures que la malade s'est faites elle-même.
- Figure 14. - Graphique de la respiration pendant l'extase. T respiration thoracique, A respiration abdominale, S le temps en secondes ; Respiration thoracique superficielle avec pauses prolongées ; la flèche horizontale indique le sens dans lequel s'inscrit le graphique, la flèche verticale le sens dans lequel s'inscrit l'inspiration.
- Figure 15. - Graphique de la respiration normale
 Figure 16. - Graphique du pouls pendant l'extase
 Figure 17. - Courbe ergographique obtenue pendant l'extase
 Figure 18. - Dessin au crayon, la Vierge et l'enfant Jésus
 Figure 19. - La Sainte Trinité telle que Madeleine la conçoit pendant l'extase : Le personnage principal est toujours pour elle le Dieu-homme, Dieu le père est représenté par le soleil sur lequel se détache le Christ et dont les rayons ne sont pas ici reproduits nettement et le Saint Esprit est représenté par les flammes qui sortent du cœur de Jésus.
- Figure 20. - La Trinité, par Benedetto Montagna, Vicence
 Figure 21. - Le Christ sur la croix, dessin
 Figure 22. - Graphique du pouls
 Figure 23. - Graphique de la respiration pendant l'état d'équilibre
 Figure 24. - Divers graphiques de la respiration pendant l'extase
 Figure 25. - Schéma des premières crises de dépression
 Figure 26. - Schéma des crises de dépression plus complexes
 Figure 27. - Schéma de la succession des états
 Figure 28. - Schéma de l'évolution des crises de dépression au cours de la vie
 Figure 29. - Tableau de Jésus enfant, au travail
 Figure 30. - Costume et attitude de Omu, délire religieux
 Figure 31. - [Tableau de la Vierge et les Anges](#)
 Figure 32. - [Graphique de la catatonie pendant l'extase](#). Tremblement du bras droit étendu pendant l'extase, les trois premières lignes indiquent le tremblement au début, les trois dernières le tremblement après 35 minutes, les lignes verticales indiquent le temps en secondes.

- Figure 33. - [Courbe des temps de réaction simple à des stimulations tactiles](#) chez une malade hystérique dont l'attention est assez rapidement fatiguée. Les temps de réaction mesurés par le chronomètre de d'Arsonval sont reportés sur le papier quadrillé, la courbe est tracée à la main, la ligne plus forte indique la courbe des moyennes calculées de dix en dix réactions. En A ascension brusque de la courbe déterminée par une distraction en rapport avec un bruit dans la salle.
- Figure 34 bis. - [Courbe des temps de réaction de Madeleine à des stimulations auditives pendant l'extase](#). La courbe a été inscrite par la méthode graphique de M. Patrizzi. Le graphique total pris pendant deux heures est trop long pour être reproduit en entier, les graphiques 1, 2 et 3 en reproduisent des fragments caractéristiques. Dans le premier le sujet est bien éveillé et fait attention consciemment, les ascensions de la courbe en A et B sont dues à des distractions déterminées par des bruits dans la salle, dans le second le sujet a fermé les yeux, il est envahi par des pensées religieuses, en C début de l'extase, le sujet lève les bras en croix et se soulève, pendant ces mouvements, le graphique est souvent interrompu ; en 3 l'extase est complète et le graphique est parfaitement régulier pendant une heure, je n'en reproduis que la dernière partie, en 0 réveil et interruption du graphique.
- Figure 35. - [Constructure des jambes pendant les délires de crucifixion](#), légère torsion des pieds en dedans qui indique la tendance à appliquer un pied sur l'autre « pour que les deux pieds soient percés par le même clou ».
- Figure 36. - [Les stigmates sur les deux pieds de Madeleine](#)
- Figure 37. - [Tableau Ce Giotto, Saint François d'Assise](#)
- Figure 38. - [Tableau de Sodona, Sainte Catherine de Sienne](#)
- Figure 39. - [Appareil en place sur le pied](#)
- Figure 40. - [Le stigmate apparaissant sous le verre](#)



Figure 31. –
Tableau de la Vierge et les Anges

[Retour à la table des matières](#)

De l'angoisse à l'extase. Tome I :

Troisième partie

Les troubles intellectuels
dans le délire religieux

[Retour à la table des matières](#)

De l'angoisse à l'extase. Tome I :
Troisième partie "Les troubles intellectuels dans le délire religieux"

Chapitre I

L'état névropathique primitif

[Retour à la table des matières](#)

Ces études sur l'évolution de l'intelligence et de la croyance, ces observations sur les maladies de la croyance, sur les états de doute et sur les délires psychasténiques nous permettent de revenir à l'observation de notre malade mystique Madeleine et de chercher à la mieux comprendre. Suivant notre convention nous nous occupons d'abord des troubles plus proprement intellectuels en laissant de côté les troubles des sentiments qui sont évidemment sous-jacents aux premiers et qui seront étudiés dans le second volume.

Dans l'observation de cette malade nous avons distingué cinq états principaux, les consolations, les tortures, les sécheresses, les tentations et l'équilibre. Nous commencerons notre étude par *les états de sécheresse et de tentation* : en premier lieu ce sont des états primitifs qui ont existé dès la jeunesse et qui constituaient les premiers troubles de Madeleine, ensuite ce sont des états qui se rapprochent des maladies que nous avons beaucoup étudiées sous le nom de maladie psychasténique des obsessions. Ces deux états de tentation et de sécheresse diffèrent fort l'un de l'autre, si on considère les sentiments de malaise et d'inquiétude qui sont si importants dans le premier et qui manquent dans le second où ils sont remplacés par le sentiment du

vide. Mais ils sont analogues au point de vue intellectuel si on considère surtout l'état des jugements et des croyances. Nous étudierons ensuite les états de torture et de consolation de la même manière, car très opposés au point de vue des sentiments ils présentent une activité intellectuelle du même genre.

1. - Le doute et la timidité

[Retour à la table des matières](#)

Ce qui frappe au premier abord dans notre description de l'état de tentation c'est le grand développement des *obsessions*. Celles-ci existèrent dès la jeunesse de la malade : l'obsession « du vol du livre à l'école », l'obsession « de la débauche en se lavant les parties » et celles de la « grosse imagine » ont déterminé les premiers tourments dès l'âge de 13 ou 14 ans. La recherche d'une vertu inouïe, les exagérations folles de la pudeur, les remords de l'aisance dans la maison paternelle ont joué un rôle dans la fugue de la maison à 19 ans. Puis ce fut l'aspiration à l'idéal de la misère, l'obsession du comble de la pauvreté, « je voulais être vraiment pauvre, plus pauvre que les petites sœurs des pauvres, plus pauvre que les plus pauvres », et les serments solennels de rester jusqu'à la fin de sa vie sans rien posséder. Même quand l'état mental de Madeleine était fortement amélioré, cette obsession de la pauvreté rendait difficiles certains soins qu'on voulait lui donner. Toute sa vie errante, toutes ses aventures, ses démêlés avec la police pour dissimuler son nom, ses dévouements invraisemblables à de pauvres malades qu'elle conservait dans sa mansarde et qui auraient été mieux à l'hôpital nous révèlent une foule d'obsessions de ce genre.

L'observation de la malade à l'hôpital est encore plus convaincante, il y avait fréquemment des périodes qui pouvaient durer plusieurs mois pendant lesquels Madeleine était constamment et cruellement tourmentée par une série d'idées obsédantes qui changeaient d'objet, mais qui avaient toujours au fond le même caractère. Je rappelle seulement, sans insister sur une description qui a déjà été faite, les obsessions de l'hérésie, du couvent ou de la vie laïque, l'énorme question du voyage à Rome sur la pointe des pieds pour aller montrer au pape le miracle de l'assomption de la vierge, le cruel problème moral des relations avec le bon Dieu. Puis ce sera le problème de la lévitation, le problème du directeur laïque, etc., etc. Si Madeleine ne présentait que ce seul état, personne n'hésiterait à la considérer comme *une obsédée scrupuleuse*.

Ces obsessions dans ce cas comme dans tous les autres dépendent d'une impuissance à conclure dès qu'un problème quelconque se pose devant la réflexion. Madeleine porte depuis, longtemps sans rien dire de vieux vêtements que sa sœur lui envoie à l'hôpital ; un jour, par malheur, elle est amenée à se demander : « Est-ce posséder une propriété que d'avoir sur soi une vieille robe de sa sœur ? » Depuis ce moment nous sommes perdus : il y aura pendant des semaines une série interminable de questions et d'angoisses à propos de la robe. Bien des bizarreries de Madeleine ne sont qu'une manifestation de cette incapacité de conclure et de ses efforts perpétuels pour arriver à conclure. Nous avons eu chez elle les manies d'interrogation, les discussions interminables, les ruminations, les serments pour fortifier une résolution

qui fuit toujours, les pactes, le besoin de direction, la terreur de la liberté : « Ne me donnez plus jamais lieu de penser que je suis abandonnée, libre de croire et de faire ce que je veux, cela me rend trop malheureuse ». Quand Madeleine nous dit : « Je souffre physiquement et moralement de l'incertitude où je me trouve de la volonté de Dieu sur certains points », il faut bien comprendre cette incertitude de la volonté de Dieu. Ordinairement surtout dans les états de consolation elle appelle « volonté de Dieu » ses propres désirs quand ils sont nettement affirmés. Elle ressemble sur ce point au pasteur Guillaume Monod qu'a si bien décrit dans une belle étude M. Revault d'Allonnes : comme lui elle sanctifie et divinise tout ce qu'elle croit et surtout tout ce qu'elle désire. Quand elle ne sait pas quelle est la volonté de Dieu, c'est qu'elle ne sait pas non plus quel est son propre désir, c'est une expression religieuse de l'incapacité de conclure la délibération réfléchie.

Une conséquence bien connue de cet état de doute est le besoin d'une affirmation étrangère, le besoin de direction si caractéristique des états psychasténiques. Ce caractère a toujours été manifeste chez Madeleine, elle a cherché toute sa vie à se confier « à quelque personne solide qui prendrait soin de sa pauvre petite âme ». Elle n'a pas trouvé ou n'a pas cru trouver cette personne dans sa famille, c'est la règle générale. Elle a cherché souvent à se confier à des prêtres et en a rencontré d'excellents, mais elle a toujours été assez vite découragée de leur direction. Déjà dans sa jeunesse elle refusait de se confier aux prêtres de sa paroisse et préférait s'adresser à des missionnaires qui passaient dans la ville : leur prestige de prêtres étrangers les lui recommandait et la certitude qu'ils disparaîtraient rapidement, qu'elle n'aurait plus l'humiliation de les rencontrer après ses aveux la rendait moins timide. C'est ce besoin de direction toujours mal satisfait qui a rendu faciles mes premières études sur cette malade d'ordinaire si réticente : elle s'est abandonnée immédiatement dès qu'elle a vu que je m'intéressais à elle et que je cherchais à la comprendre. À certains moments, surtout à la fin des périodes de consolation, elle semblait tout à fait confiante et acceptait ma direction avec une soumission et un enthousiasme exagérés : « J'accepterais n'importe quoi pour ne pas avoir à prendre de décisions moi-même et pour avoir un maître et comme la Providence m'a envoyée vers vous, c'est sa volonté que je vous obéisse absolument... J'ai eu une vision dans laquelle vous m'apparaissiez tenant un beau fouet ou plutôt une cravache d'or et en même temps j'en recevais l'explication... ».

Mais cette soumission à une direction était fort variable et présentait bien des éclipses. Quand survenaient les périodes de joie extatique il était évident que Madeleine n'avait plus besoin de moi. Je n'avais plus qu'une autorité par délégation, je ne pouvais plus commander en mon propre nom, il me fallait employer la formule : « Demandez à Dieu qu'il vous permette de... » et comme Dieu ne permettait pas que je modifie la position des pieds, je ne pouvais défaire les contractures des jambes comme pendant d'autres états. Madeleine avait alors un autre Directeur, Dieu lui-même. Nous avons déjà montré autrefois qu'un grand nombre de malades douteurs « s'abandonnent amoureusement à la divinité, cherchent de l'énergie dans la contemplation d'une statue de la Vierge, dans la pensée d'un bon Dieu qui recueille les petites âmes ¹ ». La religion de Madeleine et son délire religieux est en relation étroite avec son besoin de direction, c'est là un fait dont nous aurons à apprécier l'importance en étudiant l'évolution des sentiments religieux.

¹ *Obsessions et psychasténie*, 1903, I, p. 393.

Ce qui était plus triste c'est qu'à d'autres moments la direction divine chancelait aussi bien que la mienne : « Dieu s'est retiré abandonnant mon âme à ses propres forces ». À ce moment elle essayait de se retourner vers moi, mais était tourmentée par les doutes et les obsessions à propos de ma direction : « Cette phrase que vous avez dite : c'est à vous de voir ce que vous préférez, m'a fait du mal au cœur. Je croyais être conduite et je me vois livrée à moi-même. Je n'étais donc pas dirigée par une main ferme qui me maintiendrait dans une voie, je suis abandonnée par tous ». Le besoin de direction lui-même était troublé par les manies du doute et de l'interrogation, tellement ce caractère d'hésitation, de délibération interminable sans parvenir à la croyance était fondamental.

L'étude de deux troubles de son caractère qui ont été manifestes depuis la jeunesse et presque depuis l'enfance mettent bien en évidence cette incapacité de l'acte volontaire surtout quand il exige la réflexion. L'étude de sa timidité et de son ascétisme est peut-être ici un peu prématurée car elle fait allusion à des troubles des sentiments et à des faiblesses dont nous parlerons surtout dans le second volume. Mais j'ai déjà souvent indiqué l'importance de ces deux symptômes pour le diagnostic de ces états abouliques et il est utile de les présenter ici.

Un trait fondamental du caractère de Madeleine depuis son adolescence a toujours été son invraisemblable timidité. Déjà tout enfant elle n'osait parler à personne et ne pouvait pas répondre en classe à la maîtresse : « même si je savais bien ma leçon je ne pouvais la réciter devant les camarades, à la grande rigueur j'aurais pu la réciter si la maîtresse m'avais prise à part dans sa chambre, pourquoi voulait-on me la faire réciter devant les autres ? » Elle avait une peur égale des reproches ou des compliments : non seulement elle ne pouvait pas faire la moindre action un peu répréhensible si on la regardait, mais elle ne pouvait pas non plus faire une bonne action si on pouvait la voir. « J'allais un jour donner une aumône à un pauvre dans la rue, quand je me suis avisée qu'une personne de notre connaissance pouvait me voir de loin, j'ai préféré passer près du pauvre sans lui rien donner ». Encore maintenant à l'hôpital elle souffre quand des malades lui disent bonjour : « Ce qu'il y a de terrible c'est que je voudrais être aimable, c'est que je sens que je dois répondre quelque chose et je ne le peux pas ».

Comme l'a bien indiqué M. Dupuis dans ses études fort intéressantes sur la timidité, ce caractère est le plus souvent accompagné d'un autre trouble, celui de la susceptibilité. Notre pauvre Madeleine en apparence si bonne, si douce est abominablement susceptible. Elle s'oublie jusqu'à se plaindre à tort et à travers des malades qui ont chanté quelque chose d'un peu léger, qui ont eu l'air de se moquer d'elle ; elle réclame avec une insistance absurde le renvoi d'une pauvre fille qui a juré « nom de Dieu ». Quand je lui fais des reproches sur ces réclamations elle se désole et s'excuse : « Je ne peux rien supporter, je saute en l'air pour un rien. » C'est surtout vis-à-vis de moi qu'elle est ridiculement sensible : elle est au désespoir parce que j'ai laissé une de ses lettres confidentielles sur la table mêlée à d'autres papiers et que d'autres personnes auraient pu la voir. On a vu comme elle s'est fâchée parce que j'avais commis la maladresse de m'adresser à l'infirmière en lui demandant si elle avait vu Madeleine vomir. Cela a provoqué une grande scène : « Vous ne me croyez donc pas sur parole, vous demandez à d'autres des preuves, quelle insulte !! » On comprend que dans ces conditions des vérifications, en particulier celle des stigmates, n'aient pas toujours été faciles : « La moindre des choses, disait Madeleine, me donne des congestions au cœur et des bouleversements moraux dont je ne suis pas

maîtresse ». Nous retrouverons ces faits à propos de l'émotivité, je ne signale ici que la complication de la timidité.

Cette timidité, cette susceptibilité déterminaient des désirs d'isolement bien caractéristiques : « Je meurs de plus en plus au monde, il faut que je me sauve de la société... Depuis l'âge de quinze ans j'ai des moments de dégoût de la vie des hommes en voyant ce qu'est le monde, la société, j'en suis écœurée, je préférerais mourir plutôt que de vivre dans cette société. Je voudrais me retirer dans une forêt : à défaut d'une vie de dévouement, je voudrais au moins une vie de solitude, de silence et de prière... C'est donc bien difficile d'avoir un petit trou où l'on puisse se réfugier absolument seule pour travailler et prier ? »

Bien entendu ce sentiment a joué un grand rôle dans la grande fugue exécutée à 19 ans : « Que voulez-vous, j'avais eu ce désir-là toute ma vie... La famille, les amis sont la source de toutes les complications de la vie, il vaudrait bien mieux être ignorée de tout le monde et n'avoir de rapports avec personne... Ne pouvant faire de bien à personne je voudrais être morte pour tout le monde et n'être plus qu'à Dieu, dussé-je vivre dans un tombeau... Quand il arrive un accident, une catastrophe j'ai le regret de ne pas m'y être trouvée : je me dis que j'aurais laissé croire que j'étais du nombre des victimes non reconnues et je n'aurais plus donné signe de vie à personne. » Ce sont des rêveries bien caractéristiques de ce que j'appelle « la manie de l'île déserte » chez les psychasténiques.

Bien entendu Madeleine a toujours interprété cette timidité à sa façon en accusant la société de frivolité, en imaginant qu'une vie « d'ermite dans le désert serait une vie moralement bien supérieure à la vie sociale... Le monde est trop compliqué pour moi... Ne croyez pas que je veuille m'ensevelir dans un oubli égoïste ; je ne cesserai pas de penser et de prier pour toutes les âmes qui me sont chères. Mon isolement me permettra au contraire de les recommander plus instamment à Dieu et je n'aurai plus ces distractions inutiles et fatigantes qui empêchent mon âme de prier en paix ». En un mot, comme nous l'avons déjà vu dans la description des consolations, elle veut tout de suite substituer l'acte facile, purement verbal, de la prière à l'acte plus difficile et plus moteur d'une démarche réelle.

Elle se félicite aussi de cette prétendue pudeur de l'âme : « J'ai toujours poussé la réserve extérieure à la plus grande exagération, mais c'était bien pis encore pour les choses de l'âme. C'était toujours au-delà de mes forces de m'ouvrir, je serais plutôt morte que d'accepter la confusion de voir mes pensées manifestées. Dieu seul pouvait pénétrer dans le sanctuaire de mon cœur : je gardais tout pour lui. Dévoiler mes pensées m'était bien plus pénible que de montrer quelque partie de mon corps. La répugnance que j'éprouvais était vraiment insurmontable : je me serais laissée accuser, condamner à la mort plutôt que de dire un mot de ce que je considérais comme le secret de l'âme qui est déflorée quand elle s'ouvre à d'autres qu'au bon Dieu... Ce sentiment de grande réserve est comme une sorte de pudeur spirituelle plus difficile à surmonter que la pudeur du corps. »

Malheureusement je ne comprends pas les choses tout à fait de la même manière que Madeleine. Elle me paraît expliquer sa timidité par des considérations tout à fait accessoires et surajoutées pour les besoins de la cause, de même que bien des théories expliquent l'arrêt de l'action du timide par des émotions plus ou moins concomitantes. « Si le timide ne peut pas parler en public, disais-je autrefois, c'est suppose-t-on d'ordinaire, parce qu'il a des palpitations, des spasmes respiratoires, des secousses des

membres, des afflux d'idées. Ces agitations le gênent et l'empêchent d'agir si elles ne survenaient pas il serait fort capable de bien s'exprimer il réussit fort bien à faire tout seul dans sa chambre en parlant à des chaises vides la conférence qu'il ne peut pas faire devant le public. Il y a là un malentendu, l'action faite quand on est seul est une tout autre action que l'action faite devant le public. La première peut n'être qu'une combinaison de paroles, un bavardage du niveau du langage inconsistant dans le stade intellectuel élémentaire, la seconde demande souvent un effort moral du niveau ergétique. L'action faite en société se complique par l'acte d'affirmer sa personne en l'exposant aux jugements d'autrui, c'est une de ces conduites relatives à la valorisation de la personne qui jouent un grand rôle dans le stade ergétique ou rationnel. »

Si nous avons pu étudier plus complètement chacun des stades nous y aurions vu les formes différentes que prennent les conduites sociales à chaque degré du tableau hiérarchique. D'une manière plus simple on vient de voir que les actions sociales sont toujours des actes plus complexes, éveillant des tendances plus fortement chargées, qu'elles exigent des conduites d'un niveau plus élevé et surtout une plus grande dépense de forces. « Cette préoccupation des sentiments que les autres hommes peuvent avoir à notre égard ajoute tout de suite à l'action que nous faisons une complication énorme et demande une tension nerveuse infiniment plus considérable. Quand la tension nerveuse est abaissée on peut encore faire l'acte seul ou en cachette, mais on ne peut plus la faire devant témoins »¹.

L'observation de Madeleine et de son énorme timidité vient confirmer cette interprétation en nous montrant de toutes les manières son impuissance d'action sociale. On peut observer cette impuissance sociale particulière en remarquant que Madeleine est restée pendant plus de sept ans en relation constante dans un dortoir commun avec un grand nombre d'autres malades qui ont séjourné plus ou moins longtemps dans la même salle. Celles-ci étaient des femmes jeunes pour la plupart, très nerveuses, très suggestibles, très faciles à influencer et, comme je l'ai dit, je craignais un peu au début que Madeleine ne fut le point de départ d'une petite épidémie de délire religieux. Il n'en a absolument rien été et Madeleine n'a jamais eu l'ombre d'une influence sur aucune de ces pauvres femmes. Elle le reconnaissait elle-même. « On éprouve de la douleur, lorsque possédant la lumière on vit avec des aveugles auxquels on voudrait ouvrir les yeux. Je connais la source du bonheur, mais, je ne sais pourquoi, je ne puis y conduire de pauvres âmes qui en sont affamées... J'ai peut-être comme saint François un grand désir de ramener les âmes à Dieu, mais ce désir sans la vertu divine est bien impuissant et j'ai la douleur de vouloir sans pouvoir réaliser le bien que je voudrais faire. Pourquoi suis-je ainsi en tout frappée de stérilité et d'impuissance ? Ce n'est pas ma moindre épreuve ; je dois me borner à prier Dieu de faire accomplir par d'autres ce que j'aurais voulu faire (toujours la prière à la place de l'acte). Je rends autour de moi quelques services matériels, mais mon cœur est brisé de ne pas pouvoir éclairer les âmes avec lesquelles je vis, ni leur faire goûter d'autres joies que celles qu'elles connaissent. »

Bien mieux, j'ai remarqué que beaucoup de ces malades vivant ensemble plusieurs mois avaient formé entre elles des relations affectueuses qui ont survécu à leur séjour à l'hôpital. Beaucoup de ces personnes que j'ai suivies pendant tant d'années avaient conservé des relations avec les malades qu'elles avaient connues à la Salpêtrière. Madeleine n'était pas dépourvue de sentiments affectueux, elle disait souvent de ses compagnes : « Je les aime profondément, leurs misères physiques

¹ *Obsessions et psychasténie*, 1903. I. p. 570.

m'affectent autant que leurs misères morales ... Elles ne sont pas sans mérites, quelques-unes ont de la vertu ... Au fond elles sont toutes bonnes avec moi et je n'ai à me plaindre de personne ». Il est vrai que j'insistais sur ce dernier point et que j'exigeais la tolérance mutuelle ; mais Madeleine constatait justement une complaisance pour elle qui était réelle.

Eh bien, malgré ces bonnes dispositions, Madeleine n'a jamais eu d'amies dans la salle et après avoir quitté l'hôpital n'a conservé de relations avec personne, si ce n'est avec moi. Cette impuissance des psychasténiques à faire des camarades et des amis, à conserver des relations avec d'autres personnes que les professionnels est tout à fait caractéristique. La raison de ce petit fait est évidente : Madeleine, comme ces malades, ne savait pas comprendre les autres, était incapable d'entrer dans leur pensée, de s'y adapter, de se faire comprendre elle-même. Elle restait pour toutes ces jeunes femmes : « Une bonne toquée, qui est comique avec son bon Dieu et que personne ne comprend ». « Mais, disait Madeleine, vous me comprenez bien, vous ? - Hélas, Madeleine, ne vous vantez pas de cela, c'est une question de métier et vous n'y êtes pour rien. » Il était bon de noter cette impuissance générale d'action sociale pour confirmer nos observations sur la véritable origine de la timidité chez ces malades.

2. - L'ascétisme

[Retour à la table des matières](#)

À côté de cette timidité, véritable aboulie sociale, se présente chez Madeleine d'une manière remarquable une autre conduite celle de l'ascétisme, dont l'interprétation a soulevé bien des controverses, mais qui me paraît être analogue à la timidité et dépendre également d'une faiblesse de l'action.

Nous voyons d'abord que de très bonne heure, dès l'enfance, Madeleine présente une pudeur excessive et une sorte de terreur des plaisirs sexuels : « Instinctivement j'avais peur qu'on me touchât et j'avais de la répugnance à embrasser quelqu'un, je ne voulais pas embrasser mes parents... La couturière quand elle m'essayait une robe me causait un frémissement inquiétant, il me semblait que c'était le début d'une jouissance malsaine et dangereuse, je craignais malgré mon horreur du mal d'arriver à commettre le péché... J'avais comme des tentations la nuit et il me semblait que j'aurais volontiers prolongé, il valait mieux arrêter immédiatement, c'était trop dangereux... J'ai dû supprimer radicalement tous les attouchements, toutes les manifestations d'affection... Je me suis aperçue que ces impressions revenaient trop facilement pour la plus légère émotion : à 11 ans on est arrivé à me faire céder et j'ai consenti à danser un peu. J'y ai pris tant de plaisir que j'en ai été épouvantée et que j'ai fait le vœu de ne plus jamais recommencer. Le plaisir que j'ai éprouvé m'a suffisamment montré que c'était mauvais et j'ai supprimé la danse pour toujours. » Elle raconte d'une manière amusante qu'à l'âge de 15 ans elle a eu un petit sentiment tendre pour un gamin avec qui elle avait joué pendant les vacances. Elle attendait son retour avec impatience, mais quand il revint, ce garçon devenu plus grand ne manifesta pour elle que la plus cruelle indifférence : « J'ai compris que je ne pourrai jamais trouver sur terre mon idéal, une affection en retour de la mienne, j'ai compris que le plaisir

ressenti aux vacances précédentes près de ce garçon était mauvais et que tous les plaisirs de l'affection étaient dangereux, j'aurais dû m'en méfier quand j'avais senti du plaisir... J'ai pressenti quelque chose de l'affection des époux, c'est là le mariage, ce plaisir physique et moral, jamais je ne me marierai... Cette résolution un peu vague prise à 12 ans est devenue pour moi un engagement sacré que rien ne me fera rompre, pour rien au monde je ne ferai quelque chose qui puisse tant soi peu blesser la vertu de la pureté. » Et de fait la voici sans cesse préoccupée de la chasteté « que le ciel a toujours préservée dans les milieux les plus dangereux où elle est passée ». Elle prend constamment des précautions contre la volupté : « Lorsque j'ai dû me trouver dans le monde, je me suis arrangée pour qu'une souffrance volontaire continuelle m'empêchât de me laisser enivrer par des impressions de volupté. » Des obsessions se sont greffées sur cette peur du plaisir sexuel et à de certains moments dans les périodes de tentations elle voudrait à chaque instant me faire vérifier sa virginité.

Non seulement elle a ainsi l'horreur des plaisirs sexuels, mais il est facile de voir qu'elle renonce de la même manière à toute action qui peut procurer un plaisir quelconque. Elle raconte comment elle a dû s'efforcer pour supprimer radicalement tous les plaisirs du goût : « J'étais sensuelle de ma nature et j'avais le sens du goût très délicat, j'ai beaucoup aimé les friandises et il serait difficile d'être gourmande plus que je ne le suis naturellement. Je me suis aperçue de ces plaisirs et j'ai dû immédiatement lutter contre ces excès dangereux, j'ai résolu de ne boire que de l'eau sans y faire aucune attention, de ne manger que du pain sec sans me permettre d'en apprécier le goût. Voilà comment j'ai supprimé les dangereux plaisirs de la table. » Elle est aussi sévère pour des plaisirs moraux : « Quand je me suis rendu compte que je prenais du plaisir à la musique j'ai vu que cela m'impressionnait et j'ai tout supprimé. - Mais que reprochez-vous donc à la musique ? - D'être un plaisir et les plaisirs pour moi, vous savez... ». Les plaisirs de l'imagination peuvent être une des sources du mensonge, il faut prendre garde : plus de lectures amusantes, plus de rêveries qui distraient... J'avais des tentations d'impatience, de bavardage, de vanité, je ressentais des satisfactions venant de l'orgueil... j'ai constaté que j'éprouvais un certain plaisir à me fâcher quand on me disait quelque chose de contrariant, à discuter, à prendre le dessus. J'ai dû me rappeler toujours que la victoire la plus glorieuse est celle que l'on remporte sur soi-même ; en repoussant de telles satisfactions, j'ai voulu supprimer tous ces sentiments naturels... je me suis forcée à obéir à tout le monde même à des ordres que je trouvais idiots, parce qu'il fallait supprimer en moi les satisfactions de l'orgueil ».

En un mot depuis son enfance nous la voyons supprimer toutes les satisfactions, toutes les jouissances que la vie pouvait lui procurer en supprimant les actions qui pouvaient procurer ces satisfactions. Elle a dépensé une grande énergie (au moins apparente) à s'interdire ces actions, les caresses, la danse, les alimentations variées ou choisies, la musique, la rêverie, la pensée, les fiertés, les commandements, etc. ; elle les arrête dès le commencement. Elle le fait, comme si elle éprouvait un sentiment de peur à la pensée de leur résultat, de la jouissance que ces actions pourraient procurer. Dans certains cas même nous voyons apparaître une perversion singulière que nous étudierons plus tard au détail, mais qu'il faut signaler ici en passant : elle fait des efforts en sens contraire, elle cherche les actions de sens inverse qui peuvent lui procurer de la souffrance, « Je dois chercher les humiliations et les souffrances, c'est le premier devoir ... Je dois me séparer violemment de tout ce que j'aime le plus... Quand je me sens attachée par des liens d'affection, je me dis que Dieu exige le sacrifice, ce sera une bonne souffrance. » Quelquefois elle va jusqu'à s'imposer des

douleurs volontaires, elle a sur la poitrine des cicatrices qui ont été produites par la brûlure d'un crucifix de fer porté au rouge et appliqué sur la peau.

Madeleine essaye de défendre ces conduites absurdes et elle donne des prétextes pour les justifier. Pendant longtemps, comme elle le raconte, elle voulait présenter ces actions comme des obéissances à des ordres religieux ou moraux. « Il ne reste à l'âme que ce qu'elle a fait pour Dieu, s'il y a du plaisir ce n'est pas fait pour Dieu. » Mais elle est obligée d'avouer honnêtement que tous les prêtres, tous les directeurs de conscience ont protesté contre cette interprétation. « La religion, ont-ils dit, interdit certaines jouissances et non pas toutes ; elle ne réclame pas du tout la souffrance et la déplore, quand elle est nécessaire. L'Église ne condamne pas ceux qui sont dans la joie honnête, bien au contraire, saint François d'Assise ne tolérait pas les mines renfrognées et faisait un devoir de la bonne humeur ». Tout cela, elle le sait et elle le répète. « Mais... tout cela ne peut pas s'appliquer à elle ». Son cas est exceptionnel et les directeurs de conscience ne le connaissaient pas bien.

Elle arrive alors à une justification qui est fondamentale, car elle est répétée par tous les malades de ce genre et elle se retrouve au fond de la pensée de beaucoup d'ascètes. L'ascétisme, la fuite du plaisir, la recherche de la douleur sont présentés comme des précautions contre les dangers de la débauche et de la passion auxquels ces sujets se croient particulièrement exposés.

La famille de Madeleine explique les choses de cette manière : « C'est la passion de la Croix qui s'est emparée de son âme; si un autre objet se fût trouvé sur son chemin et avait excité sa passion ardente, c'eût été bien plus déplorable. » Madeleine répète sur tous les tons « qu'elle avait en elle les germes de toutes les passions les plus dangereuses... Sans la religion je me serais tournée d'un autre côté... Mon extrême sensibilité rendait pour moi les dangers des affections bien plus grands que pour les autres... Au plaisir que j'avais pris à la danse j'ai compris que je devais faire comme les joueurs qui doivent s'abstenir de toucher les cartes s'ils ne veulent pas être dominés par leur funeste passion... Ce n'est pas sans raison que j'ai pris l'habitude de ne boire que de l'eau, je serais arrivée très vite à excéder la mesure... J'aurais aimé les liqueurs fortes comme j'aimais les bonbons et les pâtisseries... Me sentant naturellement portée à la sensualité j'ai compris que si je ne veillais pas sur moi, je tomberais vite dans tous les excès. C'est grâce à Dieu que j'ai réussi à triompher de ma nature, à fuir toutes les occasions d'offenser Dieu. Je n'aurais pu garder de la modération dans les plaisirs et je m'en suis abstenue complètement. N'est-il pas plus juste de prévenir les tentations que de les arrêter ? La folie religieuse ne vaut-elle pas mieux que la folie mondaine ? » Nous avons déjà vu cet argument dans la bouche de Nadia qui croit nécessaire de dompter des passions formidables, de Hermine, cette pauvre femme qui, après la mort de ses deux enfants tués à la guerre, a fait le serment de chasteté et veut fuir les plaisirs de l'amour. Elle se figure être tourmentée par des impulsions abominables à assaillir tous les hommes dans les tramways ou les voitures et elle se croit obligée de résister perpétuellement avec l'énergie du désespoir contre les plus petites tentations de la chair. Nous retrouvons également cet argument dans le langage de beaucoup de mystiques : il est en particulier développé dans le livre du D. A. Bournet sur saint François d'Assise 1893, p. 84, 86.

Cependant je trouve cet argument banal fort contestable. La solution du « tout ou rien » si chère à tous les psychasténiques, n'est pas la solution du bon sens, ni celle de la vertu. Il ne faut pas nous présenter comme une vertu une conduite brutale et en somme fort inférieure. Sans doute les réflexes élémentaires déterminent des mouve-

ments simples en avant ou en arrière, mais c'est là une conduite primitive et maladroite ; ce qui caractérise les conduites intellectuelles c'est qu'elles sont intermédiaires entre plusieurs réflexes, qu'elles prennent la moyenne entre plusieurs stimulations et qu'elles restent en dépendance fonctionnelle de l'une et de l'autre. Les volontés et les croyances assérvatives sont également brutales à droite ou à gauche, mais les affirmations réfléchies sont variables et intermédiaires. Sans doute, comme le dit Madeleine, « il est plus aisé de s'abstenir tout à fait d'une chose que d'arrêter son usage à un certain point quand on l'a commencé ». Mais c'est là une faiblesse dont il n'y a pas lieu de se vanter comme d'une vertu. Cette pratique aboutirait à la suppression de toute action, des bonnes aussi bien que des mauvaises, et supprimerait la vertu comme le vice, il faut dépasser ce point et chercher une conduite plus élevée et plus méritoire.

Mais il faut faire une remarque plus importante : cet argument repose entièrement sur un postulat inacceptable. Il suppose que ces individus sont de terribles passionnés, que toutes leurs tendances ont des charges formidables et qu'il faut leur opposer de grandes résistances pour éviter des cataclysmes. Mais sur quoi se fondent-ils pour exhiber de telles prétentions ? Nadia est une sous-alimentée, amaigrie, épuisée rapidement par toute action un peu forte ou un peu prolongée, bien incapable de faire la centième partie de ce qu'elle imagine. Hermine est une pauvre femme de 45 ans, épuisée par le chagrin d'avoir perdu un de ses fils sur le champ de bataille, par les fatigues et les veilles au chevet du second revenu blessé et mourant ; elle est incapable d'accomplir jusqu'au bout un acte sexuel correct avec son mari, même quand elle y consent et le désire. Il en est de même de Madeleine dont la circulation est très défectueuse, qui est obligée de rester couchée plusieurs jours quand elle a fait une marche un peu longue, qui est avant tout une asthénique et dont les passions livrées à elles-mêmes n'iraient certainement pas bien loin. Cette prétendue explication de l'ascétisme comme une précaution nécessaire contre « un tempérament excessif » est donc inadmissible et l'ascétisme dépend en réalité de tout autre chose.

De nombreux auteurs, qui se placent surtout au point de vue religieux voulaient protester contre l'interprétation pathologique que j'ai présentée autrefois de l'ascétisme¹ et ont repris l'argument précédent d'une manière un peu différente. Ils ont d'abord fait une remarque fort juste c'est que les mystiques ne présentent pas toujours cette disposition à l'ascétisme : « ils ne sont pas toujours engourdis dans un lâche isolement, dit M. de Montmorand² », il y a des moments où ils cherchent l'activité sociale et la joie du dévouement. Cela est parfaitement exact et nous avons déjà noté des faits semblables dans la vie de Madeleine : à la fin de sa vie elle consent à rester auprès d'une parente tuberculeuse, elle renonce même aux joies que lui procurent les cérémonies religieuses pour se dévouer à cette malade, quoique celle-ci très irrégulière se moque de ses croyances et elle déclare qu'elle est heureuse de se sentir utile à quelque chose. Ce n'est plus du tout la même conduite, il s'agit là des oscillations ascendantes de l'esprit qui font sortir le déprimé de son ascétisme. Nous reverrons tout à l'heure le même problème à propos de l'intelligence de l'extatique. Mais pour le moment nous négligeons ces changements pour nous occuper des périodes d'ascétisme proprement dit.

¹ *Obsession et psychasténie*, 1903, I, p. 437, II, p. 23 ; *Les Névroses*, 1909, p. 357. *Médications psychologiques*, 1919, II, pp. 346, 350.

² M. de MONTMORAND, *op. cit.*, p. 99.

Cet ascétisme est présenté alors comme un effort vers une perfection plus grande : « L'ascétisme au point de vue chrétien n'est pas autre chose qu'un ensemble de procédés thérapeutiques tendant à la purification morale ¹, il s'agit du sacrifice de plaisirs inférieurs en vue de conquêtes morales et de plaisirs supérieurs... Le mystique ne voit pas dans ces austérités la ruine et l'amointrissement de son propre être, il y voit au contraire un moyen de parvenir au plus être. » Si je comprends bien ces pages qui ne sont pas bien précises l'auteur veut appeler ascétisme le sacrifice d'un certain plaisir, considéré comme inférieur afin d'obtenir par un développement de l'esprit une satisfaction considérée comme supérieure. Sans doute de telles conduites existent parfaitement, ce sont les conduites de l'intérêt bien entendu, de la science, de l'art, de la vertu : quand je reste à travailler au lieu d'aller me promener, je fais un acte de ce genre. Mais doit-on donner à de tels actes le nom d'ascétisme ? Dans ce cas le commerçant qui travaille pour s'enrichir, l'artiste qui cherche pour trouver la beauté et en jouir, le savant qui veille pour voir la vérité seront tous des ascètes. Ce n'est qu'une question de mot peu intéressante. Mais ce qui est important c'est de reconnaître qu'il existe une conduite différente de celle-ci. Quand Madeleine et tous les malades précédents s'écartent sans motif plausible d'une action agréable en reconnaissant qu'au nom de la morale et de la religion le directeur de conscience ne condamne par cette action mais au contraire la recommande, quand poussés à bout dans leurs prétextes ils finissent par dire : « Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai toujours senti que le plaisir n'était pas fait pour moi, ce qui fait plaisir doit être sale parce que c'est un plaisir », ils font une action tout-à-fait différente des actions de l'intérêt bien entendu et le psychologue doit désigner cette action par un mot spécial. Quand Madeleine s'efforce d'avalier du pain rapidement pour ne pas en sentir le goût, je dis qu'elle fait un acte d'ascétisme, quand elle renonce à aller à l'église pour rester près d'une malade désagréable, je dis qu'elle fait un acte de vertu et je persiste à dire que ce n'est pas la même chose. Sans doute cette manière de distinguer les faits psychologiques exige une critique des prétextes donnés par les ascètes, une recherche des vrais motifs de l'action, en un mot un diagnostic psychologique, qui ne peut être fait que sur des sujets réels bien observés et qui n'est pas possible sur des personnages anciens et légendaires.

M. de Montmorand propose une autre interprétation assez curieuse de certains ascétismes. C'est que les pratiques de l'ascétisme seraient pour certains mystiques un moyen d'obtenir les visions et les révélations que les sorcières d'autrefois cherchaient par les narcotiques : « Le Saint Esprit nous vide, puis il remplit le vide qu'il a fait... Pour qu'un autre entre en nous il faut que la créature en sorte... ² ». Cette remarque repose sur un fait exact, c'est que les extases sont très souvent précédées par des périodes de dépression mélancolique et de vide : chez Madeleine en particulier la sécheresse et la torture précèdent l'extase. Quelques individus ont pu rechercher les premiers états, vider la conscience de tous les sentiments humains dans l'espoir d'arriver aux états ultérieurs comme des poètes ont pratiqué l'ivresse de l'absinthe pour arriver à l'inspiration. C'est possible, quoique ce soit probablement assez rare : dans le cas que j'ai étudié, Madeleine n'a jamais eu une idée semblable et elle avait trop horreur de l'état de sécheresse pour chercher à le faire naître. Je crois d'ailleurs que ce calcul serait le plus souvent fort mauvais, car nombre de malades ont eu des crises de vide et de mélancolie sans parvenir à l'extase. Mais en tous les cas cette remarque n'expliquerait en aucune façon le vrai ascétisme, car la conduite que l'on suppose serait encore une conduite intéressée et calculée. Le mystique renoncerait au

¹ Jules PACHEU, *op. cit.*, 1911, pp. 75, 204, 211.

² M. de MONTMORAND, *op. cit.*, p. 75.

plaisir, chercherait la douleur pour arriver à des visions délicieuses de la même manière que nous supprimons le déjeuner et que nous prenons une purge pour retrouver une bonne santé. Cela n'expliquerait toujours pas la conduite de ceux qui disent : « Mon confesseur m'a répété que certains plaisirs n'étaient pas défendus, qu'ils pouvaient même être utiles... Mais cela ne fait rien, je ne sais pas pourquoi, le plaisir n'est pas fait pour moi, il doit être sale ». Qu'importent les prétextes, le mystique peut dire qu'il renonce à se laver pour faire plaisir au bon Dieu, cela ne change pas le fait fondamental, *la peur du plaisir* en tant que plaisir et l'amour de la douleur en tant que douleur.

L'amour de la douleur plus rare d'ailleurs et en général moins développé que la peur du plaisir peut dépendre de diverses causes. Il est quelquefois en rapport avec le caractère excitant que peut avoir la douleur qui remonte momentanément le déprimé : il en était ainsi dans le cas que j'ai rapporté de cette jeune fille qui faisait tomber sur ses mains et sur ses pieds des gouttes d'eau bouillante et qui déclarait que « cela seul pouvait lui rendre le sentiment d'être moi-même ». On s'est servi de ce caractère dans les ascétismes religieux de mortification dont parlait W. James ¹. « La mortification et la douleur disait M. Vianney, le curé d'Ars que citait James, ont des baumes et des saveurs dont on ne peut plus se passer quand on les a une fois connus ». Dans d'autres cas, que je crois un peu plus fréquents, l'amour de la douleur rentre dans le groupe des actions contraires, des sentiments opposés que nous étudierons plus complètement à l'occasion de la peur de l'action chez les mélancoliques. Elle est une conséquence indirecte de l'horreur du plaisir et de la fuite à l'extrémité opposée.

Le phénomène principal de l'ascétisme, le point de départ de tout le reste c'est la peur du plaisir. Je reviens avec plus de précision à l'interprétation que j'avais déjà présentée autrefois ² et qui est également esquissée dans le petit livre de Murisier sur *La pathologie du sentiment religieux, 1900*. Dans cette étude il faut à mon avis éviter de considérer trop isolément les ascètes religieux et d'embrouiller le problème psychologique par des discussions religieuses. Une foule d'individus simplement névropathes, sans croyances religieuses précises, deviennent incapables d'éprouver de la joie, trouvent que ce qui fait plaisir doit être sale ou dangereux et ont tout à fait des conduites d'ascètes, il faut les étudier de préférence. J'ai décrit bien souvent chez des femmes et chez des hommes qui n'avaient aucune préoccupation de morale ou de religion, l'exagération de la chasteté, la peur des jouissances sexuelles même les plus légitimes : « Je ne veux pas être aimé ni aimer de cette façon-là... Il y a donc des gens qui voient là un plaisir, quelle abomination ! » Bien des ménages parfaitement légitimes sont troublés parce que l'un des conjoints, et ce n'est pas toujours la femme, exhibe à tout propos des sentiments de ce genre, méprise les relations sexuelles et se croit par là très supérieur à l'autre. Chez quelques-uns s'ajoutent des déclamations morales ou médicales sur les mérites de la pureté ou les dangers de ces pratiques, mais ce sont là des complications accidentelles et variables, le phénomène fondamental reste chez eux une peur terrible de l'amour. Le même mépris des plaisirs de la table est très commun et conduit plusieurs de ces sujets au redoutable refus d'aliments ; il amène les autres à des régimes tristes et monotones. Ce ne sont pas les religieux qui s'imposent les régimes les plus austères, bien des névropathes sont sur ce point beaucoup plus sévères que les plus grands mystiques. Il en est de même pour tous les autres plaisirs : il serait bon de reprendre en détail l'observation d'une femme

¹ W. JAMES. *L'expérience religieuse*, Traduction, 1906, p. 256 ; cf. E. MURISIER, *Les maladies du sentiment religieux*, 1901, p. 45.

² *Obsession et psychasténie*, I, pp. 346, 350, 417.

de 40 ans, libre et fort riche, sans aucune croyance religieuse qui, quoique intelligente et sans aucun délire proprement dit, ne s'accorde à elle-même aucune satisfaction, ne recherche rien, ne désire rien, ne jouit de rien. Elle prétend que dans son enfance elle a vu un tableau religieux représentant une tête de mort et deux os et en dessous cette phrase anglaise : « What's the use ? ». Elle a compris que la vie était insignifiante et n'était qu'une forme du néant : toute sa vie à propos de toute action qui pourrait être agréable elle se répète : « What's the use ? » et renonce à tout sans l'ombre d'un regret. Ce n'est qu'accidentellement que l'ascétisme est religieux.

il est facile de comprendre la peur du plaisir sexuel - ce plaisir est intimement lié à un acte qui ne peut pas être considéré comme insignifiant. C'est un acte physiquement fatigant et nombre d'individus asthéniques ont remarqué qu'à la suite d'un rapport sexuel correct comme à la suite d'une masturbation ou d'un rêve voluptueux ils sont restés épuisés pendant plusieurs jours. Pour être accomplis d'une manière correcte ces actes doivent être des actes sociaux, nouveaux et par quelque côté mystérieux, ils peuvent avoir une foule de conséquences redoutables physiques, sociales, morales, ils entraînent des responsabilités, exigent des précautions et par conséquent des réflexions difficiles. Or les psychasténiques ont horreur des actes de ce genre. « Je veux agir simplement comme une bête sans avoir à penser à rien, je ne veux pas des actions où il faut réfléchir ». Faire de tels actes sans réflexion n'est pas toujours possible et cela leur laisse toujours des inquiétudes, il vaut mieux les supprimer. Il en est de même de tous les actes qui peuvent procurer du plaisir : la recherche du plaisir, la jouissance elle-même, les arrêts de la puissance, la modération dans la recherche du plaisir, le choix entre ses avantages et ses inconvénients, tout cela rend difficiles et coûteuses les actions suivies de plaisir.

Il en résulte que ces actes de plaisir deviennent difficiles ou même impossibles chez des individus épuisés ou constitutionnellement asthéniques qui ne sont pas capables d'en faire les frais. C'est ce que nous verrons mieux dans l'étude des sentiments du vide, si importants dans tous les ascétismes même religieux : « Dieu ne me répond plus, il ne m'inonde plus de joie après une prière, je ne me sens pas plus forte après une prière, ce n'est plus la peine de prier ». Combien d'individus semblent désirer violemment quelque chose et puis quand ils possèdent cette chose la rejettent parce qu'elle ne leur procure aucune joie. La coquette s'entête à vouloir qu'un homme soit amoureux d'elle, la recherche lui cause encore quelque excitation. Puis si l'homme s'intéresse à elle et paraît l'aimer elle fait volte-face et le trouve tout à fait insignifiant. Jouir des choses est une action compliquée ou surajoutée aux autres et qui peut disparaître chez des gens dont les actions semblent être restées normales à d'autres points de vue. Il faut se méfier des sacrifices que semblent faire quelquefois les ascètes ; ils ont l'air de sacrifier avec courage des satisfactions qui ne sont pas du tout à leur disposition et leur ascétisme religieux n'est souvent pas autre chose que le langage du renard : « Ils sont trop verts et bons pour des goujats ».

Dans d'autres cas cette dépense de force qui amène la jouissance ne peut être faite sans devenir épuisante et dangereuse. J'ai décrit des cas où elle détermine des accès épileptiques¹ ; dans d'autres bien plus fréquents elle amène des sentiments d'incomplétude, des obsessions de toute espèce. La réaction la plus simple devant de telles actions est nécessairement le recul. « Comme ces efforts amènent des délibérations interminables, des scrupules, des angoisses, ils ont peur de braver ces accidents et en

¹ *Les médications psychologiques*, 1919, II, p. 278, III, 274-277.

arrivent peu à peu à se passer de tout, à renoncer à tout ¹ ». Ce recul se colore ou si l'on préfère prend l'apparence de sentiments de dépréciation comme cela arrive encore plus fortement dans la peur de l'acte des mélancoliques et le plaisir devient sale, dangereux, immoral, etc. Toutes sortes d'idées obsédantes ou de délires se greffent sur ces sentiments et l'ascétisme plus ou moins compliqué de sentiments et de théories finit par se constituer. L'ascétisme que nous avons noté chez Madeleine dès sa jeunesse peut donc s'ajouter à sa timidité pour indiquer sa faiblesse et sa dépression.

3. - L'état psychasténique et l'état d'équilibre normal

[Retour à la table des matières](#)

Un autre caractère bien important des asthéniques et des abouliques, c'est le mécontentement du monde où nous vivons, du monde qui à la réflexion se présente comme le monde réel.

Le monde est trop compliqué, il nous cause trop de déceptions et de souffrances, il demande des actes trop massifs, trop coûteux.

Madeleine ne tarit point sur les critiques de ce monde réel, sur les déceptions qu'il lui a sans cesse apportées : « Quand j'étais trop petite ma mère m'avait fait choisir une robe de mousseline rose dont la couleur me plaisait fort et quand la robe a été apportée elle était blanche, la couturière s'était trompée d'étoffe. J'ai beaucoup pleuré mais j'ai compris qu'il en serait toujours de même pour moi dans ce monde mauvais, qu'il ne me fallait plus jamais rien souhaiter dans ce monde... J'ai aimé beaucoup ce garçon de mon âge pendant les vacances, j'ai pensé à lui toute l'année en attendant son retour. Quand il est revenu, tellement changé, il m'avait oubliée complètement. Si tous les hommes aiment ainsi sur cette terre, je ne veux plus de l'amour des hommes, en tout mon idéal est trop élevé pour le trouver sur terre ».

« L'abaissement de la tension psychologique, disais-je autrefois ², en diminuant l'action et la perception du réel favorise la méditation : il donne aux malades une tendance à préférer l'idéal au réel, à aimer le mystérieux, le vague à se tourner vers une vie différente, vers une vie où l'action soit plus facile. » J'ai déjà insisté sur le bonheur singulier, sur la consolation que ces malades trouvent dans l'idée de la maladie et de la folie, si odieuse aux autres hommes.

Quand on est malade on est dispensé de la vie ordinaire et des efforts pénibles, on obtient aisément des égards c'est-à-dire des services non payés et non mérités. Quand on est fou on n'est plus considéré comme responsable, on n'a plus besoin de réfléchir. Madeleine a rêvé toute sa vie « d'être une petite malade », mais malheureusement elle ne pouvait être bien convaincue qu'elle était assez malade pour n'avoir pas des efforts

¹ *Les névroses*, 1909, p. 317.

² *Obsessions et psychasténie*, I, p. 585.

à faire dans cette vie détestable... « Heureusement, dit-elle, j'ai découvert à la fin par révélation une bien bonne chose, c'est que je suis folle... Une folle n'a plus rien à faire, rien à dire, on ne la croirait pas... Je n'ai plus qu'à prier et à attendre sans scrupules que l'avenir montre si je suis ou non victime d'illusions ».

Un autre refuge précieux c'est le refuge dans l'imaginaire et tous ces malades pratiquent indéfiniment « l'histoire continuée », moitié récit, moitié comédie, moitié délire : ils se placent dans des circonstances imaginaires et ils y vivent une vie facile et agréable, pleine de succès sans efforts et sans dépenses. « J'ai senti de bonne heure, écrit Madeleine que je n'étais pas faite pour cette vie-ci et qu'il me fallait un autre monde. Retenue sur la terre j'éprouvais une souffrance inexprimable et j'ai toujours été heureuse que Dieu me permît de m'en évader... De tristes choses m'ont péniblement impressionnée : je ne me sentais pas le courage de vivre dans un monde pareil. Fort heureusement mon âme s'est tournée vers une autre vie, vers une vie céleste où j'ai trouvé tout ce que je désirais pour combler le vide de mon cœur, où j'ai trouvé lumière, force, consolation, espérance ». Nous savons par notre étude sur l'extase que Madeleine a raison et qu'en fait elle a réussi à réaliser son idéal. Mais d'ordinaire le succès n'est pas aussi complet et chez Madeleine elle-même ce succès, le sentiment complet de la consolation qui comble le vide de son cœur, n'existe qu'à certains moments dans les états de consolation. D'ordinaire, quand elle est dans l'état de tentation que nous considérons maintenant, elle ne réussit pas à trouver cette force et cette consolation. C'est qu'en effet le refuge dans la maladie ou le refuge dans l'idéal ne peut se faire que si on arrive à certaines croyances fermes, à la croyance qu'on est fou ou à la croyance que Dieu existe et nous console. Or pour cela il faut encore croire et croire avec réflexion, puisque l'on a commencé par douter, il faut donc sortir du doute : or c'est là ce que la malade ne peut pas faire pendant cette crise de tentation qui est une crise de doute. D'ordinaire elle va douter de sa folie, douter des consolations divines et l'aspiration à une autre vie restera un désir, un doute sans pouvoir s'affirmer en croyance.

Toutes ces études confirment donc un diagnostic qui s'impose. Pendant la plus grande partie de sa jeunesse, avant de venir à l'hôpital et ensuite pendant les nombreuses périodes remplies par l'état de tentation, Madeleine présente des troubles psychologiques qui se rattachent à ceux d'un groupe de malades assez différents sans doute les uns des autres, mais qui présentent de nombreux caractères communs, le groupe des psychasténiques. Avec plus de précision Madeleine n'est pas simplement une asthénique, elle se rattache au groupe plus restreint des abouliques et des douteurs. Les symptômes importants que nous venons d'étudier, les obsessions, les interrogations interminables, les timidités, les ascétismes, l'histoire continuée, le mépris du monde réel, le refuge dans la folie et dans l'idéal permettent de caractériser cet état d'esprit.

Nous trouvons une confirmation de cette interprétation en considérant le fonctionnement de l'intelligence et de la croyance dans l'état qu'elle appelle elle-même l'état d'équilibre. Il présente presque complètement des caractères opposés à l'état précédent, il en est en quelque sorte la guérison. Dans cet état les forces sans être bien grandes sont devenues suffisantes pour supprimer en grande partie la peur de l'action et le mécontentement de l'action. Mais surtout la tension psychologique a remonté suffisamment pour rendre possible la plupart des actions réfléchies et même permettre un certain exercice de l'effort rationnel. La malade n'a plus de doutes ni d'abouliques, elle liquide à peu près complètement les problèmes qui se posent par des affirmations qui concluent les délibérations. Il en résulte qu'elle n'a plus de crises de doute ni

d'obsessions, la timidité et l'ascétisme existent encore mais sont fortement diminués et ne donnent plus lieu à des conduites absurdes. C'est un état d'esprit qui en grande partie peut être considéré comme normal.

Madeleine a dû rester dans cet état à peu près complet pendant la plus grande partie de son enfance, au moins bien entendu depuis l'âge où s'exercent plus complètement les tendances réfléchies c'est-à-dire l'âge de 6 à 7 ans. Elle a gardé le souvenir « d'une enfance troublée par un tas de maladies mais moralement fort heureuse ».

Cet état d'équilibre a dû pendant la jeunesse alterner avec les crises de scrupule qui caractérisaient les périodes de dépression aboulique. Ce même état a dû remplir certaines périodes de sa vie de travail et de pauvreté, quand elle réussissait à travailler correctement pendant quelque temps en se trouvant assez satisfaite. Nous avons vu qu'il a été rare pendant les premiers temps du séjour à l'hôpital quand Madeleine était très malade. Mais à la fin de ce séjour il était devenu beaucoup plus fréquent et beaucoup plus prolongé. Quand Madeleine a quitté l'hôpital et quand elle a pu vivre auprès de sa famille cet état a rempli la plus grande partie de la vie. Il représente pour nous l'état normal de cette personne en dehors de la maladie dépressive qui caractérise les périodes de tentation.

De l'angoisse à l'extase. Tome I :
Troisième partie "Les troubles intellectuels dans le délire religieux"

Chapitre II

Les troubles de la croyance dans le délire religieux

Il ne faut pas oublier que Madeleine n'est pas aussi simple qu'une malade psychasténique présentant de temps en temps des crises de dépression avec doutes et obsessions, puis remontant à un état de réflexion plus complète. Elle présente en outre des états tout à fait différents, au moins en apparence, que nous avons décrits sous le nom d'états de torture et d'états de consolation. Ces états sont caractérisés par des troubles très graves et l'un d'entre eux soulève le grave problème de la nature clinique et psychologique de l'extase. Il faut essayer maintenant d'interpréter ces deux états au point de vue intellectuel et de chercher le rapport qu'ils peuvent présenter avec les états d'aboulie précédents.

1. - Les caractères communs des deux états de torture et de consolation

[Retour à la table des matières](#)

En apparence ces deux états sont tout à fait différents et même opposés, dans l'un nous voyons des souffrances atroces physiques et morales avec des agitations et des efforts, dans l'autre un suave bonheur avec une immobilité complète. Ne devons-nous pas soigneusement séparer ces deux états et les étudier isolément ? C'est ce que font

la plupart des auteurs qui étudient les extases des mystiques en faisant seulement une allusion rapide aux états de torture qu'ont presque toujours présentés ces mêmes sujets. Il y a certainement entre ces deux états des différences très importantes sur lesquelles il faudra insister. Mais il me semble utile de chercher d'abord si certaines relations, certains caractères communs n'existent pas entre les tortures et les consolations, surtout quand on les considère au point de vue intellectuel.

Malgré l'opposition apparente les pensées et les croyances qui remplissent ces deux états sont loin d'être absolument séparées, elles sont réunies dans l'esprit de la malade par une sorte de logique. Il y a des obstacles à l'union parfaite avec Dieu qui dépendent de nos fautes et de l'antagonisme du démon, il faut expier nos fautes et vaincre le démon pour jouir de la récompense, la phase des tortures est le Purgatoire pour mériter le ciel. « Notre âme, pour paraître devant Lui, doit être *purifiée*. La souffrance sur la terre, aide à cette purification. Celle du purgatoire l'achève après la vie. Elle est bien plus grande que celle que nous endurons en ce monde. Voilà pourquoi le malheur, la pauvreté, les épreuves de la vie sont en réalité un *bien* quand on sait en profiter...

« Cette doctrine qu'enseigne le catholicisme, Dieu me la fait comprendre d'une *manière particulière*. Je sens se faire en moi cette purification du Purgatoire qui n'a lieu ordinairement qu'après la mort, mais que Dieu, dans ses desseins, me fait sentir dès cette vie. Cela peut paraître actuellement de la *folie* mais *Dieu* donnera des *signes sensibles* que cette folie est la *vraie sagesse*. Ce qui paraît être aujourd'hui une *divagation de l'esprit* apparaîtra un jour comme la *Vérité*. Patience, mon âme, souffre et résigne-toi en ce moment. Une heure viendra où ta croyance sera reconnue et partagée. Déjà en Purgatoire tu n'es plus de ce monde. Accepte de n'être pas compris et attends *l'heure de Dieu* où la *joie véritable* te sera donnée. »

L'ordre de succession de ces deux états ne peut être fortuit : « L'expiation doit précéder la récompense, le Christ lui-même a dû passer par le jardin des Oliviers et le Golgotha avant la résurrection et le triomphe... Je commence toujours par croire que je vais mourir dans les douleurs et après je ressuscite. Ma vie est une suite interminable d'agonies et de vies intenses où mon être physique paraît se renouveler ». Madeleine est si habituée à cet ordre des choses qu'elle en fait le fond de ses prophéties. « La tactique actuelle de Satan est de vouloir cacher à l'homme son existence, de la faire nier comme celle de Dieu. Cela semble lui réussir d'abord mais à la fin Dieu le fera rentrer dans la poussière. Il arrivera d'abord de tristes choses, les châteaux, les maisons des riches seront incendiés, le peuple se révoltera contre ceux qui possèdent et se vengera cruellement, les hommes abandonnés par Dieu à leurs propres instincts se dévoreront mutuellement. Ton triomphe, Satan, sera de peu de durée et ta honte sera d'autant plus grande que ton orgueil aura été plus audacieux : la Vierge qui t'a terrassé t'écrasera encore. Arrière, Satan ! Place à la Croix ! Place à l'amour ! Arrière ! ... La pauvre France est bien coupable hélas ! et le Père reprendra ses droits sur ses enfants pour les purifier en châtiant. (Suit une longue description des horribles cataclysmes qui vont s'abattre sur nous, mais tout finit par s'arranger). Des débris informes et épars d'une France divisée et décrépée Dieu fera naître une nation nouvelle dont l'amour le dédommagera de l'ingratitude de l'ancienne. Plus le scandale et le martyre auront été grands, plus éclatera la bonté divine qui aura transformé la France et l'aura ramenée à son amour». il en est toujours ainsi « après les châtiments douloureux vient l'heure de la miséricorde, du pardon et de la joie ».

C'est la malade elle-même qui nous enseigne à réunir les tortures et les consolations qui forment dans son esprit une unité.

Non seulement ces deux états se succèdent ainsi logiquement, mais ils se mêlent souvent : « C'est inimaginable comme je passe promptement de l'état de souffrance horrible à l'ivresse spirituelle où chaque partie de mon être a sa pure volupté, où tout me cause des transports difficiles à contenir... Souvent je sens mes lèvres qui se collent, j'ai de grandes douceurs dans la bouche, mais j'éprouve en même temps d'horribles souffrances dans les pieds. Je trouve une sorte de volupté à ces souffrances et je ne sais comment vous expliquer ce que je sens. Ce qui est vrai c'est que tout à la fois je souffre et je jouis, je goûte quelque chose du ciel tout en étant encore en partie dans l'enfer... Mon âme est en ce moment pleine à la fois de douceur et d'amertume, elle souffre en même temps qu'elle jouit. Dieu l'attire, mais elle sent en même temps sa misère et son indignité. C'est un passage, une transition je m'élève au Ciel, mais des liens terrestres me retiennent qui ne sont pas encore brisés ».

La transition est si facile entre les tortures et les consolations que je puis quelquefois la déterminer moi-même et assister au passage. Madeleine était devant moi dans un état de torture et de complet désespoir, accablée par ses convictions de damnation et par ses terribles pressentiments. J'essayais de la calmer, de la consoler en lui répétant qu'elle était malade et que son esprit troublé lui fait voir les choses plus noires qu'elles n'étaient. Elle accepte l'idée : « C'est cela, je suis folle, il faut faire à Dieu le sacrifice de ma raison. Toute ma vie n'a été qu'une suite d'humiliations, celle-là est la plus cruelle. Eh bien oui ! Je m'abandonne à la volonté de Dieu, je me dis avec sainte Thérèse que rien ne me trouble, que rien ne m'épouvante, tout passe, Dieu ne change point. Oui, j'éprouve de la volupté à savourer l'humiliation, je n'aurais jamais cru qu'il fut si doux de se sentir considérée comme folle... » et elle entre dans l'extase. Ces deux états sont tellement intriqués qu'ils semblent en proportion l'un de l'autre : on peut prédire que l'extase sera forte et longue quand la période de torture physique et morale semble particulièrement cruelle.

Ces deux états aussi voisins devaient posséder des caractères communs : j'ai cru les trouver non dans le contenu des délires qui est évidemment très différent, mais dans l'état intellectuel, dans la forme que prennent les croyances dans l'un aussi bien que dans l'autre état.

2. - La croyance complète et immédiate

[Retour à la table des matières](#)

La croyance présente en effet dans ces deux états des caractères frappants qui étonnent quand on vient d'entendre Madeleine exprimer indéfiniment ses doutes et ses interrogations dans les états précédents.

La malade n'exprime plus jamais le moindre doute : tous les problèmes qui précédemment étaient discutés indéfiniment sans arriver jamais à une conclusion ont reçu maintenant une solution radicale. Il est vrai que cette solution diffère suivant l'état,

tantôt elle est mauvaise, tantôt elle est bonne, mais toujours elle est complète et décisive. Madeleine est dans l'Enfer, ou elle est dans le Paradis, c'est tantôt l'un tantôt l'autre, mais c'est toujours net et définitif. Sa lévitation sur la pointe des pieds est une mauvaise plaisanterie du démon ou c'est évidemment le début d'une assumption au ciel ; ses visions sont fausses, absurdes, condamnées par l'Église ou ce sont des révélations célestes qui vont révolutionner les dogmes. Si pendant les consolations je rappelle le problème interminable du voyage à Rome, c'est bien simple elle ira à Rome sur la pointe des pieds soutenue et nourrie par les anges, le pape sera immédiatement convaincu par des miracles et elle montera au ciel : « M. Janet n'aura plus besoin de chercher toujours avec sa balance s'il y a une différence de poids, pendant qu'il cherchera à lire le poids elle sera déjà dans les nuages ». Si elle pense aux difficultés morales que soulevait ma direction, elle n'a plus la moindre hésitation : « Vous êtes un envoyé de Dieu pour le remplacer pendant une période transitoire... Ma confiance en vous, mon père, est définitivement affermie. Vous pouvez me gronder, m'humilier, mon cœur tout brisé débordera de reconnaissance et reconnaîtra dans vos paroles l'inspiration de Dieu ». Elle ne pose plus le fameux problème de la vie civile ou de la vie du couvent : « J'ai compris que j'avais une vocation toute particulière, que je devais vivre avec les pauvres âmes déshéritées qui ne croient même pas en Dieu pour être un exemple vivant de la foi au milieu des incrédules ». Elle n'a plus ces sentiments d'irrésolution et d'inquiétude : « Il est doux quand on aime de s'abandonner complètement et aveuglément à la volonté de son amour, Dieu est mon père, je suis entre ses mains ». La souffrance même la plus terrible dans les tortures n'est pas de l'inquiétude, elle est un état net et stable et ne provoque pas les mêmes troubles ; c'est pourquoi je comprends Madeleine qui quelquefois au milieu des plus grandes tortures déclare qu'elle préfère encore cet état aux incertitudes des états précédents.

Elle se souvient en effet de ses doutes, mais avec un certain étonnement : « Oui je sais que j'ai eu des scrupules autrefois et que c'était bien terrible. Je bénis Dieu de m'en avoir guérie et je ne suis plus capable de me troubler ainsi... Oui, il y a des moments où je doutais et je dois comprendre, quoique ce soit difficile, que les autres puissent douter ; mais en réalité cela me paraît absurde, mon cœur a maintenant une certitude que rien au monde ne peut troubler... Quand je suis consolée, je ne comprends plus mes propres souvenirs. Comment ai-je pu avoir les scrupules et les doutes que je vous ai confiés ? Que j'avais l'esprit compliqué, comme j'embrouillais les choses, tout est si simple et la vérité est si facile à voir ». La pauvre femme ne songe pas que dans quelques semaines peut-être elle sera de nouveau dans les tentations et les sécheresses et qu'elle aura des doutes interminables sur les mêmes points qu'elle affirme aujourd'hui avec tant de conviction. C'est que tout justement elle a un état d'esprit particulier où elle ne réalise pas ce que c'est que le doute quoiqu'elle répète le mot par habitude.

Elle vient de dire qu'elle admet l'existence de gens qui doutent, mais dès qu'on insiste elle retire cette concession : « Comment pouvez-vous douter ? On voit, on sent la vérité, je ne puis pas plus douter de mes consolations que de mes peines, je sens, je souffre, je jouis... Une lumière intérieure fait distinguer clairement la vérité de l'erreur, je vois d'une manière qui ne trompe pas... Comment pouvez-vous dire que l'erreur est possible ? Il n'y a pas d'erreur possible pour une pensée qui est la vérité ». À ce moment en effet je ne puis pas arriver à lui faire entrevoir la possibilité d'une erreur : elle souffre horriblement dans les pieds pendant la torture et déclare que « ces douleurs sont fort augmentées par la triste conviction que Dieu l'a abandonnée et qu'il l'a livrée à Satan. De telles souffrances sont causées par les morsures et les brûlures

que fait le démon ». Je lui demande simplement de penser un moment à l'hypothèse médicale qu'elle admettait parfaitement bien les jours précédents, de penser qu'elle peut avoir une maladie de la moelle épinière qui détermine une irritation des nerfs des pieds. Elle essaye de m'obéir, mais semble ne pas comprendre : « Qu'est-ce que cela veut dire de penser à une chose qui n'est pas vraie, quand on sait la vérité ? Puisque c'est le diable qui brûle mes pieds, penser autre chose est impossible ». On se souvient des sentiments de trouble et de gêne qu'elle éprouvait dans les autres états quand elle parlait de son union sexuelle avec Dieu, de ses explications embarrassées quand elle disait : « Je ne peux pas critiquer la conduite de Dieu, mais il vaut mieux ne pas en parler, les autres personnes ne comprendraient pas et moi-même... je ne comprends plus très bien ». Aussi est-on étonné de l'entendre déclarer maintenant avec une assurance tranquille : « C'est pur, c'est divin, et alors il est impossible que ce soit impur ! »

Cette absence de moindre doute nous montre que probablement l'affirmation est très rapide et qu'elle n'est pas précédée par cet arrêt, cette évocation des autres tendances, cette délibération qui prépare l'affirmation réfléchie. Nous pouvons peut-être le vérifier par l'étude d'un phénomène psychologique essentiel, celui de la *discussion* qui est le point de départ de la délibération, celle-ci n'étant qu'une discussion avec soi-même. La discussion est un arrêt de l'affirmation provoqué par l'opposition d'une autre personne qui évoque des tendances opposées en proposant des arguments. Le sujet défend son opinion en diminuant la force des arguments ou tendances éveillées par l'adversaire et en fortifiant la tendance qui provoquait son affirmation primitive. Cependant il tient compte des tendances éveillées par l'adversaire, il les combine avec les siennes et la conclusion d'une discussion bien faite n'est pas la répétition de l'une des affirmations primitivement en présence, c'est l'invention et l'affirmation d'une formule intermédiaire entre celles-ci.

J'ai pu étudier la discussion chez Madeleine car j'avais souvent à m'opposer à ses affirmations délirantes et j'ai noté comment elle se comportait suivant l'état dans lequel elle se trouvait. Il y a en particulier une discussion, à laquelle j'ai déjà fait allusion sous le nom d'argument de la balance ou de discussion de la balance qui a été recommencée dans chacun des états avec des résultats assez différents. Je rappelle comment se pose le problème : Madeleine a l'idée qu'elle monte au ciel soulevée par Dieu qui la tire par les épaules, elle se dispose à l'affirmer. Je l'arrête en énonçant l'idée opposée qu'elle n'est pas enlevée du tout et qu'elle rêve. Pour soutenir mon idée je lui propose l'argument suivant « Si Dieu vous enlève par les épaules, il diminue votre poids voyons votre poids sur cette balance... Il est le même, 49 kg 800, plutôt un peu plus fort que la dernière fois, donc Dieu ne vous soulève pas et votre idée ne doit pas être affirmée ».

Cet argument en réalité est assez compliqué et demande l'exercice des fonctions supérieures : d'abord il faut la réflexion qui arrête l'affirmation de la formule primitive, qui combine les formules opposées. Mais il suppose en plus avant l'affirmation finale un exercice de la pensée formelle, comme l'appelle M. Piaget, c'est-à-dire des fonctions rationnelles pour déduire les conséquences de la formule considérée comme hypothétique : « Si Dieu vous soulève, la balance doit indiquer une diminution de poids ». Enfin il suppose une soumission au jugement de la balance, c'est-à-dire une conduite expérimentale avec toutes les vertus qu'elle réclame.

Or, Madeleine dans certaines périodes d'équilibre me paraît faire toutes ces opérations d'une manière assez correcte. Elle accepte l'expérience et s'y intéresse, elle

attend avec impatience la lecture du poids ; donc elle a compris la conséquence déduite de l'hypothèse et le rôle de la vérification expérimentale. À la fin de la discussion elle arrive à affirmer cette formule : « Eh bien, soit ! J'ai dû me tromper tout à l'heure en me sentant soulevée, je ne l'étais pas à ce moment, mais vous verrez qu'à un autre moment je le suis énormément. » Cette formule n'est exactement ni celle qu'elle exprimait au début, ni la mienne, elle est intermédiaire entre les deux et elle est assez juste, car elle est la vraie conclusion à tirer d'une expérience de ce genre, si elle reste unique. Sans doute on pourrait observer que Madeleine se résigne mal, qu'elle maudit son juge, « cette affreuse balance », qu'elle cherche à se soulever sur la balance, à pousser le fléau, en un mot « à donner le coup de pouce à l'expérience » et surtout qu'elle ne garde pas longtemps sa nouvelle croyance, car elle va bientôt affirmer qu'elle est tout à fait soulevée et qu'elle l'a toujours été : la conduite expérimentale est loin d'être parfaite. Mais la conduite de la discussion et la conduite réfléchie en général ont été suffisamment correctes.

Recommençons la même discussion dans un autre état, dans l'état de tentation ou dans l'état de sécheresse, le résultat n'est pas le même. Nous avons déjà vu que dans l'état de tentation qui est un état de doute, Madeleine se prête de la même manière à la discussion et à l'expérience, elle paraît également s'y intéresser et cherche à connaître le poids ; mais la pesée une fois faite elle ne conclut pas comme précédemment, elle ergote indéfiniment. « Ce n'est pas bien ce que vous me faites faire... Dieu n'aime pas ces choses-là ; il refuse peut-être de me soulever à ce moment ... L'oiseau posé à terre a son poids, c'est autre chose quand il vole ... Pourquoi dites-vous : si Dieu me soulève, puisqu'il me soulève ... Vous dites que je me trompe, vous pouvez vous tromper aussi. Le diable peut fausser votre balance et votre vue... Tout le monde me dit vous avez l'air de voler en l'air, l'appréciation de tant de personnes vaut bien celle d'une balance... Qu'est-ce que le poids dans une assumption ? Les anges soulèvent aussi bien une femme lourde qu'une femme légère... Est-ce que Dieu me soulève ou est-ce que le diable se moque de moi ? Voilà ce qu'il faudrait savoir... etc. » et elle continue ainsi pendant des heures en transformant cette expérience en une nouvelle obsession interrogatoire. Les opérations supérieures sont troublées et plus ou moins absentes, car au fond elle a respecté l'expérience sans la comprendre : ses expressions montrent qu'elle n'accepte ni le jugement de l'expérience « qu'est-ce que le poids vient faire là ? » ni la déduction de l'hypothèse, « pourquoi dites-vous si Dieu vous soulève, puisqu'il me soulève ». Mais la réflexion elle-même ne se fait pas correctement, puisque Madeleine suspend bien son affirmation première, mais qu'elle n'arrive à aucune autre.

Ce qui nous intéresse surtout en ce moment c'est l'attitude de Madeleine devant l'argument de la balance pendant la durée des états de consolation : dans les états de torture, le problème ne se pose pas car elle nie son assumption. Mais dans les consolations son attitude est en effet toute différente : Madeleine m'obéit avec une docilité apparente et elle monte sur la balance, mais elle ne s'intéresse pas du tout à l'expérience qu'elle appelle une de mes manies. « Quelle importance cela a-t-il pour nous que la balance marque tel ou tel chiffre ? Qu'est-ce que peut bien signifier une balance des hommes devant le souffle de Dieu ? » Elle accepte le poids que je lui dis sans chercher à le vérifier ou à le changer : « Eh bien oui, je pèse sur votre balance 49 kilos et puis après ? » Quand elle semble donner des raisons pour expliquer la permanence de son poids elle paraît se préoccuper de mon embarras et non de sa propre croyance. « Vous ne comprenez pas, il ne faut pas que cela vous tourmente ; dites-vous que le diable vous fait lire 49 kilos, que la balance est devenue folle, que Dieu me soulève d'une autre façon (probablement sans changer son poids), n'y faites

donc pas attention... Vous devriez bien renoncer à cette manie de me peser, pourquoi faire ? Dieu me soulève, il m'emporte, ce n'est pas respectueux de lui opposer une balance. » Il me paraît clair que d'abord elle ne comprend rien au raisonnement, quoiqu'elle l'ait compris les jours précédents et surtout que mon argument et mon expérience n'ont aucune influence sur sa croyance qui est fixée définitivement avant la discussion et qui ne change pas du tout par la discussion.

Je retrouve la même attitude à propos d'autres discussions faites dans les mêmes circonstances. Pendant une sortie Madeleine a marché sur la pointe des pieds depuis la Salpêtrière jusqu'à l'église de Montmartre et elle est revenue de la même manière. Elle est rentrée, épuisée, souffrant cruellement des pieds qui sont enflés, noirâtres, couverts d'ampoules et blessés en plusieurs endroits : les jours suivants, comme cela arrive souvent après les épuisements, elle est dans les états de consolation. Je lui fais des reproches sur cette marche excessive qui a amené des accidents. - « Je ne marchais pas, Dieu me portait. - Le triste état de vos pieds montre bien que c'est eux et non pas Dieu qui vous portaient. » Ici encore le raisonnement est analogue aux précédents, il devrait être développé de la manière suivante : « Si Dieu vous avait portée, vos pieds n'auraient pas été meurtris (déduction rationnelle). Vous constatez qu'ils sont malades et que par conséquent Dieu ne vous a pas portée (conduite expérimentale) vous devez donc modifier votre affirmation (conclusion réfléchie) ».

Madeleine ne fait rien de tout cela, elle continue à affirmer comme devant, sans rien modifier à sa croyance et me donne pour moi des raisons quelconques : « Ce n'est pas de la fatigue, c'est une épreuve que Dieu m'envoie... Qu'importent les pieds d'une pauvre femme auprès de la gloire de Dieu... Si j'ai été fatiguée c'est à cause des efforts que je dois faire pour rattraper la terre, si je ne faisais pas ces efforts je serais enlevée à chaque pas. - Eh bien ! cessez donc de faire ces efforts pour rattraper la terre. - Je dois les faire. » Elle n'arrive jamais à dire pourquoi.

Il en est toujours ainsi dans cet état de consolation, aucun argument ne la touche, elle a réponse à tout ou plutôt elle se contente d'une réponse quelconque qui est plutôt une réponse de politesse qu'une tentative d'argumentation : « Voici quatre ans que vous me dites être enlevée au ciel et je ne constate pas un progrès d'un millimètre. - Dieu fait les choses lentement, il a l'éternité pour lui ». En réalité il n'y a pas de discussion du tout et cette opération si importante, point de départ de la délibération a disparu de son esprit.

Un autre phénomène me paraît également mettre en évidence ce caractère immédiat de l'affirmation, c'est *le sentiment d'inspiration, de révélation* qui l'accompagne toujours dès qu'on amène Madeleine à insister sur sa croyance et sur son origine. Elle nous déclare toujours tantôt que c'est le diable, tantôt que c'est le bon Dieu qui lui donne ses idées et qui la fait parler, jamais elle n'accepte que ces idées puissent venir d'elle-même. « Que je subisse toutes les humiliations plutôt que de voir réaliser ces noires révélation qui me sont faites, non certainement ce n'est pas mon esprit qui pense ces choses-là, j'en ai trop horreur... J'ai des rêves révélateurs, des intuitions bien involontaires qui me montrent l'avenir de plus en plus sombre, j'ai eu la révélation de la guerre civile et de la division du pays contre lui-même... Non, l'année ne sera pas calme, vous vous moquez de moi en disant que je n'en sais rien, c'est plus que de savoir, c'est un pressentiment qui ne trompe jamais, une lumière particulière qui m'éclaire, hélas, je voudrais bien que tout cela vienne de moi et que par conséquent cela puisse être faux... Plus d'une fois je vous ai parlé de mes vues, mais aujourd'hui je sens que je prévois avec certitude et je vous annonce que dimanche prochain com-

mencent nos malheurs, à vous de prendre ces précautions... On verra bien si ce que je dis est de la folie, les événements parleront, il y a des sentiments qui ne peuvent pas tromper. L'erreur est possible quand c'est l'homme qui parle, il n'y a pas d'erreurs dans les vraies révélations... Vous me demandez toujours comment je sais qu'un si brillant avenir nous est réservé, je ne puis pas vous le dire, car ce n'est pas moi qui le découvre... Non, je ne le vois pas par les sens... Non, je ne l'entends pas annoncer... C'est mieux que par la parole, c'est une intuition de l'âme, c'est une inspiration qui vient du ciel et qui n'a aucune analogie avec les communications humaines... »

Tous les auteurs qui ont étudié les mystiques ont noté chez eux dans certains états la grande fréquence des sentiments d'inspiration¹. En général ils ont rangé sous ce nom deux catégories de phénomènes qu'il me semble utile de distinguer. En premier lieu les mystiques disent que la révélation s'accompagne du sentiment de certitude, de vérité absolue et d'un sentiment de parfaite spiritualité. En second lieu, ils affirment que cette pensée ne vient pas d'eux-mêmes, qu'elle est le résultat d'une influence étrangère. Étudions séparément ces deux aspects de l'inspiration.

A propos du premier point, les auteurs qui ont étudié les mystiques remarquent « qu'ils ne comprennent même pas la possibilité de l'erreur et du doute ; qu'ils sentent en outre que leur intelligence peut se passer d'images et de raisonnements. La connaissance mystique se fait par une vision intérieure substituée à notre procédé indirect et discursif... la vérité pure entre en relation directe avec l'âme et la pensée... Ils disent sentir par le centre de l'âme, par le fond de l'âme, par les portes de l'âme pour montrer que cette connaissance ne se fait pas par le concours des facultés élémentaires... Les paroles intellectuelles se font entendre à l'âme sans intermédiaire des sens externes et internes et par la voie directe de l'entendement... c'est une communication de la pensée sans mots. »

N'oublions pas qu'il s'agit là d'un sentiment exprimé par les sujets eux-mêmes et non d'une constatation objective sur la nature de l'intelligence pendant les états mystiques. Il me semble que les auteurs ne distinguent pas toujours avec assez de netteté ce caractère. Quand ils disent que les mystiques ont des éclairs de génie, des inspirations qui révèlent des vérités profondes, ils ne nous disent pas suffisamment que ce sont les mystiques eux-mêmes qui qualifient leurs pensées de géniales et de profondes, et que les admirateurs n'ont jamais rigoureusement constaté une véritable découverte faite uniquement pendant l'état mystique. Quand ils nous parlent de connaissance sans le secours des sens, de pensée sans image, etc., ils oublient quelquefois que ce sont les mystiques eux-mêmes qui appellent leur connaissance purement spirituelle sans aucun rapport avec les sens inférieurs et que les observateurs n'ont pas fait d'observations précises ni d'expériences pour vérifier cette lucidité et cette forme anormale de la pensée. Il ne s'agit donc pas d'une pensée anormale mais d'un sentiment anormal à propos de cette pensée.

Cette première forme des sentiments d'inspiration, ce sentiment d'intellection existe très fortement comme on l'a vu dans les états de consolation de Madeleine qui reçoit des révélations « d'âme à âme ». Les croyances sont alors inspirées par Dieu, elles sont sublimes, spirituelles et étrangères aux sens. Mais dans les états de torture où la forme de la croyance est semblable, mais où le contenu et certains sentiments

¹ Cf. Lucien ROURE, *En face du fait religieux, Le mysticisme*, 1908, p. 180; M. de MONTMORAND, *op. cit.*, 1920, p. 109, H. DELACROIX, *Le prophète, l'inspiration prophétique*, *Journal de psychologie*, 15 déc., 1921, p. 785. *La religion et la foi*, 1922, p. 301.

sont différents, ce sentiment d'intellection disparaît ou se transforme. Les croyances sont encore des vérités (dans ces deux états tout est vérité), mais ce sont des vérités basses, matérielles, aussi bien que tristes. C'est pendant les états de torture que l'on note les révélations auditives, par les paroles que hurle le Diable, à la place des révélations d'âme à âme.

Ce sentiment dépend à mon avis de la nature particulière de la croyance toujours absolue et immédiate dans cet état et d'un sentiment de satisfaction intellectuelle auquel nous avons déjà fait allusion en décrivant les états de consolation de Madeleine. Nous ferons de ce sentiment d'intellection une étude plus complète à propos des sentiments d'euphorie, de satisfaction qui jouent un si grand rôle dans les extases.

À propos du second point, le sentiment d'une inspiration étrangère, nous avons surabondamment montré que dans les deux états de Madeleine, dans les tortures comme dans les consolations, le sentiment d'inspiration reste le même. Madeleine répète encore dans les tortures que les pensées ne viennent pas d'elle, qu'elles sont dictées par un autre, par le Diable. On ne peut donc pas dire que le sentiment d'inspiration soit indissolublement lié au sentiment d'intellection. D'ailleurs les écrivains dont je parlais le reconnaissent quand ils admettent un second caractère au sentiment d'inspiration, le caractère de passivité : « le sujet n'est pas actif, il subit ces idées, on est, comme dit Nietzsche, le porte-voix des puissances supérieures et on est entraîné dans un tourbillon. » Ce second caractère de l'inspiration me paraît beaucoup plus général et plus essentiel que le premier.

D'où vient ce dernier sentiment d'absence de l'activité personnelle ? M. Delacroix remarque avec raison que des recherches, des méditations, des ruminations plus ou moins conscientes, plus ou moins oubliées, ont préparé une synthèse psychologique qui apparaît plus ou moins instantanément à la conscience et qui semble une découverte merveilleuse. Il remarque également que l'idée paraît nouvelle au sujet parce qu'elle prend à un moment une valeur singulière, mais qu'elle avait déjà été dans l'esprit à maintes reprises : « Le prophète reste un visionnaire qui prend pour des révélations les idées qui se lèvent dans son esprit ».

Notre observation confirme évidemment ces remarques : Madeleine dans la torture découvre avec horreur par une révélation diabolique que les Parisiens se nourrissent de chair humaine, ou bien pendant l'extase elle découvre par une inspiration de la Sainte Vierge que la France sera sauvée par la croyance à l'assomption de Marie. Mais elle m'a déjà raconté cent fois ces histoires dans les équilibres ou les tentations, elle a même eu de longues obsessions à ce sujet.

Il faut, à mon avis, bien noter que les idées inspirées ne sont pas nécessairement des idées nouvelles, ni des synthèses grandioses, ni des pensées belles ou instructives ; on cède à une illusion quand on étudie le sentiment de l'inspiration chez des mystiques anciens, vénérés, dont l'histoire n'a conservé que les inspirations édifiantes. Quand on suit journalièrement le sujet inspiré en notant toutes les idées qu'il déclare inspirées, quelles qu'elles soient, on constate sans cesse que ce sentiment peut accompagner les idées les plus banales. Un délirant mystique Uo. h. 30 est inspiré par le Saint Esprit quand il se masturbe et Madeleine vient me dire que Dieu lui inspire de me demander un laxatif et de l'eau sucrée. Le sentiment d'inspiration dispense la pauvre femme de s'avouer à elle-même que malgré son ascétisme elle songe à ses malaises et qu'elle aime les boissons sucrées. Nous venons de voir Fg. recevoir du

ciel une inspiration, celle de ne pas manger de haricots à déjeuner. Ce n'est pas la nature de l'idée, ni les conditions de sa formation qui déterminent le sentiment d'inspiration, c'est la manière dont elle se présente actuellement, c'est la manière dont se forme la croyance dans l'état psychologique actuel du sujet.

Dans le second volume de cet ouvrage nous retrouverons ce problème de l'inspiration et nous verrons le rôle qu'y joue le sentiment du vide et l'absence du sentiment de l'effort. Mais nous devons constater que nous retrouvons ici ce que nous avons déjà vu en étudiant les délirants psychasténiques, l'absence de travail, d'effort, de réflexion, les troubles de la personnification. Ici encore il s'agit de sujets qui ont eu des périodes de pensée réfléchie où les croyances se formaient différemment, qui sentent la différence, et qui l'interprètent par le sentiment d'inspiration. C'est pourquoi je considère ce sentiment comme une nouvelle manifestation de la croyance immédiate.

L'existence de cette croyance immédiate uniquement déterminée par des sentiments momentanés devrait trouver sa vérification dans l'étude du phénomène de la suggestion et de tels sujets dans ces états devraient être suggestibles comme certains somnambules. Cependant on ne constate pas ici la suggestibilité d'une manière grossière. Si une personne étrangère s'adresse à Madeleine pendant l'état de torture, elle est entendue, mais n'obtient aucune obéissance, pendant l'état d'extase elle ne paraît même pas être entendue. Si cette personne soulève le bras de l'extatique, elle détermine de la catatonie à cause de l'indifférence absolue de l'esprit à l'état des membres. Mais il faut pour cela que le bras soit pendant dans une position indifférente, si le bras a déjà une attitude expressive, comme celle de la crucifixion, il se laisse déplacer mais revient lentement à sa première position. J'ai moi-même plus d'influence et je peux à ce moment déterminer des attitudes cataleptiques permanentes, mais je ne peux brutalement donner des ordres quelconques, ils ne seraient pas exécutés, je dois employer des formules spéciales pour être obéi et je ne peux guère changer l'essentiel des croyances.

C'est que Madeleine a des idées préconçues à propos de l'hypnotisme et de la suggestion : « Ce sont des ficelles du Diable, des choses infernales ». Elle tient à se croire tout à fait au-dessus de la suggestion et elle résistera indéfiniment si elle soupçonne qu'un de mes ordres peut être une suggestion. Elle ne veut avoir vis-à-vis de moi qu'une obéissance volontaire, qu'elle accepte de rendre parfaite : « L'autorité que vous avez sur moi est toute divine, aucune pratique humaine comme celle de la suggestion ne peut lui être comparée... Votre volonté m'apparaît tout aimable parce qu'elle se confond avec l'ordre divin, une suggestion serait au contraire opposée à la volonté divine ». La pauvre femme ne se doute pas que ces distinctions vont être bien difficiles à faire en pratique, surtout dans un état où la réflexion n'existe pas : elle se laissera aller à la suggestion ou elle résistera suivant les caprices de ses sentiments du moment. Nous nous trouvons donc dans la situation que j'ai déjà signalée à propos des délirants psychasténiques. Ces malades et les extatiques eux-mêmes ne doivent pas être confondus avec des somnambules dont l'esprit est vide ou qui n'ont qu'une seule idée, celle de l'obéissance à l'hypnotiseur, ils ont l'esprit rempli d'une foule d'idées fixes qui se comportent comme autant de suggestions bien plus puissantes que les nôtres.

Il faut rechercher si malgré ces conditions défectueuses pour la suggestion expérimentale il y a place cependant pour des formes de la suggestion, moins précises, mais cependant réelles. En premier lieu les croyances irréflechies de Madeleine

qui surgissent à chaque instant suivant les circonstances, toutes ces idées accidentelles qui sont adoptées immédiatement sont bien analogues à des suggestions. En voici un exemple : Madeleine est depuis le matin en pleine extase et en pleine joie, un hasard, lui fait remarquer la date du calendrier et lui rappelle qu'aujourd'hui l'Église célèbre la fête de la Sainte Croix. « Il est bien étrange, dit-elle, que je sois ainsi dans la joie quand l'Église est dans le deuil ». Peu de temps après elle se plaint de sentir dans tout son corps de grandes douleurs « comme si j'étais étendue sur un bois dur et comme si j'étais tirillée » et la voici de nouveau crucifiée, de nouveau dans l'état de torture qui pendant la nuit avait été remplacé par l'extase, celle-ci ne recommencera définitivement que le lendemain. Nous avons vu que ce retour en arrière de l'extase à la torture était chez elle assez rare, et semble bien ici en rapport avec une croyance analogue à une suggestion. Sans doute mes ordres ne sont exécutés que s'ils sont enveloppés de la formule « demandez à Dieu qu'il vous permette de... », mais chez la plupart des suggestibles il en est de même. Léonie autrefois exigeait pour obéir qu'on lui grattât l'ongle du pouce, une autre qu'on lui tirât le lobule de l'oreille, ce sont des signes qui servent au sujet à faire rentrer la nouvelle suggestion dans une suggestion plus générale déjà acceptée. Mais par ce procédé j'ai souvent obtenu des volontés et des croyances fort complexes, des transformations graves des états psychologiques : faire lever et marcher une extatique, la faire parler, écrire, tirer la corde d'un ergographe, etc., c'est transformer son état, c'est lui faire prendre une direction qu'il n'aurait pas pris naturellement, c'est le transformer simplement par une idée qui se développe automatiquement sans réflexion.

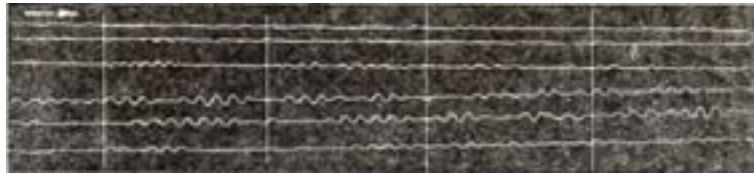


Figure 32. –

Tremblement du bras droit étendu pendant l'extase, les trois premières lignes indiquent le tremblement au début, les trois dernières le tremblement après 35 minutes, les lignes verticales indiquent le temps en secondes.

Comme je l'ai vérifié, certaines croyances auxquelles je l'ai amenée pendant l'extase sont si peu raisonnables qu'elles ne sont pas acceptées de la même manière pendant les autres états. Je mets au doigt de Madeleine pendant l'extase l'anneau aimanté d'Ochorowiz après lui avoir expliqué les merveilles de l'action de l'aimant sur la main humaine : elle a dans la main des frémissements, des tremblements et des contractures comme je l'avais dit ; la même expérience ne produit aucun résultat pendant l'état d'équilibre car « elle fait attention à ce qu'elle sent et elle voit bien qu'elle ne sent rien ». Je lui fais pendant l'extase des passes sur tout le corps, elle a des frémissements partout et croit ne rien sentir quand on la pince, « c'est une influence sur le corps mais l'âme est restée libre et comme l'âme est dans la tête, la tête n'est pas modifiée », la peau de la face est seule restée sensible ¹. Pendant l'état d'équilibre les

¹ Cf. un cas analogue: *Automatisme psychologique*, 1889.

passes n'ont aucun effet ni sur le corps ni sur la tête : « elle a réfléchi que c'est du magnétisme et que le magnétisme n'a aucun effet sur elle ».

J'ai pu également pendant l'extase diriger et transformer les rêves, au lieu du Christ dans les nuages je lui faisais voir un joli petit agneau tout blanc qui était descendu sur ses genoux et qu'elle caressait avec joie : « Il est sur mes genoux, il cache mes genoux, il apporte un bouquet de fleurs dans la bouche, etc. » Dans les autres états elle veut bien se représenter l'agneau pour me montrer qu'elle a de belles représentations visuelles, mais « elle n'y croit pas », elle ne se figure pas qu'il vient réellement.

Les attitudes cataleptiques que je détermine quand je déplace les membres et qui sont différentes de celles que déterminent les autres personnes, sont des phénomènes du même genre, car elle dira très bien un peu plus tard qu'elle m'a reconnu et que Dieu lui a permis l'obéissance. Ces attitudes soulèvent un problème intéressant de la psychologie des mouvements. J'ai pris des graphiques de ces attitudes longtemps prolongées et j'ai observé comme le notait autrefois M. Paul Richer que la descente du membre est très lente, que les tremblements du membre sont très petits et qu'ils ne s'accompagnent pas de modifications respiratoires (fig. 32). La même expérience donne des graphiques différents pendant les états d'équilibre. Il est probable que dans les états de suggestion le mouvement se simplifie et revient à des formes plus élémentaires et que dans les autres états, l'attention, la surveillance réfléchie le complique.

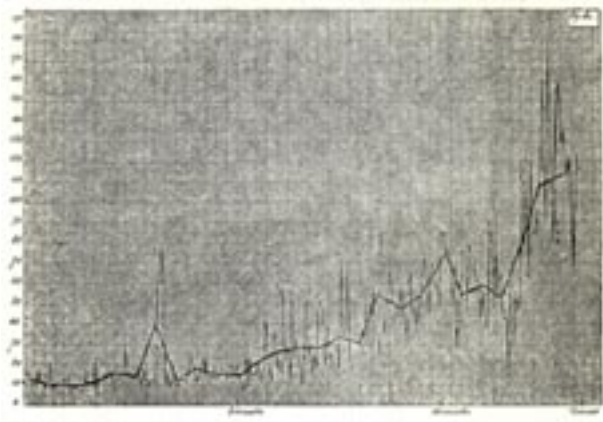


Figure 33. –

Courbe des temps de réaction simple à des stimulations tactiles chez une malade hystérique dont l'attention est assez rapidement fatiguée. Les temps de réaction mesurés par le chronomètre de d'Arsonval sont reportés sur le papier quadrillé, la courbe est tracée à la main, la ligne plus forte indique la courbe des moyennes calculées de dix en dix réactions. En A ascension brusque de la courbe déterminée par une distraction en rapport avec un bruit dans la salle.

Peut-être peut-on proposer une remarque du même genre à propos d'une autre expérience qui montre également le développement de l'automatisme dans les périodes de consolation. Je cherchais à cette époque à mesurer la puissance de l'attention en étudiant la vitesse de la réaction après une stimulation tactile longtemps répétée et

en traçant la courbe des temps de réaction successive ¹. Dans certaines expériences la courbe des temps de réaction était inscrite mécaniquement sur le cylindre enregistreur par une méthode signalée par M. Patrizzi. Théoriquement cette courbe des temps de réaction devait monter assez rapidement en raison de la fatigue de l'attention qui augmentait les temps de réaction ² comme le montre la figure 33. J'ai montré dans mon étude publiée en 1896 qu'il n'en est pas toujours ainsi quand on opère sur des malades : on obtient souvent des courbes très longues et très basses qui semblent indiquer une grande attention indéfiniment prolongée chez des malades complètement incapables d'attention et qui d'ailleurs rêvaient à toute autre chose. J'ai essayé d'expliquer « ces courbes paradoxales » par la substitution complète d'une réaction automatique à la réaction attentive ³. J'ai longuement décrit à ce moment une expérience de ce genre qui avait été faite précisément sur Madeleine, désignée dans cet ouvrage par les lettres Vk., je renvoie pour la description du détail de l'expérience au travail précédent p. 95. La courbe que j'ai obtenue de cette manière sur Madeleine pendant l'extase est des plus curieuses, elle est très longue, car l'expérience a été prolongée deux heures et demie. La figure 34 reproduit ce graphique déjà publié en 1896. Les derniers temps de réaction, tant que la malade reste dans l'extase et n'est pas dérangée, sont plus courts que les premiers. C'est une courbe de réaction tout à fait automatique chez une personne qui reconnaît d'ailleurs avoir constamment rêvé à toute autre chose : « Je crois avoir toujours appuyé sur l'appareil comme vous me le demandiez, le bon Dieu a dû diriger ma main pour qu'elle puisse vous obéir, car pour moi je ne pouvais plus y faire attention ».

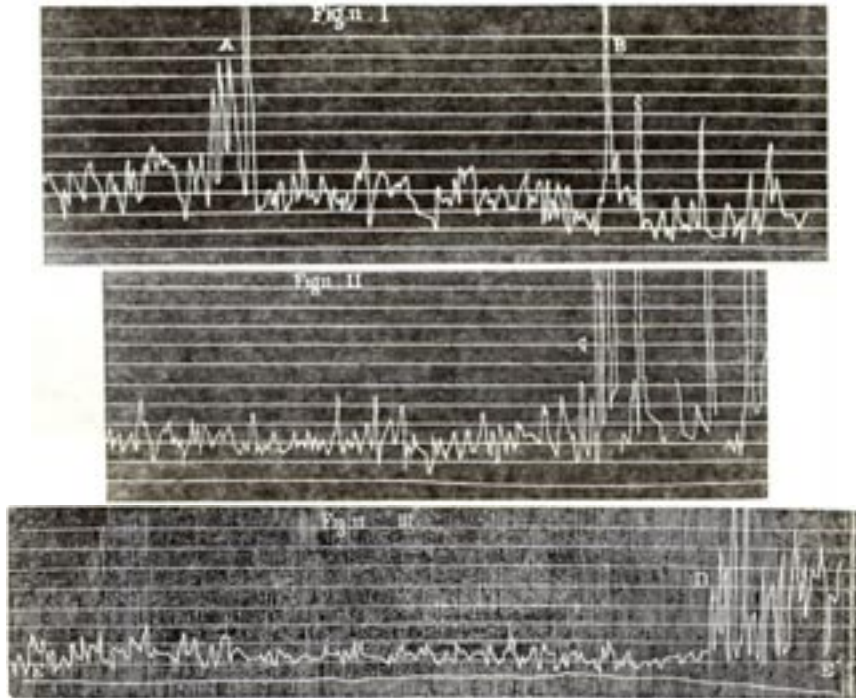


Figure 34 bis. –

- ¹ La mesure de l'attention et le graphique des temps de réaction, *Névroses et idées fixes*, 1896, I, p. 69.
- ² *Ibid.* p. 84.
- ³ La réaction automatique, *op. cit.*, p. 94.

Courbe des temps de réaction de Madeleine à des stimulations auditives pendant l'extase. La courbe a été inscrite par la méthode graphique de M. Patrizzi. Le graphique total pris pendant deux heures est trop long pour être reproduit en entier, les graphiques 1, 2 et 3 en reproduisent des fragments caractéristiques. Dans le premier le sujet est bien éveillé et fait attention consciemment, les ascensions de la courbe en A et B sont dues à des distractions déterminées par des bruits dans la salle, dans le second le sujet a fermé les yeux, il est envahi par des pensées religieuses, en C début de l'extase, le sujet lève les bras en croix et se soulève, pendant ces mouvements, le graphique est souvent interrompu ; en 3 l'extase est complète et le graphique est parfaitement régulier pendant une heure, je n'en reproduis que la dernière partie, en 0 réveil et interruption du graphique.

Cette disposition à l'automatisme, cette disposition à présenter des mouvements inférieurs élémentaires à la place des actes supérieurs est encore un des caractères de la suggestibilité. On peut donc reconnaître que, malgré l'apparence, malgré la difficulté de suggestionner un individu dont l'esprit est déjà rempli de toutes autres idées fixes, il y a chez notre extatique des phénomènes de suggestion suffisamment nets qui viennent confirmer notre conclusion précédente sur la forme immédiate que prend la croyance dans ces états.

3. - La croyance exagérée et brutale

[Retour à la table des matières](#)

Laissons de côté la manière dont cette croyance s'est formée et considérons les caractères qu'elle présente chez Madeleine pendant les périodes de torture et de consolation. En lisant la description de ces états on est disposé à dire que la malade est perpétuellement hallucinée, il ne s'agit que de visions, de prophéties, de contact immédiat d'objets imaginaires et d'impulsions. « Ce sont bien les feux de l'Enfer qui nous brûleront, je les vois, je les sens. Le feu de l'Enfer est un bien triste feu, un feu sombre qui brûle et n'éclaire pas... J'ai vu des gens qui portaient des sacs et des linceuls pour les victimes de la guerre civile qui va commencer, je les ai vus devant moi comme je vous vois... Mais oui, j'entends de véritables voix en dehors de moi, des voix dont le son frappe réellement mes oreilles corporelles. Une de ces voix criait : c'est ainsi que nous passerons, c'est ainsi que nous mourrons, c'est ainsi qu'on nous enterrera... J'ai entendu très clairement une voix qui disait : nous serons châtiés par le feu, et, comme je tendais l'oreille pour écouter, la voix a repris : par le feu et par l'eau... ». Elle est si convaincue de ces visions prophétiques et de ces noirs délires qu'elle « se sent obligée de les faire connaître... Un petit chien qui voit entrer les voleurs ne doit-il pas aboyer ? » Avant son entrée à l'hôpital elle courait avertir le commissaire de police des attentats que préparaient les anarchistes, maintenant elle est obligée de se borner à me confier la mission d'avertir qui de droit. Sans entrer ici dans la théorie de l'hallucination, j'ai déjà fait remarquer que dans des troubles de ce genre l'élément *croyance et affirmation violente* jouait un rôle bien plus considérable que l'élément proprement sensoriel. Affirmer qu'un être est présent devant nous, qu'il existe au moment actuel et qu'il est placé dans l'espace à une petite distance de notre

corps, à la portée de nos perceptions et surtout à la portée de notre contact, c'est le plus haut degré de la croyance. La croyance en effet, rappelons-le encore une fois, n'est pas autre chose que la liaison entre la parole et l'action de nos membres. Cette action des membres demande des conditions de temps et d'espace, elle exige que l'objet existe au moment actuel et qu'il soit à portée de notre contact. Affirmer la réalisation de ces conditions, c'est promettre l'action des membres à propos de la parole, c'est exprimer la croyance complète. Comme le fait bien remarquer M. Lucien Roure, « les mystiques pour indiquer leur connaissance des choses empruntent leur langage à des opérations inférieures, en particulier à celles qui relèvent du contact pour exclure toute idée d'intermédiaire et de reflet ¹ ». Pour Madeleine toute chose qu'elle pense est affirmée si violemment qu'elle se transforme en un objet qu'on entend, qu'on voit, qu'on peut toucher.

Un exemple bien typique de cette disposition à la croyance exagérée est le sentiment de présence dans lequel se trouvent au plus haut degré les caractères précédents. Il suffit de rappeler mes descriptions précédentes pour remarquer que Dieu est toujours bien présent, à portée de ses sens et de sa main ; dans les consolations, elle l'entend, le voit, lui parle, le caresse et elle est caressée par lui. « Comment voulez-vous que j'aie la moindre incertitude sur la volonté de Dieu, puisqu'il est sans cesse là, à mes côtés et qu'il m'exprime directement ses pensées et ses sentiments ». M. R. W. Thouless dans son livre intéressant sur la psychologie de la religion fait de ce sentiment de la présence de Dieu un élément essentiel de la pensée mystique ². Mais le problème de la présence de Dieu soulève des questions complexes, il vaut mieux rappeler ici que ce sentiment de présence s'applique à une foule d'autres choses et que les objets ou les personnes auxquelles Madeleine pense avec cette conviction deviennent également présents. Elle est souvent en présence du Démon, comme en présence de Dieu, elle assiste aux scènes de l'Apocalypse et se trouve en présence des chevaux rouges, on se souvient de l'évocation de son ancienne domestique Julie. Je ne veux rappeler qu'une seule chose, c'est la précision qu'elle donne au sentiment de ma présence à certains moments, quand les consolations imparfaites viennent remplacer l'extase et quand ma présence remplace celle de Dieu. « Toujours, mon père, vous êtes présent, je fais mon adoration sous vos yeux, comme la Sainte Vierge adorant Jésus en présence de son protecteur et de son guide, le bon saint Joseph. Je ne sais comment expliquer cette vue continue que j'ai de votre présence, mais elle devient de plus en plus claire, c'est comme si réellement je vivais avec vous... Vous présidez à tout, je dors sous votre regard, je m'éveille en vous sentant présent, en vous voyant. Ce que je fais, je l'accomplis d'après vos ordres et pour vous obéir, j'entends votre voix me commander... » Quand j'arrive en réalité à l'un de ces moments et quand je lui demande de me raconter ce qu'elle vient d'éprouver, elle refuse de me répondre : « C'est inutile de vous le répéter encore une fois, vous étiez près de moi depuis plusieurs heures, vous avez tout vu, je vous ai tout dit, pourquoi voulez-vous que je recommence ? - Excusez-moi d'insister, mais je viens d'entrer dans la salle. - Je ne sais pourquoi vous dites cela, vous étiez près de moi à me regarder et à me parler depuis ce matin, demandez-le à toutes les autres malades ». Voilà une conviction de présence bien typique et qui ne s'applique pas à la divinité.

J'ai déjà décrit plusieurs fois des cas absolument semblables. Voici d'abord des malades traitées par la suggestion hypnotique qui les nuits suivantes rêvent que je suis avec elles et les force à exécuter les actes dont elles ont peur : « à mettre des fleurs

¹ Lucien ROURE, *En face du fait religieux*, 1908, p. 175.

² R. W. THOULESS, *An introduction to, the psychology of religion*, 1923, p. 226.

sur une tombe ¹ ». Ce même sentiment peut survenir pendant l'état de veille : Justine, malade obsédée par la peur du choléra fait d'ordinaire de grands détours pour éviter de passer devant un hôpital - elle raconte avec la plus grande conviction qu'elle m'a rencontré tout à coup devant l'hôpital Saint-Antoine, quand elle se disposait à quitter le trottoir . « Vous étiez au milieu de la rue, comment ne vous en souvenez-vous pas ? Vous m'avez empêchée de passer, vous m'avez fait suivre le trottoir. Quand la porte de l'hôpital a été franchie vous m'avez dit en riant : Eh bien ! êtes-vous morte ? et vous avez disparu je ne sais où ² ». Je rappelle aussi l'amusante histoire de Lec. qui était parvenue à se sauver de la Salpêtrière et qui « n'avait pas fait dix pas sur la place, quand par le plus grand des hasards elle m'a rencontré juste devant elle ». Stupéfaite, elle est rentrée immédiatement, honteuse de son escapade ³. W. James parlait déjà à propos de ces faits d'une adaptation motrice sans cause. J'ai précisé cette interprétation en insistant sur les modifications de l'attitude et de la tension psychologique qui ont lieu en présence d'une personne et qui la caractérisent, ce sont ces modifications à peine esquissées à la phase de simple érection qui donnent un sens aux noms propres quand nous les prononçons en l'absence de la personne ; M. Bernard Leroy insiste sur une explication analogue ⁴. Mais il faut ajouter dans les cas que nous considérons une affirmation à propos de ce sentiment, affirmation violente et exagérée qui transforme l'idée de l'influence en présence réelle.

On peut voir dans l'observation de Madeleine tous les degrés de cette affirmation. Cette femme déprimée et douteuse aspire, comme nous l'avons vu à sentir une direction ; elle désire avant tout la direction de la Divinité. Mais faute de mieux elle se contenterait de la mienne. Souvent elle doute de ma direction, elle me sent absent, indifférent, hostile et a toutes sortes d'obsessions à ce sujet. A d'autres moments, le doute est moins fort ou il porte sur d'autres objets, elle croit que je m'intéresse à elle et que je la dirige, mais la croyance étant modérée, elle parle seulement « de mon intérêt, de ma pensée qui se reporte sur elle de temps en temps, des ordres que je lui ai donnés la veille ». Un degré de plus et la croyance tout en restant raisonnable s'accompagne d'un sentiment de présence naissant : « Il me semble quelquefois que vous êtes derrière mon dos... Cela pourrait être gênant. C'est une illusion qui n'a rien de désagréable ». Enfin elle perd toute critique, ajoute une foi absolue à des attitudes qui commencent en elle et elle va affirmer dans les consolations que je suis constamment présent devant elle et qu'elle me voit. Le sentiment de la présence de Dieu se complique par l'adjonction de sentiments de satisfaction complète et d'euphorie, mais il a la même base, c'est la reproduction d'une attitude, celle que le fidèle a adoptée en présence de Dieu, qui se reproduit à tout moment et sur laquelle repose une affirmation plus ou moins complète ou tout à fait exagérée.

Cette croyance exagérée présente à un haut degré un caractère dont je viens de montrer l'importance, c'est sa brutalité, la suppression des nuances, des degrés de réalité que l'on trouve toujours dans les affirmations réfléchies. Tout chez Madeleine semble mis sur le même plan, tout est grave, sérieux, énorme : un petit papier rose qui s'est trouvé sur son chemin ou une démangeaison qu'elle a ressentie, tout cela est exposé de la même manière grandiloquente. Cette impression générale peut être précisée, si nous constatons que la malade dans ces états délirants semble avoir perdu

¹ *Névroses et idées fixes*, 1898, I, p. 449.

² *Revue philosophique*, 1894, I p. 166.

³ *Névroses et idées fixes*, 1898, I, p. 450.

⁴ In H. DELACROIX. - *La religion et la foi*, appendice. I. 440.

l'usage d'une foule de notions délicates qui nous servent à apprécier le degré de réalité des choses.

On sait que pour elle le hasard n'existe pas et que tout événement quel qu'il soit dépend d'une intention mauvaise ou bonne, c'est une méchanceté du Diable ou une attention délicate du bon Dieu. Une dépression qu'elle remarque dans le terrain de la cour c'est l'ouverture comblée d'un puits où on jetait les cadavres, un bruit quelconque la nuit, c'est le choc des haches qui dépècent les cadavres, un murmure quand elle passe, c'est une conspiration, un verre sur une table, c'est un préparatif d'empoisonnement : « J'allais m'asseoir sur un banc de pierre, quelle ne fut pas ma surprise de voir une belle petite fleur blanche qui avait poussé entre deux pierres. J'ai bien compris qu'elle avait été mise là pour me consoler. Une voix intérieure me disait - Dieu qui a fait pousser rapidement cette petite fleur dans la pierre, avant que tu ne viennes, gardera ton âme du péché. En même temps je sentais dans mon cœur un inexprimable sentiment de confiance et d'amour qui me consolait bien plus que je n'avais souffert ».

Le possible et l'impossible se confondent pour elle puisqu'elle a supprimé l'impossible par l'idée de miracle et qu'à n'importe quel moment le miracle peut donner naissance à n'importe quoi : elle peut vivre sans manger et sans boire indéfiniment aussi bien qu'elle peut voler en l'air, une balance peut indiquer une augmentation de poids pour un objet qui devient plus léger.

Mais il s'agit là de notions d'ordre supérieur, nous voyons disparaître des notions plus simples, en particulier les distinctions des périodes du temps. Quand elle parle de ce que nous appelons l'avenir, elle nous paraît faire sans cesse des prophéties, mais elle ne distingue pas comme nous ce genre de réalité que nous appelons l'avenir, qui n'est pas encore réel comme le présent, mais qui doit cependant déterminer certains actes parce que ces actes joueront un rôle dans sa réalisation. Au fond elle ne sait pas très bien si la destruction de Paris qu'elle annonce est future ou présente. Quand j'essaye de la consoler en lui disant : « Calmez vous, après tout Paris n'est pas encore brûlé, nous avons le temps de prendre des précautions », elle s'écrie : « Mais non, mais non, les actions des hommes n'y peuvent rien, tout est déjà détruit et brûlé ». Quand elle est dans l'état d'équilibre, Madeleine qui conserve en partie ses idées religieuses spéciales parle quelquefois de sa lévitation : « Il est fort possible que Dieu m'enlève un jour dans les airs, vous seriez bien surpris si cela arrivait devant vous, n'est-ce pas ! » Son sourire montre qu'elle plaisante à moitié. Dans l'extase elle parle de cette même lévitation et je reprends le même ton : « C'est moi qui serai surpris, quand devant moi vous partirez comme une fusée dans les nuages, je voudrais bien assister à cette petite fête ! » Non seulement elle ne sourit pas, mais elle ne comprend pas la plaisanterie et elle n'admet pas que je mette cette assumption dans l'avenir : « Vous ne le voyez donc pas, mais une main de fer me soulève, je fends l'air comme un ballon, je traverse les nuages, je vole sur la route du ciel, unie à Dieu, emportée par son souffle... Le moindre vent me balance et me fait tourner comme une feuille ». Et, ce disant, elle tourne assez lourdement sur ses pointes : c'est le vrai miracle actuellement réel qu'elle me montre quand en apparence nous ne parlions que de l'avenir.

Je crois qu'il en est de même pour la notion de passé, qui est très mal comprise, quoique le sujet par habitude continue à employer les termes usuels qui la désignent. Nous avons déjà vu à plusieurs reprises ces remarquables extases des fêtes de Noël qui nous présentent une reproduction de la Nativité. Madeleine vient de me montrer

qu'elle est le Christ naissant ou qu'elle est la Vierge qui accouche et elle soutient que tout s'est passé en ma présence, puisque à ce moment je suis saint Joseph. Je me permets une question indiscreète : « En quelle année sommes-nous donc ? - En 1897. - Mais alors le vrai Christ est né il y a deux mille ans, celui qui vient de naître doit être un autre Christ. - Que dites-vous là, celui qui vient de naître est Jésus, le vrai Jésus ». Madeleine n'a jamais compris cette question, elle continue à répéter : « Vous êtes là, je suis là, nous sommes des gens de 1897... Mais c'est le vrai Christ qui est né, le Christ de Bethléem... Vous dites que c'est une répétition, mais il n'y a pas de répétition pour la vraie naissance de Dieu et c'est la vraie naissance... Vous ne comprenez pas, c'est un miracle ». Il est curieux de remarquer que dans les états d'équilibre elle essaye de donner une explication religieuse : « La naissance du Christ a lieu tous les ans et c'est une même naissance, comme son incarnation se fait tous les jours dans les communions ». Mais dans une extase consécutive elle ne veut plus que je répète cet argument et continue à dire seulement que « c'est la vraie naissance du vrai Christ et que je l'embrouille avec mes questions de date ».

Il ne faut pas confondre ce cas avec les illusions de mémoire dont je parlais dans ma conférence à Genève sur « les souvenirs irréels ». Certains malades surestiment leurs récits, les font monter dans le tableau des degrés du réel et les considèrent comme plus récents qu'ils ne sont. Il y a là une illusion dans l'appréciation du recul du passé ; Madeleine va plus loin dans ses rêves extatiques, elle ne distingue plus le passé du présent. L'événement est à la fois passé et présent ou plutôt il n'est ni l'un ni l'autre, il est tout simplement.

En écoutant les paraboles de Madeleine, nous avons envie d'employer les mots « symboles, imaginations poétiques » et de dire que cette malade abuse seulement de la pensée symbolique et imaginaire. Mais est-il sûr qu'elle comprenne le symbole et l'imagine de la même manière que nous ? Pour nous le symbole est l'expression de l'objet, mais il n'est pas l'objet lui-même, l'imaginaire n'existe que comme phénomène psychologique, il n'est pas une réalité du monde extérieur. Pour Madeleine la présence du symbole équivaut toujours à celle de l'objet et la pensée de l'imaginaire à la contemplation de la réalité extérieure. Elle a fait la remarque bizarre que sa salive a effacé une tache d'encre et elle ajoute par comparaison « C'est comme le sang du Christ qui efface les péchés du monde ». Pendant quelque temps après cette remarque, elle va dire qu'elle crache du sang et que sa salive est le sang du Christ.

« Je vois, dit-elle, le char du gouvernement brisé par terre et écrasant une vieille femme décrépée, des débris sortent un beau char resplendissant portant un bel enfant ». Ce n'est qu'une métaphore, dira-t-on, mais Madeleine est convaincue que la République est renversée et qu'elle a assisté à la Révolution.

Elle remarque elle-même avec un certain esprit d'observation : « Quand je suis dans l'état où je suis maintenant (état d'équilibre) j'ai des vues de l'imagination et je sais bien les distinguer de ce qui est réel ; quand je suis dans les consolations que Dieu m'envoie, je n'ai plus que des visions qui sont toutes vraies, ce n'est plus la même chose ». C'est qu'en effet dans l'état d'équilibre elle est capable de distinguer l'externe, l'interne, l'avenir, le passé, le présent, l'imaginaire, le réel, la pensée, etc. Dans ses consolations, comme dans ses tortures elle ne sait plus distinguer toutes ces nuances et elle met à peu près toutes ses croyances sur le même plan, tout en employant les mots anciens qui ne servent qu'à nous tromper.

Aucune de nos idées usuelles ne peut s'appliquer correctement à un état d'esprit semblable : j'ai eu souvent à protester contre des infirmières et des personnes de l'hôpital qui mettaient en doute la sincérité de Madeleine : « Une personne qui montre souvent tant d'intelligence et de bon sens ne peut pas se laisser aller à dire tant d'absurdités, elle se moque de nous, elle ment en affirmant de telles croyances ». Nous avons déjà vu combien il est difficile de parler de la sincérité ou du mensonge des névropathes ; le problème est ici particulièrement délicat, car il s'agit d'un délire religieux, et comme nous le verrons plus tard, les religieux se comportent sur ce point comme des névropathes. Madeleine n'est ni sincère, ni menteuse, au sens usuel des mots : elle affirme et elle croit dans son état anormal des choses qu'elle ne croirait pas dans son état plus normal ; elle ne sait plus conformer son expression à sa pensée, car elle ne sépare plus sa pensée de l'expression. Elle est dans un état où les mots « sincérité et mensonge » n'ont plus leur application ordinaire.

Enfin je voudrais rappeler encore un caractère que toutes les remarques précédentes mettent déjà en évidence, c'est que les règles logiques, les principes de la raison ne sont pas appliqués dans ces états de torture et de consolation de la même manière que dans la pensée normale, c'est ce qui donne si souvent à cette pensée l'aspect de l'absurdité. On est étonné que Madeleine affirme des propositions énormes, invraisemblables sans faire le moindre effort de démonstration, de justification : le commerce de chair humaine, le tapage nocturne pour remplir les puits de cadavres, l'explosion du pont Alexandre, aussi bien que les mouvements de la statue de Notre-Dame des Victoires et les discours du bon Dieu et ses baisers, tout cela aurait besoin de quelques preuves. Madeleine ne parle toujours que de « preuves providentielles », c'est-à-dire du sentiment de foi que Dieu lui envoie et qui est toujours le même à propos de n'importe quoi.

Non seulement elle ne donne pas de preuves, mais elle ne se préoccupe d'aucune objection. Quand je viens lui dire que le pont Alexandre n'a pas sauté à trois heures, elle n'en est aucunement gênée : elle ne reconnaît pas que la révélation divine a été fautive et elle recommence au nom de la même révélation à affirmer un autre désastre pour une autre heure. On ne peut s'empêcher de penser au mot de Dostoïewski dans la Maison des Morts : « Il y a des gens comme Pétrof sur lesquels le raisonnement n'a aucun pouvoir, à moins qu'ils ne le veuillent bien ». La menace de la considérer comme folle et de l'interner, qui, dans les périodes de sécheresse, pouvait jouer un grand rôle n'a plus maintenant aucune influence. Madeleine est toute prête à subir le martyre pour ses idées, comme Sophie pour les siennes.

Une pensée qui ne tient aucun compte ni de l'opposition, ni des arguments des adversaires, qui ne se laisse aucunement modifier par la pensée des autres, risque fort d'être brutale et absurde. En effet la pensée de Madeleine est remplie de contradictions morales et logiques. Elle est extrêmement sévère pour les autres malades ; un acte sexuel, une masturbation sont des actes absolument défendus par Dieu et que Satan seul peut permettre ; mais ce même acte accompli par elle pendant l'extase est pur, pur, pur, car il est divin et voulu par Dieu. Accompli par elle, il devient l'acte d'un petit enfant innocent : « Voyons, Madeleine, soyons raisonnable, un petit enfant ne récite pas le Cantique des Cantiques : mon épouse est une fontaine scellée, quand il ne peut pas faire pipi. - Je suis une enfant pure telle que Dieu veut que je sois ».

Nous avons vu que Madeleine ne comprenait guère la distinction usuelle des temps et réunissait le passé et le présent sans craindre la contradiction. Elle ne s'arrête pas plus devant la distinction des personnes et des différents êtres : elle est la mère de

Dieu enceinte et en même temps elle parle comme si elle était Jésus lui-même, elle est à la fois la femme enceinte et l'enfant qui sort de cette femme. Au moment où elle est Jésus qui vient de naître, elle fait un salut et adresse une prière éloquente à Dieu son père. Je lui fais doucement observer que ce petit enfant est bien avancé pour son âge. « Mais moi, dit-elle, je sais parler ». Ainsi elle est donc encore Madeleine âgée de 40 ans en 1898 et elle est en même temps Jésus qui vient de naître il y a vingt siècles et en plus Marie enceinte. Elle est tout cela, sans aucune gêne et, si j'insiste, elle dira que je n'ai pas assez de respect pour la religion et que cela m'empêche de comprendre. D'ailleurs je n'insiste guère, car j'ai peur de faire évanouir par mes critiques le caractère naïf de ces extases et de ne plus avoir devant les yeux que les extases expurgées des personnages sanctifiés. Je rappelle seulement que cette pensée livrée à elle-même est non seulement sans nuances et sans distinctions, mais qu'elle est sans critique et sans logique.

4. - La personnalité

[Retour à la table des matières](#)

Pour montrer que dans ces délires le fonctionnement de la pensée est différent de ce qu'il est dans les autres états, il faudrait examiner les plus importants résultats des opérations intellectuelles et montrer leurs modifications, je n'insisterai que sur la construction de la personnalité.

On peut cependant noter rapidement quelques modifications de la perception ou de la notion des objets extérieurs qui rappellent des faits analogues notés dans le délire psychasténique. Il s'agit plutôt de l'état de torture, car dans les consolations Madeleine qui a les yeux mi-clos ne s'occupe guère des objets extérieurs et n'en parle pas. À plusieurs reprises dans cet état de torture Madeleine se plaint de voir différemment, elle se plaint d'abord de la micropsie : « Tous les objets sont rapetissés d'une manière bizarre et ont l'apparence d'être des jouets d'enfants » ; elle éprouve la même impression quand elle essaye de se représenter les objets, même dans son imagination l'église de Montmartre est devenue ridiculement petite. Je signale ce fait en passant pour le rapprocher plus tard d'une observation très intéressante, celle de Flore que j'aurai à discuter à propos des troubles de la vision dans les états asthéniques. Ces objets tout petits sont devenus étonnamment précis : « le parquet de la salle est devenu plein de raies et de petits trous, comment a-t-il pu être ainsi abîmé subitement ; si je suis dehors, je vois les petits cailloux, les taches et les rugosités des pavés, je ne les voyais pas ici auparavant ». Bien entendu elle est disposée à expliquer cela dans son délire : « Mes yeux pénètrent la pierre et découvrent des défauts invisibles pour tout le monde : rien de ce qui est humain ne peut être parfait ». Mais il est facile d'observer qu'elle a les mêmes impressions en regardant les troncs des arbres et les feuilles des plantes. Nous avons déjà vu des faits semblables dans l'observation de Sophie. Peut-être s'agit-il encore de phénomènes d'asthénie d'autant plus que le trouble existe surtout dans l'état de torture, peut-être s'agit-il d'un abaissement de la perception qui devient moins synthétique.

Les modifications de la personnalité sont plus visibles dans les deux délires. Ce qui est d'abord manifeste, c'est ce que j'ai envie d'appeler la *comédie du personnage*. Madeleine dans ces états attribue aux individus avec qui elle garde des relations un personnage tout conventionnel qu'elle adopte et conserve d'une manière invariable. Quelle singulière idée de m'avoir transformé en saint Joseph et de me faire jouer indéfiniment ce rôle qui, à mon avis ne me convient guère ! Dans les autres états, dans les tentations en particulier, elle sait très bien que je ne partage pas ses idées et c'est là pour elle un grand motif de troubles et de doutes. Dans les états de consolation, cette idée ne lui effleure pas l'esprit et elle n'en tient pas le moindre compte si je la lui rappelle. Pour elle je suis saint Joseph, qui adore Jésus avec elle, qui croit à sa naissance miraculeuse, à sa divinité. Un personnage artificiel et invariable s'est substitué à ma personne. Le personnage le plus curieux construit par Madeleine est évidemment Dieu qui pour elle n'a rien d'inconnu et d'impénétrable. Il est devenu évidemment un homme, ayant quelques-uns des traits légendaires de Jésus-Christ, mais transformé pour les besoins de la cause en un amoureux autoritaire. Dieu exige de Madeleine une foule de choses et il ne l'épargne pas, il manque un peu d'égards et traite assez durement sa bien-aimée. Quoiqu'il ait ses faiblesses, il est un maître et il veut être aimé avec docilité et avec respect. Bien entendu Madeleine le fait parler et le fait agir, elle joue en son nom le personnage du père vénérable, du professeur très supérieur à l'élève, de l'amant passionné et exigeant. C'est tout un rôle qu'elle a appris et qu'elle joue dans la perfection sans avoir jamais aucun doute sur l'exactitude du rôle qu'elle joue.

Enfin ces malades inventent un personnage qu'ils s'attribuent à eux-mêmes. M. Revault d'Allonnes disait très bien de Guillaume Monod que toute sa vie il a voulu être « un Christ malgré lui »¹. Madeleine se prête à elle-même un personnage qui ne lui convient qu'en partie, celui de la Sainte miraculée. Son visage, ses mouvements, ses paroles, même dans les consolations où elle peut se mouvoir, ne sont plus naturels, ne sont plus son expression normale. Les malades disent que Madeleine joue la comédie et elles n'ont pas tout à fait tort ; ce qui frappe au premier abord c'est une singulière vanité dans l'humilité apparente, c'est un manque de discrétion et un étalage de soi. Cette femme au fond si dévouée aux autres, si effacée, si modeste semble pleine d'elle-même et se montre ridiculement importante. Pendant ces états elle parle d'elle-même constamment et ne parle que d'elle-même, de ses souffrances, de ses jouissances, des grâces qui lui arrivent.

Madeleine attribue, en effet, à tout ce qui la concerne une importance énorme, si j'ai eu l'air de douter un moment de sa parole ou si je me suis permis une critique, « elle éprouve quelque chose d'analogue à l'agonie de Notre Seigneur au jardin des Oliviers et elle a le pressentiment que cela ne fait que commencer et que mon attitude lui prépare de plus grandes épreuves encore ». Toutes les idées qui lui passent par la tête ont une importance et des conséquences remarquables : elle est sortie sans but bien déterminé et l'idée lui vient d'aller faire une visite à une amie qu'elle trouve malade et à qui elle rend quelques services. Cette visite devient immédiatement providentielle, impossible à expliquer sans surnaturel, sans l'action des bons anges et de Dieu qui est le maître de tout. Si elle rêve d'un incendie, il faut prévenir la police, car elle ne peut pas avoir un rêve inutile. « Dans toutes les circonstances j'ai eu des preuves que ma vie si singulière était vraiment conduite par une force invisible qui présidait aux plus petits détails et me donnait sans cesse des témoignages d'une existence toute providentielle. Sans doute cette puissance m'envoyait de terribles

¹ REVAULT D'ALLONNES. - *Psychologie d'une religion*, 1908, p. 43.

épreuves, mais elle faisait aussi pour moi des merveilles de bonté qu'il était bien impossible de méconnaître. »

Ces manifestations de l'attention de la Providence sont singulièrement flatteuses et la personne qui se les attribue ne manque pas d'un certain orgueil. « Une nuit j'ai vu la très sainte Vierge avec un costume d'or et une couronne de reine, elle planait dans l'air et ses vêtements étaient tout couverts de diamants. Ceux de sa couronne étaient les plus gros et les plus beaux, une auréole de lumière l'environnait. Elle me regardait avec une bonté ineffable et de ses deux mains elle détachait les diamants qui l'ornaient pour les jeter sur moi. Elle prenait aussi ceux de sa couronne pour les jeter particulièrement sur ma tête. C'était une pluie de diamants et de pierres précieuses qui tombaient sur moi comme des flocons de neige. Impossible de dire la beauté de ce spectacle que je n'oublierai jamais. En même temps j'entendais dire intérieurement que ces diamants et ces pierres précieuses étaient l'image des Avé Maria que j'avais dits en l'honneur de Marie. La très Sainte Vierge en avait été glorifiée, mais elle me les rendait en pluie de grâces qu'elle obtenait pour moi de son divin Fils. »

Madeleine a évidemment la manie des miracles, non seulement pour lui fournir des explications mais aussi pour satisfaire sa vanité, car il s'agit toujours d'une intention particulière de la Providence à son égard. « Dieu lui donne d'autant plus de grâces qu'elle s'est plus oubliée pour lui ; dans le chemin de la croix elle trouve partout des roses qui la charment et l'embaument délicieusement. » Elle trouve dans un livre acheté sur les quais un petit papier qui lui convient particulièrement : « Cette attention nouvelle de la Providence n'est pas une vision cette fois, c'est un miracle sensible et palpable, vous en conviendrez ». Elle va à l'église quand il pleut et marche sur la pointe des pieds, la pointe seule des pieds est mouillée : « Dieu a protégé ses pieds de l'eau, quel miracle ! » On lui avait conseillé de prendre des pilules de kermès, elle en a pris plus qu'il ne fallait et était inquiète en sentant quelques douleurs dans le ventre, mais à la suite de ces douleurs elle a rendu un gros ver . « C'était le ver qui avait absorbé le poison ; sans ce ver j'aurais été empoisonnée par le kermès et sans le kermès je n'aurais pas rendu ce ver. Grâces soient rendues à saint Michel qui a ainsi arrangé les choses ! » Il faudrait énumérer aussi le miracle du bain où elle est miraculeusement avertie de l'asphyxie imminente, le miracle du petit anneau qu'elle a rencontré et de la voix qui lui dit : « Voici le signe que tu demandais et le gage qui t'est donné par la divine Providence », le miracle de l'illumination des chaises à l'église qui sous un rayon de soleil se sont transformées en chaises d'or : « Va donc t'exposer aux rayons du soleil de justice présent dans le sacrement d'amour et ton âme comme le bois de ces chaises sera toute en or ».

Non seulement Madeleine assiste ainsi à des miracles en sa faveur, mais elle fait elle-même des miracles. Si un vieux maire de son village s'est converti avant de mourir, c'est qu'elle l'a demandé à Dieu, si sa sœur s'est relevée de sa chaise quand elle est entrée, c'est que Dieu l'a guérie en l'honneur de la visite de Madeleine. Si le petit chat perdu a été retrouvé derrière la porte, c'est un miracle qu'elle avait demandé à Dieu qui ne lui refuse rien. D'ailleurs elle est prudente dans ses demandes : comme je lui proposais de demander à Dieu la guérison subite d'une pauvre malade dans un états très grave, « elle a l'inspiration qu'il ne faut pas demander cela » et quand la malade est morte, Madeleine me dit : « Vous avez assisté hier à un miracle, quand j'ai eu l'inspiration de ne pas demander au ciel sa guérison ».

Tout chez elle a un pouvoir merveilleux : une voisine ayant demandé à boire, Madeleine sort de l'engourdissement des consolations et avec complaisance lui verse

un verre d'eau de son propre pot à eau. La voisine boit et dit : « Oh ! que c'est bon ! quelle eau excellente ! » Madeleine qui me raconte cette histoire ajoute avec un fin sourire : « Elle s'est figurée que j'avais mis quelque chose dans l'eau, ce n'était que de l'eau ordinaire, mais c'était mon eau, l'eau dont je venais de boire un peu et alors... vous comprenez... » D'ailleurs ne croit-elle pas, quand elle est dans cet état, à l'efficacité merveilleuse de sa propre salive qui a la propriété de faire briller les métaux, de guérir les yeux malades, d'enlever toutes les taches. Madeleine est convaincue qu'elle peut guérir les malades, communiquer à distance ses sentiments aux âmes qui lui sont chères, illuminer à distance la figure des enfants auxquels elle pense, etc. « L'amour de Dieu n'est pas seulement le principe de toutes les vertus, il est le principe de toutes les forces ».

Peut-on parler d'égoïsme et d'orgueil, quand il s'agit d'une femme qui en dehors de ces états spéciaux reste bonne et simple, qui pendant les années de la guerre n'a plus jamais parlé ni de prophéties, ni de miracles ? Il s'agit là non de la personne véritable, mais d'un personnage momentané, celui de la Sainte miraculée que Madeleine incarne pendant ses délires.

5. - Le délire de l'extase et le délire psychasténique

[Retour à la table des matières](#)

Quand on étudie de la même manière que précédemment les modifications mentales présentées par les religieux mystiques, on constate souvent qu'ils ont traversé des états fort comparables à ceux de Madeleine, surtout si on étudie de préférence les mystiques qui ont eu comme elle des crises de scrupules et de sécheresse. Ils ont non seulement des extases, mais des tortures, et des consolations, c'est-à-dire des périodes pendant lesquelles ils affirment des croyances lugubres et des périodes pendant lesquelles ils affirment les croyances les plus heureuses et les plus glorieuses. On peut voir en particulier dans la thèse de Maurice Apte sur *Les stigmatisées*, 1903, la description des délires mystiques de Christine de Stumbaln 1242-1312 qui tous les quinze jours a des alternatives de tristesses profondes avec hallucinations répugnantes et diaboliques et de joies surhumaines au cours d'extases divines (p. 32).

Si on considère la forme de ces croyances lugubres ou heureuses, la manière dont la croyance se forme et se constitue sans insister pour le moment sur son contenu, on sera obligé de reconnaître que ces croyances, quelle que soit leur qualité, au point de vue du sentiment, ont au point de vue intellectuel les mêmes caractères que celles de Madeleine. Même si le sujet a souffert du doute antérieurement et a traversé des crises de scrupules, il ne présente plus aucun doute dans ces croyances bonnes ou mauvaises, qui quelquefois portent sur des questions précédemment insolubles. Toutes ces croyances à l'Enfer ou au Paradis, à l'action du Diable ou à l'action de Dieu sont accompagnées d'une conviction profonde et inébranlable. Cette conviction ne résulte d'aucune discussion, d'aucun raisonnement, ne dépend d'aucune preuve, d'aucun témoignage, elle est immédiate dès que l'idée se présente et se trouve

d'accord avec un sentiment actuellement fort. Il s'agit toujours d'inspirations, de révélations, de visions intellectuelles, de paroles diaboliques ou divines. Cette remarque a été bien faite en particulier dans la remarquable étude de M. Revault d'Allonnes sur le pasteur Guillaume Monod qui se croit le fils de Dieu et qui transforme en dogmes indiscutables, en paroles divines, en révélations sans images toutes les idées qui lui viennent à l'esprit quand il est dans certaines dispositions de croyance ¹. Cette attitude de croyance absolue, immédiate, intuitive, sans possibilité de doute est tout à fait caractéristique dans toutes les études sur les croyances des extatiques.

Ces croyances sont exagérées, brutales, sans nuances et sans critique, elles présentent en maints endroits des contradictions et ne tiennent aucun compte des règles vulgaires du bon sens. Sainte Thérèse parle de la présence de Dieu dans les mêmes termes que Madeleine : « C'est comme si dans l'obscurité on sentait quelqu'un auprès de soi ; quoiqu'on ne puisse pas le voir on ne laisserait pas pour cela d'être sûr de sa présence... Je ne voyais rien ni des yeux du corps ni de ceux de l'âme, mais je sentais près de moi Jésus-Christ et je voyais bien que c'était lui qui me parlait, il marchait toujours à côté de moi ² ». On retrouverait dans ces descriptions de personnages anciens, la suppression du hasard, l'abus de l'idée de miracle, l'abus des symboles transformés en êtres, la régression du moi au stade du personnage et l'exhibition même de l'égotisme. C'est ce dernier caractère mal compris qui provoque la mauvaise humeur de W. James contre sainte Thérèse, contre « sa perpétuelle préoccupation d'elle-même, son humilité stéréotypée... C'est une débrouillarde, non seulement il lui faut pour elle seule les faveurs extraordinaires de son Sauveur, mais il faut qu'elle les décrive sur le champ, qu'elle les exploite... ³ ». Au lieu de les critiquer ainsi il vaut mieux reconnaître chez eux un trouble pathologique momentané.

Il existe, comme je l'ai montré, un groupe de phénomènes que l'on peut appeler des extases laïques, moins parfaites que les extases proprement religieuses mais avec des formes très analogues. Si on considère ces extases laïques on y trouvera les mêmes transformations de la croyance. Martial parle de la gloire comme les mystiques parlent de Dieu ; la certitude qu'il possède la gloire ne tolère aucun doute, quoiqu'elle ne se fonde sur aucune raison : « C'est une inspiration vraie, c'est plus vrai qu'une perception, c'est une sorte de perception lumineuse, car cette gloire éclate, se manifeste par des rayons lumineux qui sortent de sa plume, de son papier, de toute sa personne ». Cette gloire invraisemblable est d'ailleurs très peu logique, elle est partout, en lui et hors de lui, elle est une idée et elle est un être, comme il est lui-même Napoléon, Victor Hugo tout en étant toujours lui-même. On pourrait répéter en prenant les paroles de Martial la plupart des études que nous venons de faire sur Madeleine.

Cet ensemble de caractères que nous avons étudié d'abord dans l'observation de Madeleine, que nous retrouvons dans beaucoup de troubles des mystiques forme donc un syndrome assez caractéristique auquel il faut donner une place dans les descriptions psychiatriques. On a souvent rapproché cet état mental de celui qui existe dans les rêves et dans les délires confusionnels qui se rapproche des rêves, j'ai insisté autrefois sur ces analogies. Il y a dans les extases et les tortures des spectacles vagues et mal coordonnés, souvent contradictoires et changeants ; on constate un abaissement de la tension psychologique comme dans les assoupissements et les sommeils.

¹ Cf. REVAULT D'ALLONNES. - *Psychologie d'une religion*, 1908, p. 38.

² Cf. M. de MONTMORAND. - *Psychologie des mystiques*, 1920, p. 108.

³ W. JAMES. - *L'expérience religieuse*, Traduct. 1906, p. 301.

D'ailleurs il est probable que dans certaines périodes, celles des ravissements complets, le sujet s'endort tout à fait. Mais il ne faut pas pousser trop loin cette assimilation : ces malades qui peuvent comprendre les questions et répondre, qui écrivent leurs idées, qui formulent des croyances précises, ne présentent pas de troubles du stade intellectuel élémentaire comme les confus : ils sont pendant la plus grande partie de l'extase elle-même au-dessus du rêve et du sommeil.

On a également cherché à rapprocher ces états de torture et de consolation des états de somnambulisme et j'ai insisté autrefois sur les analogies de ces phénomènes. Ce qui m'inspirait cette comparaison, c'est la constatation d'ailleurs assez banale de plusieurs états mentaux différents les uns des autres et se remplaçant l'un l'autre, c'est aussi l'observation d'une certaine disposition à la suggestion et à l'auto-suggestion dans les extases comme dans certains somnambulismes. Je n'ai pas tardé à discuter ces interprétations un peu superficielles. La conception du somnambulisme, qui d'ailleurs est une conception psychologique assez vague, ne tient pas grand compte de l'état mental du sujet pendant la période anormale, de la faiblesse ou de l'abaissement de l'activité psychologique pendant cette période. Car le mot somnambulisme s'applique à des états fort différents les uns des autres, tantôt à des états très élémentaires présentant peu d'activité et fort voisins des sommeils, tantôt à des états très actifs analogues à une vie normale. Ce mot désigne surtout la séparation de l'état anormal et de l'état dit normal par ce trouble spécial de la mémoire qui constitue l'amnésie périodique et la mémoire alternante ¹.

Les auteurs qui ont étudié l'extase ont rappelé justement ces différences entre l'état intellectuel de l'extase et la conception du somnambulisme. « On ne trouve rien dans le somnambulisme qui ressemble à la joie enthousiaste de l'extase et on ne constate rien pendant la période extatique, ni après cette période qui soit identique à la mémoire alternante des somnambulisme ² ». Ces remarques sont justes : il y avait pendant quelque temps dans la même salle que Madeleine, une jeune femme Mrb., morphinomane, éthéromane et hystérique qui avait de temps en temps des crises de délire à forme somnambulique. A genoux sur son lit elle parlait à l'archange Gabriel qu'elle voyait dans l'air entouré des dix vierges qui avaient de belles ailes bleues. Elle manifestait peu de sentiments, ne répondait pas aux questions, restait absorbée dans ses rêves et au réveil ne pouvait retrouver aucun souvenir. Quoique le contenu du délire fût analogue, on ne pouvait songer à assimiler son état psychologique à celui de Madeleine pendant ses tortures ou ses extases.

Ces mêmes auteurs vont plus loin, ils protestent que les mystiques dont nous étudions les troubles ne peuvent pas être rapprochés des malades psychasténiques tourmentés par des doutes et des obsessions : « Sainte Thérèse, disent-ils, ne présente pas ces sentiments d'incomplétude, ces doutes, ces manies de perfection, son œuvre poursuivie avec énergie et persévérance est de celle qu'un psychasténique n'eut pu entreprendre ni mener à bien ³. » Cette affirmation est plus fragile, l'état proprement psychasténique n'est pas constant et un malade disposé aux doutes qui traverse fréquemment des crises de dépression avec aboulie et obsession, peut être en dehors de ces crises assez actif et surtout persévérant pour accomplir des œuvres intéressantes. Il me paraît au contraire certain qu'un grand nombre de ces personnages ont eu comme Madeleine des crises graves de tentation et de sécheresse et qu'en général il ne

¹ Cf. *Les médications psychologiques*, 1919, I, p. 269.

² Cf. M. de MONTMORAND, *op. cit.*, pp. 185, 187, 195, 199.

³ *Ibid.*

serait pas faux de dire que ce sont des malades psychasténiques. Mais je reconnais volontiers que les crises de torture, de consolation, d'extase sont loin de ressembler aux crises de doute et d'obsession les plus communes chez ces malades et qu'il s'agit d'accidents différents.

Après ces remarques critiques quelques auteurs sont parvenus à une conclusion singulière. Flournoy disait déjà : « C'est en vain que l'on promène les mystiques dans les cadres les plus divers de la pathologie mentale, on n'en trouve aucun qui leur convienne exactement » et M. de Montmorand conclut que les extases ne peuvent trouver place dans les cadres de la psychiatrie. De là on arriverait facilement à soutenir que les extases sont des phénomènes surnaturels étrangers à la psychologie humaine. Si même il était vrai que l'extase ne trouve pas de place précise dans les cadres de la psychiatrie actuelle, cela n'aurait guère d'importance, car ces cadres ont bien peu de valeur. Mais cela même est-il indiscutable ?

M. Bernard Leroy dans une lettre intéressante à M. Marcel Hébert fait observer que l'on réunit sous le nom d'extases des mystiques un groupe tout à fait artificiel de faits disparates, des somnambulismes, des rêves, des hallucinations, des faits de confusion mentale, etc.¹. Je viens de montrer moi-même que si on se place au point de vue intellectuel, il faut pas étudier les extases séparément mais qu'il faut les réunir avec les délires de torture présentés par les mêmes sujets.

Si on prend ces précautions d'éliminer bien des faits disparates, de réunir les faits du même genre, si on laisse de côté pour le moment le problème de la joie extatique et de la douleur des tortures que nous étudierons à part, on arrive à une conclusion qui est intéressante pour le moment, c'est que ces états se rapprochent d'un état mental qui nous est déjà un peu connu et qui ne présente rien de mystérieux.

Cette forme de croyance qui révèle tout un fonctionnement psychologique particulier, qui est accompagnée par des caractères spéciaux dans l'activation de toutes les tendances n'est pas pour nous une notion nouvelle. Nous l'avons déjà étudiée dans tout le chapitre précédent sous le nom de délire psychasténique. Sans doute on éprouve quelque hésitation à comparer les délires de Sophie avec les consolations de Madeleine : le contenu des croyances est tellement différent au moins en apparence et il détermine des attitudes si différentes. Il est également juste de reconnaître que le ton des sentiments est tout autre et qu'on ne retrouve chez Sophie ni les désespoirs des tortures de Madeleine, ni les joies de ses extases. Ainsi que nous le verrons plus tard les sentiments dépendent de la quantité et de la répartition des forces et on ne peut pas comparer l'activité de Sophie avec les immobilités de Madeleine. Il est donc incontestable qu'à bien des points de vue, ces délires psychasténiques semblent constituer des phénomènes psychologiques bien distincts des consolations. Je ne le nie pas et je compte dans le second volume de cet ouvrage insister sur ces distinctions qui nous instruiront un peu dans notre étude des sentiments. Mais nous nous sommes placés jusqu'à présent à un point de vue particulier, celui du fonctionnement intellectuel des croyances qui nous permet d'apprécier la tension psychologique, la perfection des fonctions qui sont activées et le degré de leur évolution. C'est à ce point de vue que nous nous plaçons pour rappeler que la croyance immédiate, exagérée, brutale sans nuances du réel caractérisait déjà tous les délires psychasténiques avant d'être relevée dans les croyances des tortures et des consolations.

¹ In Marcel HEBERT, *Le divin*, 1907, p. 200.

Quel est donc cet état d'esprit que nous retrouvons dans ces troubles mentaux en apparence si différents ? Nous avons essayé de nous représenter le délire psychasténique et les états du même genre comme des régressions, des retours en arrière vers une forme de pensée plus simple et plus primitive. Le stade de la pensée asséritive était caractérisé par une affirmation immédiate uniquement déterminée par des sentiments, exagérée, brutale, sans les nuances du réel. Cette forme de pensée est encore d'une manière constante celle des populations sauvages que M. Lévy-Bruhl a décrites sous le nom de prélogiques, elle est d'une manière générale, avec toutes les irrégularités que détermine la maladie, celle des arriérés qu'on appelle des débiles mentaux, elle existe régulièrement chez les enfants au-dessous de 6 à 7 ans. Sous des influences fort diverses que nous comprendrons mieux après avoir étudié les asthénies psychologiques, des malades névropathes présentent une tension psychologique instable. Ils se maintiennent difficilement au stade de la pensée réfléchie, ils ont quand ils exercent la réflexion des hésitations, des doutes et des obsessions. Ils descendent de temps en temps pour une période de temps plus ou moins longue à un degré inférieur et adoptent la croyance asséritive qui supprime leurs doutes, mais leur donne une croyance grossière et primitive. Madeleine dans ses extases pense comme Sophie dans ses délires, elle mêle comme elle les temps et les lieux, elle est à la fois la Sainte Vierge, Jésus et elle-même comme Sophie est à la fois un rat et elle-même, elle croit à toutes les participations comme les Australiens de M. Lévy-Bruhl¹. Cet auteur d'ailleurs avait prévu ces rapprochements quand il parlait des besoins de participation dans les religions analogues aux participations primitives².

Cette interprétation des délires mystiques soulève un grand nombre de difficultés, nous en étudierons quelques-unes plus tard, mais il est une 'Objection dépendant plutôt d'un sentiment que de la raison qu'il est bon de signaler tout de suite. La plupart des écrivains religieux qui ont écrit sur les mystiques acceptent à la rigueur notre interprétation quand elle est appliquée aux délires de torture : quand le saint personnage se désespère, se croit environné de diables et affirme sa damnation, on est assez disposé à dire que sa pensée a pris une forme inférieure et que ses croyances sont mal constituées. Mais ces mêmes auteurs se révoltent à la pensée d'appliquer la même interprétation aux consolations et aux extases quand le pieux personnage ne voit plus et n'affirme plus que des béatitudes célestes. Ils ne peuvent admettre que la pensée pendant l'extase soit une pensée inférieure, une pensée en régression, analogue à celle des petits enfants et des sauvages ; ils sont au contraire convaincus que la pensée pendant l'extase prend une forme supérieure, à la fois plus profonde et plus vraie que la pensée normale et qu'elle nous révèle des vérités religieuses incontestables. Ils développent le mot de Briquet : « Selon Cabanis rien n'est moins rare que de voir des femmes acquérir dans leurs vapeurs une pénétration qu'elles n'avaient pas naturellement et de voir disparaître ces avantages qui ne sont que maladifs quand la santé revient³ ». Myers disait aussi : « L'extase est à l'hystérie quelque chose comme le génie est à l'insanité...⁴ ». En un mot « la question reste ouverte si les états mystiques ne seraient pas des fenêtres ouvertes donnant sur un monde plus étendu et plus complet⁵ ».

¹ Lévy-Bruhl, *Les fonctions mentales dans les sociétés primitives*, 1910, p. 452.

² *Ibid.*, p. 453.

³ BRIQUET, *De l'hystérie*, 1840, p. 411.

⁴ F. H. MYERS. *Proceedings of the Society for psychological research*, 1887. p. 507.

⁵ Jules PACHEU, *op. cit.*, p. 275.

Cette disposition à admirer la pensée extatique ne se trouve pas seulement chez les écrivains religieux, elle existe aussi chez des philosophes. Ceux-ci voient dans cet anéantissement progressif de la pensée normale une libération qui permet à l'esprit d'échapper aux sensations et aux perceptions, une négation de tout ce qui apparaît, de toute phénoménalité et un pas vers une connaissance plus directe et plus profonde de la réalité. On peut voir une curieuse manifestation de cet état d'esprit dans le petit livre intéressant de M. Léon Chestov, *Les révélations de la mort Étude sur Dostoïevski et Tolstoi*, 1923. « Les divisions ordinaires du temps et de l'espace, les règles logiques n'ont aucune valeur... Les hommes d'action ont un esprit médiocre, car l'essence de l'action est la limitation... L'histoire n'enregistre que les actions qui laissent des traces dans le torrent de la vie sociale et oublie ce qui est proprement individuel... (22). Tant que les lois logiques existent, tant que les lois jugent, la mort règne dans l'univers... (92) Il faut s'arracher à cette conscience commune en dehors de laquelle les hommes ne peuvent pas concevoir l'existence, il faut lutter contre les lois de la raison et l'ensemble des évidences... (36) Dostoïevski est attiré par le bien-être, l'inattendu, le subit, les ténèbres, le caprice, par tout ce qui au point de vue du bon Sens ne devrait pas exister... (32). Il fallait à Plotin ses extases, ses évasions hors du monde pour se libérer de l'emprise des évidences philosophiques... (65). L'ancienne vision exige des preuves, elle veut que toutes les impressions concordent entre elles, la nouvelle saisit ce qui apparaît devant elle et non seulement ne songe pas à faire concorder sa vision avec les données fournies par d'autres organes, mais ne comprend pas, n'entend pas la voix de la raison... (77). Ainsi Plotin découvrit Dieu là même où les autres ne voyaient que le néant, il en fut de même de Dostoïevski. » L'extase et tous les accidents mentaux mal connus, les grands troubles émotifs, les agonies semblent fournir précisément une réalisation de cette pensée libre de toute règle et par conséquent les intuitions les plus précieuses.

Si je ne me trompe, on trouvera une conception sur certains points analogues dans le grand travail de M. Jean Baruzi sur *Saint Jean de la Croix* dont je n'ai pu faire encore qu'une étude incomplète. Ici encore l'expérience mystique de l'extase brise les bornes de la connaissance claire, elle détermine « la nuit », car elle supprime les objets ordinaires de nos perceptions sensibles, mais ne nous fait-elle pas connaître la divinité et ne dépasse-t-elle pas la contemplation métaphysique ?

Ces théories philosophiques et religieuses se rattachent à un mouvement plus important et plus curieux sur lequel nous aurons à revenir dans le second volume de cet ouvrage, celui des « religions du sentiment » qui veulent un Dieu sensible au cœur, non à la raison. Ces religions ont leur expression en particulier dans les ouvrages de Newman et dans *L'expérience religieuse* de W. James, elles ont provoqué un exposé remarquable et une critique aussi acérée que plaisante dans l'ouvrage de Vernon Lee, *Les mensonges vitaux*¹. Nous comprendrons mieux ces conceptions dans leur ensemble après avoir étudié la psychologie des sentiments religieux.

Pour le moment bornons-nous à rappeler que ces théories à propos de l'extase prennent leur point de départ dans l'idée de l'inconnu : « C'est toujours une tentative, comme dit Vernon Lee, pour identifier le résidu mystérieux laissé par la pensée scientifique avec les mystères des différentes religions² ». Placer ainsi la religion dans le domaine de l'inconnu scientifique ne me paraît pas faux, cela rappelle la

¹ VERNON LEE, *Les mensonges vitaux*. Étude sur quelques variétés de l'obscurantisme contemporain. Traduction de M. E. Bernard Leroy, 1921.

² VERNON LEE, *op. cit.*, p. 157.

définition de la religion que donnait récemment M. Paul Oltramare : « Observée historiquement la religion apparaît comme l'ensemble des sentiments et des croyances, des actes et des institutions, suscités dans les individus et les sociétés par les phénomènes de l'univers et de la vie que l'homme se sent hors d'état soit de comprendre, soit de modifier à son gré ¹ ».

C'est l'application particulière de cette conception au phénomène de l'extase qui me paraît peu intelligible. Considérer une crise de nerfs, un trouble pathologique, un petit délire en réalité assez puéril comme le plus mystérieux des phénomènes du monde physique et moral me semble un choix bien singulier. Si on veut fonder la religion sur l'inconnu, sur le résidu laissé inexplicé par la science et par la philosophie, que l'on prenne comme point de départ un fait quelconque de la vie et de la pensée, la naissance, la mort, le progrès, et tout ce qui dépend du temps. Mais pourquoi bâtir des constructions métaphysiques sur l'évanouissement graduel d'une extatique quand on observe des faits du même genre dans tout sommeil normal ? La meilleure réponse à faire à ces doctrines c'est le travail patient d'explication des phénomènes de l'extase que nous avons commencé en considérant d'abord leur aspect intellectuel.

Il y a des raisons particulières qui ont amené ce choix des phénomènes extatiques pour y attacher les croyances religieuses. Nous verrons plus tard qu'un des besoins primordiaux de toutes les religions, c'est le besoin de faire parler les Dieux et de considérer certaines paroles humaines comme des réponses de la divinité. On a été obligé de chercher, pour les interpréter de cette manière, certaines paroles anormales par certains côtés que l'on pouvait ainsi opposer aux paroles uniquement humaines, c'est ce que font encore aujourd'hui les spirites quand ils attribuent à l'Esprit les paroles qu'un médium exprime en secouant les pieds d'une table. Les premières religions ont considéré comme divines les paroles des idiots, des déments, des épileptiques, puis pendant longtemps celles des somnambules hystériques. Les explications scientifiques ou les apparences d'explication que la psychologie a données de ces dernières paroles ont déterminé un abandon des somnambules par les religions et il a fallu se rejeter sur des phénomènes anormaux qui semblaient moins étudiés et moins expliqués scientifiquement. Ici encore les progrès de la science suffiront pour amener les esprits religieux eux-mêmes à oublier et à mépriser les plus belles extases mystiques.

Il y a encore un autre sentiment, plus général peut-être, qui a troublé un grand nombre d'observateurs quand ils ont étudié des extatiques, c'est ce caractère de joie, de bonheur ineffable, de satisfaction, d'admiration pour soi-même qui rayonne autour de l'extatique. Bien des auteurs s'indignent « contre ceux qui parlent de maladies de la volonté à propos d'états où la nature humaine apparaît si noble et si belle ». Nous sommes habitués, hélas ! par une longue expérience à associer la douleur et la tristesse avec les désordres et les maladies. La joie est plutôt rare dans la vie, elle vient après des efforts et des succès et nous la croyons liée à un perfectionnement de la vie. Il est très difficile devant une personne qui a un tel sentiment d'intellection, qui est si sûre de tout comprendre et qui jouit si admirablement, de ne pas nous laisser suggestionner, de ne pas chercher à sympathiser avec cette joie pour la ressentir un peu et de ne pas admirer cette pensée que nous envions. Nous avons plus de peine à appliquer à ce moment le principe que nous recommandait Charcot pour l'étude des névropathes : *Nil admirari*. Il nous faut faire un effort pour comprendre que la joie n'a

¹ Paul OLTRAMARE, *La religion et la vie de l'esprit*, 1925, p. 8.

pas le privilège d'être toujours raisonnable et correcte, qu'il y a des joies fausses et des joies pathologiques et qu'un individu n'a pas toujours une intelligence supérieure simplement parce qu'il se figure qu'il comprend tout.

Enfin un dernier argument me semble avoir un peu plus d'intérêt. Beaucoup d'auteurs entraînés probablement par l'un des sentiments précédents se sont efforcés d'énumérer les belles œuvres, les grandes pensées que l'on constate chez beaucoup de personnages qui ont eu des crises d'extase : « Sainte Thérèse, par exemple, le type de l'âme mystique, fut la réformatrice de son ordre, la fondatrice de dix-sept couvents de Carmélites déchaussées ; elle a pendant vingt ans tourné ou surmonté tous les obstacles, négocié, lutté, gouverné avec une activité, une habileté, une persévérance, une entente des détails, une largeur d'esprit incomparable... ». On en conclut que l'extase a joué un grand rôle dans ces belles œuvres, qu'elle a inspiré et dirigé la conduite et la pensée de ces personnages. Pour que cet argument ait quelque valeur il faudrait établir que c'est pendant l'extase qu'ont été résolus les problèmes, qu'ont été inventées les belles pensées. Comment songer à une pareille démonstration quand il s'agit de personnages très anciens, passablement légendaires dont on accepte le plus souvent sans contrôle possible toutes les affirmations ? On attribue à l'extase tous les mérites possibles simplement parce que le sujet lui rapporte son intelligence et sa force et parce qu'on admire l'extase.

Sans doute certains troubles nerveux et peut-être des états extatiques qui, comme nous le verrons, se rapprochent des agitations peuvent avoir une certaine influence sur l'activité et sur la forme littéraire que prennent les pensées. Mais il faudrait une étude précise pour montrer jusqu'où peut aller cette influence, qui, en général, semble fort restreinte. Ces individus, en effet, n'ont pas passé toute leur vie en extase, ils ont pendant des périodes bien plus longues présenté une activité normale. Pendant ces périodes, ils ont été capables d'observer, de comprendre, de réfléchir et il est infiniment probable que leurs actions et leurs pensées les plus importantes se sont préparées et développées pendant ces périodes. Auguste Comte a-t-il écrit le Cours de philosophie positive *parce qu'il* a été interné à Charenton, ou bien ne l'a-t-il pas écrit *quoiqu'il* ait été interné à Charenton ?

Pour résoudre ce problème sur le rôle de l'extase dans la formation de ces pensées il ne faut pas se contenter de ces exemples historiques et des affirmations des mystiques, il faut étudier en détail la manière de juger et de croire de sujets actuellement sous nos yeux. Nous venons de faire cette étude et nous sommes obligés de reconnaître que nous n'avons pas constaté l'existence d'une pensée supérieure pendant l'extase. Nous avons été obligés de constater une croyance simple, immédiate, mal nuancée et mal critiquée. Cette pensée se rapprochait de celle des individus suggestionnés et de celle des débiles et les caractères inférieurs de cette pensée ont rendu compte d'une manière assez précise de nombreux phénomènes observés pendant l'extase.

6. - Les attitudes et les stigmates

[Retour à la table des matières](#)

Ces études sur l'état mental pendant les délires peuvent même être étendues et elles trouvent une application et une justification dans l'interprétation des symptômes que nous avons notés dans les autres états. Le délire paraît déborder au-delà de la période proprement délirante et déterminer des attitudes qui semblaient difficiles à interpréter. C'est ainsi que je crois pouvoir interpréter maintenant deux phénomènes caractéristiques qui nous ont frappés dès le début de l'observation, la marche sur la pointe des pieds et l'apparition des petites plaies qui constituaient les stigmates du Christ.

On sait que Madeleine dès les débuts de son séjour à l'hôpital marchait constamment sur l'extrême pointe des pieds et qu'on la comparait à une danseuse de l'Opéra, c'est même cette démarche qui avait attiré notre attention sur elle. Cette démarche était en rapport avec une extension extrême du pied sur la jambe et une contracture permanente des muscles du mollet. Quand on examinait la malade, la contracture s'étendait également aux muscles de la cuisse, aux muscles extenseurs et adducteurs, mais en dehors de l'examen, cette contracture ne devait pas être aussi considérable, car la malade pouvait en marchant écarter les jambes et conservait une certaine souplesse des mouvements (fig. 35). J'ai raconté dans la biographie et dans les études sur l'évolution de la maladie, les discussions qui ont eu lieu à la Salpêtrière à propos du diagnostic de la contracture qui déterminait cette étrange démarche. J'avais soutenu dès le début que cette contracture persistant déjà depuis trois ans, invariable, ne cédant à aucun traitement psychologique devait dépendre de quelque lésion organique. Des objections importantes avaient été présentées et pendant longtemps cette contracture des jambes fut classée parmi les contractures systématiques en rapport avec des idées fixes¹ et expliquée par les lois de la névrose hystérique. On a vu les considérations qui m'ont conduit à revenir à mon premier diagnostic et à admettre qu'une maladie organique de la moelle épinière, probablement une syringomyélie avait joué un grand rôle dans ces troubles de la marche.

Au fond Madeleine n'a pas tout à fait tort, quand elle répète que l'idée de sa propre crucifixion et l'idée de son enlèvement au ciel ne se sont bien développées qu'après les douleurs des pieds et le relèvement du talon qui étaient survenus spontanément et à plusieurs reprises, que ces croyances ont été renforcées par le sentiment de l'extension permanente des pieds et du relèvement du corps : « La pensée de la croix, disait-elle, a accompagné et suivi les douleurs des pieds plutôt qu'elle ne les a précédées, car ce que j'éprouvais était bien de nature à me rappeler le crucifiement. Lorsque j'avais des rages de dents je pensais aux soufflets donnés à notre Seigneur, des douleurs de tête me rappelaient son couronnement d'épines. Les pensées d'être crucifiée sont venues de la même manière ».

¹ Cf. *Névroses et idées fixes*, 1898. I, p. *Accidents mentaux des hystériques*, 1893, p. 109.



Figure 35. –

Contracture des jambes pendant les délires de crucifixion, légère torsion des pieds en dedans qui indique la tendance à appliquer un pied sur l'autre « pour que les deux pieds soient percés par le même clou ».

S'il en est ainsi pourquoi cette opinion, que j'exprimais d'ailleurs dès le début, a-t-elle rencontré tant de résistance quand on examinait Madeleine à la Salpêtrière ? C'est parce que ces symptômes que je rattache maintenant à une maladie organique se présentaient d'une manière très anormale avec des exagérations et des transformations évidemment psychiques. Cette contracture des pieds était absolument permanente et invariable ; comment une contracture aussi intense était-elle compatible avec une telle agilité, car Madeleine était capable de marcher fort longtemps et même de courir sur la pointe des pieds. Ces contractures qui ne changeaient point avec l'état de la santé se modifiaient un peu selon les idées qui traversaient l'esprit. Debout Madeleine avait les pieds très droits et parallèles car elle ne songeait qu'à s'élever au ciel ; couchée sur son lit elle avait les pieds étendus mais déviés en dedans car un pied reposait sur l'autre : il s'agissait alors de la crucifixion, « un même clou traverse les deux pieds » et la position des bras étendus s'harmonisait avec celle des pieds. Les traitements, massages, mobilisations, suggestions avaient des effets fort différents suivant les idées que Madeleine avait à ce moment sur son *directeur*. Les traitements que je faisais étaient efficaces quand j'avais moi-même la direction, ils n'avaient plus la moindre influence quand Dieu avait la direction. En effet, pendant les extases et les délires de consolation, quand Madeleine était en réalité fort suggestible, je ne pouvais rien obtenir, car je me heurtais à une idée fixe, à une auto-suggestion préalable, à l'idée que Dieu voulait cette position des pieds. Je réussissais dans les tentations, quoique la malade en période de doute fut beaucoup moins suggestible, parce qu'elle croyait moins fermement à ce moment aux ordres de Dieu et qu'elle était plus disposée à accepter les miens. Il y a dans tous ces faits des marques évidentes de l'influence morale sur cette attitude.

Nous ne pouvons donc pas conclure d'une manière simple, parce que rien n'est simple dans la vie, ni dans la maladie ; la démarche de Madeleine dépendait à la fois

d'une lésion organique de la moelle et d'un délire. Le délire, survenant à la période de torture et de consolation, nous est connu et nous avons vu comment se développent à ce moment les idées de crucifixion et d'assomption. Mais ces idées dépassent l'expression du délire proprement dit, elles se comportent comme des suggestions post-hypnotiques. Ces suggestions semblent s'éveiller à propos de certains signaux qui sont les douleurs et les troubles du mouvement déterminés par les lésions de la moelle. L'état mental délirant vient compliquer les symptômes de la maladie et détermine cette singulière démarche sur la pointe des pieds qui pendant tant d'années a donné à Madeleine une allure si singulière.

Le dernier phénomène dont il nous reste à parler, les petites érosions sur la peau des pieds, des mains et de la poitrine qui reproduisent si exactement les cinq plaies du Christ et qui constituent les stigmates des mystiques nous présente un problème beaucoup plus difficile à discuter (fig. 36).



Figure 36. —

Les stigmates sur les deux pieds de Madeleine

Ce qui constitue le stigmatisme mystique, ce n'est pas seulement la place de ces petites lésions, ce sont les conditions dans lesquelles elles apparaissent. Si on constatait ces lésions après une déchirure de la peau produite par un instrument tranchant manié par le sujet lui-même ou par quelque autre personne, elles n'auraient aucun intérêt. Il faut pour que l'on parle de stigmatisme mystique véritable et non simulé que ces lésions apparaissent sans action externe locale, sans traumatisme évident. C'est précisément à cause de l'absence de l'explication usuelle par le traumatisme que l'on trouve dans ces lésions un aspect religieux et miraculeux. La lésion est produite soit directement par l'action de Dieu qui se plaît à rendre le sujet semblable à lui-même, soit indirectement par l'imagination du sujet qui se représente les plaies du Christ mais qui reçoit du ciel une force spéciale surajoutée à son imagination pour la rendre efficace.

Cette conception des stigmates mystiques est très bien indiquée dans cette page célèbre de saint François de Sales ¹ qui explique les stigmates de saint François d'Assise. « L'imagination appliquée fortement à se représenter les blessures et les meurtrissures que les yeux regardaient alors si parfaitement bien exprimées par l'image présente, l'entendement recevait les espèces infiniment vives que l'imagination lui fournissait, enfin l'amour employait toutes les forces de la volonté pour se complaire et se conformer à la passion du bien aimé, dont l'âme sans doute se trouvait toute transformée en un second Crucifié. Or, l'âme comme forme et maîtresse du corps, usant de son pouvoir sur iceluy, imprima les douleurs des playes dont elle était blessée ès endroits correspondants à ceux auxquels son amant les avait endurées... L'amour donc fit passer les tourments intérieurs de ce grand amant de saint François jusques à l'extérieur et blessa le corps du même dard de douleur duquel il avait blessé le cœur. Mais de faire les ouvertures en la chair par dehors, l'amour qui était dedans ne le pouvait pas bonnement faire. C'est pourquoi l'ardent Séraphin venant au secours darda des rayons d'une clarté si pénétrante qu'elle fit réellement les plaies extérieures du crucifix en la chair que l'amour avait imprimées intérieurement en l'âme ». C'est également cette conception qui se trouve reproduite dans les nombreux tableaux qui représentent le Séraphin dardant les rayons sur les pieds et les mains du saint stigmatisé (fig. 37 et 38).

Il est visible que c'est également la conception que Madeleine a de ses propres stigmates, elle s'en étonne et me les présente comme une chose extraordinaire ce qu'elle ne ferait pas pour une égratignure d'origine connue. Elle remarque avec intérêt leur analogie avec les plaies du Christ : « C'est coupé à vif sur le sein comme avec une lance et cependant je n'ai reçu aucun coup en cet endroit, j'y ai senti une douleur, mais je n'ai rien vu qui ait pu la provoquer... C'est vrai que c'est comme la blessure du cœur que l'on voit aux images du Christ... Vous dites que la plaie du Christ est à droite, c'est vrai ordinairement, mais le grand Christ dans l'église de la Salpêtrière a la plaie à gauche à la place du cœur... J'ai réfléchi à toutes ces fautes des hommes réputées légères et qui sont pour le cœur de Jésus comme autant de coups d'épingle, le lendemain matin, j'ai été saisie en voyant autour de la plaie que j'ai au côté une quantité de petites cloques qui étaient comme autant de coups d'épingle ». Suivant les états qu'elle traverse, tortures ou consolations, elle attribue ces stigmates au démon ou au bon Dieu : « Comme le démon se plaît à singer les choses de Dieu il peut arriver que par son action des marques apparaissent sur certaines personnes pour les aveugler sur elles-mêmes... Ces marques sont une grâce que Dieu fait à certaines âmes qu'il veut associer d'une manière particulière au sacrifice de son Fils et qu'il rend pour des desseins à lui, des images vivantes du Crucifié ». Elle admet donc toujours qu'il n'y a pas eu de cause naturelle de traumatisme local au point de départ.

¹ Saint François De Sales. - *Traité de l'amour de Dieu*, liv. IVI, ch. XX. Ce passage a déjà été cité et discuté par bien des auteurs. Gratiolet, - *Anatomie comparée du système nerveux dans ses rapports avec l'intelligence*, II. p. 628. Bertrand. - *De l'extase*, 1820; Manouvrier, *Rev. Philosophique*, 1896. I, p. 643. Barthlemy. - *Le dermatographisme*, p. 112. Bournet. - *Saint-François d'Assise*, p. 90. G. DUMAS, La stigmatisation chez les mystiques chrétiens, *Revue de deux mondes*, mai 1907.



Figure 37. –

Tableau de Giotto di Bondone. - Saint François d'Assise au musée du Louvre



Figure 38. –

Tableau de Sodoma. - Sainte Catherine de Sienne Église de San-Domenico à Sienne.

L'étude de ces stigmates suppose donc la vérification fondamentale de ce fait qu'il n'y a pas eu de traumatisme et qu'il n'est pas possible qu'il y en ait eu un d'aucune espèce, c'est par là que toute étude doit commencer. Si les précautions pour rendre impossible le traumatisme ayant été bien prises on constate que le stigmaté n'apparaît plus, il sera facile de conclure que ce n'est pas un vrai stigmaté mystique, que cette plaie dépend d'une action externe locale et il y aura lieu de chercher si cette action était volontaire ou involontaire, consciente ou subconsciente, etc. Si, au contraire, les précautions étant bien prises, tout traumatisme étant considéré comme impossible, le stigmaté continue à apparaître on pourra aborder l'étude des miracles ou de la puissance de l'imagination, on entrera dans le problème des vérifications par suggestion, de l'action de l'esprit sur le corps, etc. Mais ces études secondaires ne peuvent avoir aucune valeur tant que la première vérification n'a pas été faite d'une manière décisive.

Je m'étais figuré au début que cette étude sur les stigmates de Madeleine se présentait dans des conditions particulièrement favorables. La plupart des stigmatisés connus étaient dans des couvents, entourés de religieux peu disposés à la critique de ce prétendu miracle. Madeleine, qui semblait pleine de sincérité avec moi, était dans un hôpital, où je pouvais demander toutes les surveillances. Il semblait facile d'arriver à des conclusions nettes, de mettre en évidence les supercheries et les illusions, de montrer la cause simple de ces petites lésions si étranges. J'ai dû rapidement changer mon opinion, reconnaître que tout dans ce problème est extrêmement difficile à vérifier et me convaincre que l'on ne peut arriver qu'à des interprétations moyennes et complexes.

Il faut commencer par interroger Madeleine et attirer son attention sur les traumatismes qui ont pu précéder l'apparition du stigmaté et sur leur importance. À certains moments elle semble me bien comprendre, elle admet qu'avant de parler de miracle il faut vérifier si cette petite bulle de pemphigus apparaît tout à fait spontanément, sans aucune action extérieure à cet endroit. Elle sait que si j'arrive à constater un frottement, un grattage, un choc extérieur je ne l'en rendrai pas responsable, que je ne l'accuserai pas de mensonge, que je considérerai ce petit mouvement comme accidentel, involontaire, inconscient. Mais ceci bien compris, elle répète à maintes reprises ses affirmations absolues

« Je puis le certifier, je suis sûre que je ne me suis aucunement frottée ou grattée à cet endroit... Je ne pensais pas du tout à avoir quelque chose au cœur et j'en ai été bien surprise... Je l'ai déjà écrit et je l'écris encore *je n'ai absolument rien fait pour faire venir cette bulle* à mon pied que je n'attendais pas (c'est elle-même qui souligne ...) Je suis bien certaine de n'y avoir aucunement touché les jours précédents. » Elle ajoute qu'elle est prête à se soumettre à toutes mes vérifications, qu'elle se prêtera à tous les contrôles et qu'elle m'aidera de tout son pouvoir pour arriver à la vérité.

Tout cela est fort bien, mais est-ce suffisant pour entraîner notre conviction ? Sans doute nous savons que Madeleine est très sincère et qu'elle a toutes sortes de scrupules à propos du moindre mensonge. Mais nous avons vu déjà ce qu'il faut penser de la sincérité des malades dans certains états, surtout quand des sentiments religieux sont en jeu ; Madeleine ne nous a-t-elle pas avertis elle-même que pendant des années elle a menti sur son véritable nom et sur son histoire : les directions d'intention, les mensonges à soi-même, les auto-persuasions sont toujours à redouter. En outre Madeleine peut parfaitement se tromper, oublier des actes qu'elle croit insignifiants et

qui ne le sont pas. Enfin, elle change d'état psychologique et elle n'a pas toujours la même bonne volonté. À d'autres moments elle va déclamer : « Si vous ne croyez pas que c'est un miracle, vous m'accusez d'un mensonge odieux... ou miracle ou crime! » C'est le « tout ou rien » de la pensée asséritive, la disparition des degrés et des nuances. Mais cela l'amène à trouver mes vérifications injurieuses pour elle et irrévérencieuses pour Dieu et à s'opposer à toutes mes précautions.

Nous voici obligés de ne pas tenir grand compte des paroles de la malade et de la soumettre à une surveillance externe. Cette surveillance est-elle possible ? Je ne sais pas à quel moment le stigmaté peut apparaître et il y a souvent des intervalles de plusieurs mois sans aucun stigmaté, peut-on exiger que pendant tout ce temps, nuit et jour, des infirmières aient les yeux fixés sur les pieds et les mains de Madeleine ? Il n'y fallait pas songer et il était nécessaire de recourir aux pansements occlusifs et aux appareils.



Figure 39 –

Appareil en place sur le pied

Comme je l'ai raconté dans ma conférence sur Madeleine j'ai cru pendant quelque temps résoudre le problème par des bandages occlusifs. J'établissais autour du point à protéger une sorte de pansement ouaté qui devait empêcher tout contact sur le point où apparaissait le stigmaté et je le fermais par des cachets de cire. Mais songez que le bandage devait rester en place pendant des semaines et des mois et que le sujet pendant ce temps continuait à marcher constamment et déplaçait tout le pansement. D'ailleurs il lui aurait été bien facile de le déplacer et de le remettre à mon insu.

J'ai eu l'idée de faire construire par M. Verdin un petit appareil évidemment assez rudimentaire mais un peu plus pratique. Cet appareil consistait essentiellement en une plaque de métal adaptée au cou de pied et portant en son centre au lieu du stigmaté un verre de montre enchâssé. Je fixais cet appareil par des cordons et des cachets de cire et je pouvais surveiller à travers le verre de montre la région du stigmaté sans que le sujet put la toucher (fig. 39). Il n'y avait pas lieu cependant d'être entièrement

satisfait : cet appareil ne pouvait pas être appliqué sur la peau d'une manière absolument exacte, il était toujours facile de glisser quelque chose entre la peau et l'appareil. J'ai essayé de faire porter sous l'appareil un bas de caoutchouc fin portant une seule ouverture en regard du verre de montre, on n'aurait pu faire pénétrer une pointe jusqu'à l'endroit du stigmaté sans déchirer le caoutchouc. Madeleine me fit observer que le bas se déchirait de lui-même quand elle marchait. Ce qui était plus grave c'est que l'appareil de cuivre déterminait des frictions, des compressions malgré toutes les précautions et faisait naître sur divers points du pied des excoriations de toute espèce que la malade me montrait avec quelque ironie en remarquant qu'elles n'étaient certainement pas des stigmates.

J'ai donc été obligé de renoncer à la surveillance continue, ce qui a permis aux stigmates d'apparaître plusieurs fois à l'improviste et sans aucun contrôle sur un point ou sur un autre. J'ai dû me borner à ne mettre l'appareil et à n'établir la surveillance qu'à certains moments que le sujet me désignait lui-même, quand pour une raison ou pour une autre il se sentait disposé à croire que le stigmaté se préparait à cet endroit.

Quel a donc été le résultat de ces tentatives de surveillance ? En général il a été nul. Pendant des semaines et des mois les précautions ont été à peu près bien prises et les stigmates ne se reproduisirent pas ou apparurent à d'autres endroits qui n'étaient pas surveillés. Dans l'étude du Dr Imbert sur la stigmatisée La Palma je trouve déjà cette même remarque que le stigmaté se produit toujours à l'endroit que l'on ne surveille pas. Une seule fois j'ai obtenu un résultat assez curieux : Madeleine me prévint le 5 juin 99 qu'elle sentait sur le dos du pied droit de fortes douleurs caractéristiques. J'ai examiné et noté par écrit l'état de l'épiderme à ce moment : il n'y avait aucune lésion véritable, mais on constatait une certaine dépression et une notable rougeur à l'endroit du stigmaté, rien de plus. J'ai appliqué l'appareil occlusif avec précaution ; le lendemain une excoriation de l'épiderme d'un centimètre de long et d'un demi centimètre de large laissant écouler de la sérosité et du sang était visible à travers le verre de montre. J'ai fait photographier cette lésion telle qu'elle était avant de retirer l'appareil resté bien en place (fig. 40). Dans ce cas, en admettant, ce qui me paraît bien probable, que Madeleine n'a rien introduit sous l'appareil, la lésion s'est développée d'une manière fort nette tout à fait à l'abri du contact. Mais je suis obligé de le constater, elle avait déjà débuté nettement et se manifestait par de la douleur, de la dépression de l'épiderme et de la rougeur avant l'application de l'appareil et cette expérience intéressante ne démontre pas l'absence complète de traumatisme les jours précédents avant ces premiers symptômes.

Non seulement je n'ai pas pu démontrer l'absence ou l'impossibilité de tout traumatisme avant le stigmaté, mais j'ai été M me conduit peu à peu à la conviction que l'expérience d'un certain traumatisme avant le stigmaté était toujours très probable. Je ne fonde pas cette probabilité sur la loi banale qui fait associer un traumatisme avec une lésion, car la généralité de cette loi est justement le point en question. Je fonde cette probabilité sur un certain nombre d'observations faites sur la malade elle-même.

D'abord Madeleine sous l'influence de ses habitudes ascétiques est parfaitement capable de se faire à elle-même des blessures assez graves : elle a sur la poitrine de grandes cicatrices de brûlures, l'une en forme des deux lettres J. M. (fig. 19). Elle avoue qu'elle s'est fait elle-même ces brûlures : « J'avais peur entrant dans la prison qu'on ne me prit la croix de fer que j'avais toujours sur moi et j'ai voulu porter avec moi une croix indélébile ». Madeleine est surtout incapable de prendre une précaution

pour éviter une blessure et une lésion. À plusieurs reprises je l'ai prise en flagrant délit, touchant au pansement que j'avais mis sur le stigmaté, grattant la petite plaie, l'envenimant et j'ose ainsi dire la perfectionnant ; elle s'excuse en parlant de démangeaisons, d'attouchements insignifiants, de stigmates déjà développés et invariables ; mais une fois je lui ai fait constater des stries de grattage autour d'un stigmaté qui venait de paraître et qu'elle me montrait.

Ensuite, il est important d'observer que cette femme a souvent, sur la peau, des petites éruptions, des ecchymoses, des érosions épidermiques souvent analogues aux stigmates, mais situés sur de tout autres parties du corps sans signification et que Madeleine néglige complètement de me montrer. Ces éruptions dépendent quelquefois de troubles cutanés, mais sont souvent en rapport avec des traumatismes divers, comme la pression trop prolongée d'une cuisse sur l'autre. Madeleine me raconte une fois qu'elle a dû toute la nuit se battre avec le diable, qu'il l'a rouée de coups et qu'elle en porte encore les marques sur les bras, les épaules et la poitrine. Il est vrai qu'elle a de graves ecchymoses et quelques érosions, mais il est facile de lui montrer que ces ecchymoses ont été produites par ses propres bras qu'elle serrait convulsivement l'un sur l'autre pendant des heures.



Figure 40. –

Le stigmaté apparaissant sous le verre de l'appareil comme sur le pied laissé à découvert.

La nature des crises extatiques prédispose la malade à des accidents localisés ayant la place des fameux stigmates. Il ne faut pas oublier que pendant ces crises la malade va garder une immobilité absolue pendant de longues périodes, souvent plus de vingt-quatre heures ; si pendant cette longue immobilité une partie dure du corps pèse sur une partie fragile, il y aura une ecchymose et une lésion. Or, dans ces extases, les mains sont souvent crispées, le poing serré, l'ongle du médus pressant exactement au point où se présente le stigmaté des mains ; on observe d'ailleurs assez souvent cette lésion de la paume dans les contractures de la main mal surveillées. Madeleine a sur la poitrine un gros crucifix et plusieurs médailles métalliques : que les bras serrent un de ces objets dans une mauvaise position sur le sein et il y aura une coupure. Les pieds étendus sont très souvent placés l'un sur l'autre « le même clou les traversant », la grosse callosité développée sur la tête du premier métatarsien à cause de la marche sur les pointes pressera la peau du dos du pied contre les os et produira

une lésion au milieu du dos du pied. Il y a là des traumatismes infiniment probables qui auront justement pour résultat de produire les stigmates aux endroits consacrés.

J'ajouterai une dernière remarque, qui n'aurait pas de valeur démonstrative si elle était isolée, mais qui confirme les précédentes, c'est que l'influence morale isolée sans le traumatisme matériel n'a jamais suffi pour déterminer le stigmaté. J'ai essayé bien des fois pendant l'extase de suggérer ou de faire suggérer par Dieu l'apparition d'un stigmaté déterminé ou d'un phénomène analogue, des brûlures, des vésications. Jamais je n'ai obtenu aucun succès de ce genre. On peut même remarquer que de très belles crises de crucifixion dans lesquelles la malade développait surabondamment l'idée des blessures du Christ et en ressentait les souffrances n'ont pas été suivies par l'apparition des stigmates. Ceux-ci, au contraire, apparaissent quelquefois d'une manière inattendue après des crises où il n'avait pas été question de crucifixion. Une autre influence semble donc devoir s'ajouter à celle des représentations imaginaires et c'est probablement celle des traumatismes dont je viens de parler.

Devons-nous immédiatement conclure que les stigmates sont complètement expliqués, qu'il s'agit simplement de lésions produites par des compressions trop longtemps prolongées pendant les extases ? Ce serait beaucoup trop simple et les faits sont plus complexes. S'il en était ainsi nous devrions être surpris par le petit nombre des stigmates qui ont été constatés : en sept ans j'ai observé une vingtaine de fois cette apparition. Mais les crises d'extases et les immobilités prolongées ont été cent fois plus nombreuses, pourquoi n'ont-elles déterminé qu'un aussi petit nombre de stigmates ?

Ici se place une observation qui m'a paru importante et curieuse à propos de la date d'apparition des stigmates. Presque toujours, 16 fois sur 20, les stigmates ont apparu à une époque déterminée, dans les journées qui précédaient le commencement des règles. Le stigmaté apparaît par exemple le 12 avril 1893, les règles commencent le 13 ; le stigmaté apparaît le 9 mai 99, les règles commencent le 11 mai ; le stigmaté se montre le 3 juin 99, les règles le 4 juin, et ainsi presque toujours, quand j'ai pu vérifier les dates avec précision. Cette coïncidence du stigmaté avec les règles que j'avais relevée n'était pas faite pour plaire à Madeleine qui certainement l'aurait évitée si elle l'avait pu. C'est là encore un détail qui plaiderait pour son absolue sincérité si cela n'était inutile. Après sa sortie de l'hôpital bien des personnes et des prêtres en particulier, qui s'étaient précipités sur cette pauvre femme après ma conférence à l'Institut psychologique, auraient bien désiré constater le phénomène des stigmates. Mais les stigmates ne reparurent plus si ce n'est une fois ou deux incomplètement. Or Madeleine était sortie de la Salpêtrière âgée de 49 ans et la ménopause avait déjà supprimé les règles à peu près complètement. On peut rapprocher de ce fait une autre observation, c'est que dans quelques cas, quand les stigmates ne coïncidaient pas avec les règles, ce qui était rare, ils survenaient après des émotions violentes qui avaient bouleversé la malade.

Il est probable que dans ces journées d'émotion et dans les journées qui précédaient immédiatement les règles, il y avait de grands troubles circulatoires. Charcot, puis Hallion et Comte, 1895, signalaient déjà la fréquence de ces troubles à propos de diverses occasions chez les malades atteints de syringomyélie ; on peut faire la même remarque pour les malades qui présentent des troubles cardiaques et surtout du rétrécissement aortique. D'ailleurs on peut noter chez Madeleine à ce moment de l'œdème des chevilles, des dispositions aux congestions localisées, des plaques de rougeur au cou, à la face, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. J'ai noté à ce moment que

la peau des régions légèrement œdématiées, était anormalement susceptible. Une simple boulette de coton que j'avais posée sur un pied dans la région de la cheville et que j'avais simplement fixée par deux bandelettes de diachylon a déterminé le lendemain une forte ampoule suivie d'une lésion épidermique tout à fait analogue à celle du stigmaté.

Cette susceptibilité spéciale de la peau, cette sorte de disposition momentanée à un certain dermographisme apparaissant à certains moments explique la rareté des stigmates et les conditions de leur apparition. Il ne suffisait pas d'un rêve de crucifixion et d'une compression prolongée d'un pied par les durillons de l'autre pour que le stigmaté apparut sur le dos du pied, il fallait encore que cette compression coïncidât avec une période de circulation anormale et de susceptibilité de la peau. Cette coïncidence dépendait du hasard et Madeleine, qui ne s'en était pas rendu compte, était la première à s'étonner de cette apparition irrégulière des stigmates. Elle me faisait justement observer que je me préoccupais trop de ses grattages ou de ses pressions sur la peau puisque le plus souvent ils ne déterminaient rien de particulier. Cela était exact, j'avais essayé moi-même de déterminer des lésions de la peau par des petites pressions sans y parvenir jusqu'au moment où j'ai pu déterminer la condition qui rendait efficaces ces petites pressions.

Mais ces dispositions physiologiques doivent être encore complétés par des dispositions morales qui jouent également un rôle incontestable. Madeleine, malgré mes réclamations, ne prend pas de précautions pendant le délire de consolation, il semble même qu'elle affectionne certaines positions des membres qui sont favorables à la production des stigmates, elle s'intéresse énormément à ces petites ampoules quand elles apparaissent au bon endroit. Elle vient me les montrer et quoiqu'elle prenne un petit air détaché en faisant semblant d'ignorer de quoi il s'agit, elle le sait parfaitement et elle est fière de ce phénomène. Elle y attache autant d'importance qu'à sa marche sur les pointes et elle y voit une marque de son élection et de son assumption. Malgré mes ordres, il n'est pas sûr qu'elle ne regarde pas trop le stigmaté, qu'elle ne défasse pas le pansement que j'ai appliqué le matin, qu'elle ne touche pas à la petite lésion que, sous prétexte de démangeaison, elle ne l'embellisse pas un peu. Tout cela est-il du mensonge, de la simulation ? Je me garderai bien de le dire après avoir étudié ces attitudes morales intermédiaires entre le mensonge et la délusion qui caractérisaient précisément un certain stade psychologique. C'est justement parce que Madeleine est amenée à ce stade pendant ses périodes délirantes que les stigmates se sont développés de cette manière et ont joué ce rôle. Il s'agit encore d'un phénomène qui a des liens étroits avec l'état de croyance assérivée qui a rempli la période de torture et de consolation.

De l'angoisse à l'extase. Tome I :
Troisième partie "Les troubles intellectuels dans le délire religieux"

Chapitre III

Le contenu du délire religieux

Les caractères de la croyance pendant les périodes de doute et pendant les périodes délirantes ne déterminent pas seulement la forme du délire, ils ont aussi une influence sur le contenu même du délire. Il n'est pas possible de donner dès maintenant une étude complète sur les idées qui remplissent les périodes de torture et de consolation, car d'autres influences interviennent et avant tout l'influence des sentiments. Mais, si nous laissons de côté ce qui dépend des sentiments, nous constatons qu'une partie importante du délire est déterminée par cet état psychasténique dont nous avons poursuivi l'étude.

1. - Les tentatives de délire

[Retour à la table des matières](#)

M. Blondel dans son livre sur *La conscience morbide* a bien montré que chez beaucoup de malades le délire qui semble bien systématisé n'a pas toujours eu autant d'unité qu'on le suppose. Autour du délire principal ou devenu principal, il y a une foule d'autres idées délirantes qui ont commencé de se développer, mais qui ont avorté. Nous retrouvons facilement ces fragments du délire chez les délirants psychasténiques typiques comme Sophie ou Clarisse dont le délire est au fond mal systématisé, mais nous les trouvons également chez Madeleine, malgré l'unité

apparente de son délire religieux. Elle semble à divers moments de sa vie essayer tel ou tel délire et s'arrêter avant qu'il n'envahisse son esprit.

À plusieurs reprises j'ai constaté chez elle des débuts de délire hypocondriaque : elle grossissait d'une manière mélodramatique le danger de petits hémorroïdes ou d'une inflammation de la gorge ; à propos de quelques boutons d'acné, elle décrivait la mort horrible des cancéreux qui allait être bientôt la sienne : il était curieux de voir cette femme si certaine du Paradis, si désireuse d'y arriver le plus tôt possible, s'effarer de cette manière à propos de maladies imaginaires.

Les problèmes politiques donnaient lieu à des interprétations tout à fait délirantes. L'alliance franco-russe avait le don de l'horripiler, car la Russie n'était pas assez orthodoxe pour elle - « C'est une trahison que cette alliance, *la France a été vendue* ; la Russie suit toujours les instructions de Pierre le Grand, elle veut arriver à subjuguier la France et tous les moyens lui sont bons. La Russie nous envie tout ce que nous avons de beau, de noble, de grand ; elle n'a pas oublié l'incendie de Moscou et brûle du désir de se venger, la France se verra asservie par ce peuple qu'elle a si follement acclamé ! »

D'ailleurs il y a manifestement de temps en temps des tendances au délire de persécution : tout ce qui se passe autour d'elle au lieu d'être interprété comme des manifestations religieuses est interprété comme une preuve des conjurations des hommes contre elle-même. « Sur mon passage on disait des paroles grossières, on me traitait de *vendue*, on voulait faire croire que j'avais des rendez-vous avec des hommes... Une fois on a cherché à m'hypnotiser par derrière, les personnes avec qui je me trouvais se sentaient comme moi enveloppées d'influences. Un prêtre me disait : « Je ne m'explique pas pourquoi on s'occupe tant de vous, il y a quelque chose là-dessous. » On a voulu m'empoisonner en m'offrant une bouteille de vin, heureusement cette bouteille est tombée par terre et s'est cassée, la Providence m'avait sauvée par un miracle, il était temps ! » À plusieurs reprises elle a localisé ce délire de persécution sur telle ou telle personne, elle avait pris en haine en particulier un pauvre employé des postes qui habitait une mansarde voisine de la sienne et qui avait offert de lui rendre quelques services. Elle se figurait être persécutée par tous les habitants de la maison « qui ne peuvent pas perdre le plus petit objet sans m'accuser de l'avoir volé et sans venir fouiller ma chambre en mon absence, c'est une triste destinée ».

Les délires de grandeur ont failli éclore quand elle révélait des conspirations au commissaire de police, quand elle écrivait une lettre aux députés pour leur enjoindre « de remettre l'image du Christ partout où elle a été lâchement enlevée. Vous ne voulez pas croire à la puissance de Dieu, vous serez bien obligés de croire à celle du démon ; c'est moi qui vous ouvrirai les yeux et qui rétablirai l'ordre dans la France... ». Un grand délire de persécution et de grandeur était fort possible, mais il a été arrêté dans son développement et remplacé par une autre pensée plus puissante dans son esprit.

Ces divers délires dépendent de l'état d'esprit pendant les périodes d'abaissement de la tension : à ces moments la croyance devient immédiate et sans critique et toute pensée prédominante devient une affirmation violente. Il y a un état de suggestibilité passager qui expose à la formation d'idées fixes et de délires. Quelles sont les pensées qui peuvent ainsi se transformer, chez notre malade ? Nous ne voyons guère chez elle de délire d'origine externe développé par le mécanisme des souvenirs traumatiques : aucune aventure de sa vie si bizarre ne semble avoir joué un grand rôle ; il s'agit

toujours d'un délire d'origine interne qui transforme en croyance brutale l'expression d'une tendance antérieure. En effet, la crainte, l'orgueil et surtout la méfiance ont toujours joué un grand rôle dans le caractère de Madeleine, comme cela est naturel chez une faible et une timide. Madeleine se méfie toujours des personnes qui l'environnent, elle a peur, comme Sophie, « qu'on ne prenne de l'influence sur elle ». C'est cette méfiance de sa famille, en particulier de sa sœur qui a rendu difficile son retour au foyer. Ce sont là des traits fondamentaux du caractère psychasténique et il est naturel qu'ils puissent être à certains moments le point de départ de délires.

2. - Le délire d'union

[Retour à la table des matières](#)

Les délires précédents ne se sont pas développés parce qu'une autre affirmation fondée sur une autre tendance encore plus importante dans le caractère psychasténique s'est présentée plus souvent dans les états asséritifs et a envahi l'esprit. On est disposé à dire qu'il s'agit d'un délire religieux et que cette croyance a été l'épanouissement des idées enseignées par la religion.

Cela est en partie exact, mais il ne faut pas exagérer le rôle de l'éducation et des idées religieuses dans ce délire. Sans doute Madeleine a eu une éducation catholique, peut être un peu étroite, mais ses sœurs ont eu exactement la même éducation et l'une a une religion normale très modérée, l'autre est devenue franchement irréligieuse. D'ailleurs peut-on dire que les idées proprement religieuses jouent un très grand rôle dans le délire de Madeleine ? Il n'y a guère d'interrogations métaphysiques sur l'origine du monde, sur celle de l'homme, sur la fin des choses. Elle n'a jamais pu comprendre ce que je lui disais sur le problème du temps et ne s'y est pas intéressée. Elle se satisfait sur tous les points par un semblant d'explication, par l'imagination d'un rôle des démons ou des anges qui ne correspond même pas à son degré d'instruction et d'ailleurs elle n'a écrit ses explications que sur ma demande. Son Dieu n'a rien de philosophique, il reste le Dieu des religions les plus simples. Au fond ce Dieu n'est qu'un homme, il n'a rien de plus que des idées et des sentiments tout humains. Il est seulement plus puissant que les hommes ordinaires ; mais encore cette puissance que lui prête Madeleine, n'a rien de bien extraordinaire : il dirige des chars, il fait des feux d'artifice, il fait du mal à ceux qu'il n'aime pas, il embrasse ceux qu'il aime, et leur donne des couronnes de diamants. C'est assez simple et en somme peu intéressant : la considération de ce Dieu et de ses propriétés ne me semble guère suffisante pour alimenter un grand délire.

L'essentiel de ce délire ne me paraît pas l'idée religieuse ; celle-ci vient secondai-
rement se rattacher à quelque chose de plus important. Le délire de Madeleine est au fond le récit perpétuel de ses relations affectueuses avec un personnage qu'elle appelle Dieu. Si on laisse de côté la forme mentale des délires et leur évolution, le contenu des délires de Madeleine n'est pas différent de celui des délires de Nathalie qui rêve indéfiniment à ses relations affectueuses avec un prince allemand, délicieux et puissant, qu'elle baptise du nom cependant anglais de Byron. Chez cette autre malade nous n'hésitons pas à dire qu'il s'agit d'un délire d'amour, il en est exactement de

même chez Madeleine. Son délire présente des formes très spéciales au point de vue de la croyance et surtout comme on le verra au point de vue des sentiments, mais le contenu est un délire d'amour.

Madeleine est intarissable sur cet amour, comme on l'a déjà vu ; pendant toutes les périodes d'extase et de consolation elle ne pense qu'à l'amour et ne parle que de l'amour. « Oui, c'est vrai, l'amour me brûle, mais s'il fait mon tourment il est en même temps ma félicité, parce que cet amour est divin... En allant à Dieu il embrasse toutes les créatures qu'il voudrait voir véritablement heureuses par cet amour divin... Je voudrais être plus forte pour mieux supporter les flots d'amour qui inondent mon cœur... Le mot rassasiement ne convient pas ; quand on est rassasié, on ne désire plus la continuation d'une jouissance, mais plus on aime plus on a soif d'aimer davantage. Jamais l'âme aimante ne dira : « C'est assez », toujours elle montera plus haut vers cet infini de voluptés sans nom que prodigue l'amour... J'ai eu une crise d'amour pendant la messe, j'ai versé d'abondantes larmes parce que des flots d'amour m'envahissaient le cœur et le faisaient battre comme si j'allais mourir. Ah ! qui pourrait rendre compte de ces impressions tout à la fois si fortes et si enivrantes. L'amour nous brûle, nous dévore en même temps qu'il nous comble de délices : on aime la blessure qu'il nous fait, on jouit de la volupté qu'il apporte, on voudrait communiquer son feu à tous, embraser l'univers entier, faire de toutes les âmes un seul cœur pour le jeter dans la fournaise de l'amour divin... Il me semble que mon cœur est comme un volcan prêt à jeter des flammes... On ne peut douter à ce moment que cet amour ne vienne du ciel car il est trop pur, trop violent et trop ineffable. L'amour humain ne peut avoir ce désintéressement et cette suave volupté. »

Ce qui est particulièrement intéressant, c'est la forme que prend cet amour dans les états de consolation : il n'est pas un amour qui cherche, qui aspire à quelque chose, il est un amour satisfait qui est arrivé au terme de ce qu'il poursuivait. C'est l'affirmation cent fois répétée du succès complet, de la conquête de l'amour, c'est en un mot le triomphe de l'amour. « Je jouis de tous les plaisirs réunis dans un sentiment d'amour inouï pleinement satisfait. J'avais toujours une gêne au cœur, parce que je pensais que mon amour n'était pas suffisamment partagé, maintenant j'ai un sentiment ineffable que mon amour est compris, partagé, rendu au centuple, c'est une telle confiance, un tel abandon ! » Elle fait des vers assez médiocres sur l'amour et les récite à mi-voix :

« Ah ! quel est donc ce feu qui brûle ainsi mon âme ?
 D'où viennent ces transports qui m'enlèvent aux cieus
 Pourquoi tant désirer communiquer ma flamme
 Aux hommes ici-bas heureux ou malheureux ?
 Qui donc peut me causer cette insigne souffrance
 Qui consume mon cœur d'un infini bonheur,
 Me fait souvent pleurer d'une joie si intense,
 Me fait ressusciter quand je crois que je meurs ?

.....
 Je ne me connais plus, je sens une énergie
 Qui dans un corps si faible a lieu de m'étonner,
 Il me semble vraiment reprendre une autre vie
 Et je veux l'employer tout entière à aimer ! »

Cet amour triomphant se déverse sur tout ; « les oiseaux l'aiment et chantent pour elle, les petits enfants lui sourient, les malades de la salle ont des têtes divines et sont remplis d'amour pour elle, enfin elle possède l'amour de tous. »

Mais, dira-t-on, cette interprétation qui fait de l'amour le centre et l'essentiel de ce délire peut s'appliquer aux consolations et ne peut pas s'appliquer aux tortures, il faut alors admettre deux délires différents. Ce n'est pas mon avis, et je suis disposé à croire que le contenu du délire de torture est exactement le même et qu'il est toujours question de l'amour de Dieu. Mais c'est l'amour malheureux et définitivement repoussé, Dieu non seulement ne l'accueille plus, mais il la chasse, il l'abandonne au Diable contre lequel elle résiste désespérément, car elle voudrait se conserver pour Dieu. En un mot « Dieu la déteste » et la haine n'est que l'inverse de l'amour. Tous les actes, toutes les paroles, qui, pendant les consolations plaisaient à Dieu, c'est-à-dire qui réussissaient, n'aboutissent plus qu'à provoquer le mépris et la colère de Dieu, c'est-à-dire qu'ils échouent lamentablement. C'est là un exemple typique de cette pensée catastrophique dont nous verrons l'importance dans les états mélancoliques : toute action que la malade se représente n'aboutit qu'à des catastrophes et la haine de Dieu est la plus grande des catastrophes. Le Dieu que Madeleine se représente n'est pas seulement un Dieu vengeur, c'est un Dieu haineux, qui cherche à faire aux hommes et à elle-même le plus de mal possible, à les brûler, à les faire piétiner par des chevaux rouges, etc. Quand je lui fais observer que c'est là une bien fâcheuse conception du bon Dieu, elle me répond que c'est tout naturel, « puisqu'il en est arrivé à nous détester » : c'est tout à fait un délire de persécution par Dieu.

Quand Madeleine nous dit que Dieu nous déteste, elle ajoute tristement : « J'ai bien peur de le détester aussi. » Non seulement elle n'arrive plus à se faire aimer par Dieu, mais elle ne réussit plus à l'aimer elle-même et comme les obsédés scrupuleux qui se croient entraînés à des actes immondes, elle passe à l'extrême opposé et elle croit qu'elle déteste Dieu : cela soulève le problème de l'inversion des sentiments et de la peur de l'acte dans les délires mélancoliques.

N'insistons pas pour le moment sur ces problèmes, sur les transformations du même acte suivant qu'il est envisagé sous la forme du succès ou sous la forme de l'échec, nous aurons l'occasion d'étudier ces questions longuement à propos des sentiments. Je ne les indique ici que pour montrer l'unité fondamentale du délire dans les tortures et dans les consolations. La différence porte sur le ton de sentiment qui accompagne la représentation de l'acte, c'est-à-dire sur les réactions de succès ou d'échec qui se développent en même temps qu'elle, mais au fond l'acte dont il est question est toujours le même : le contenu du délire dans les tortures et dans les consolations est toujours le même, c'est l'amour de Dieu.

Cette conclusion ne doit pas surprendre, beaucoup de mystiques comme sainte Thérèse décrivent leurs extases comme « des états d'Union » et ne parlent que « de la délicieuse agonie et du doux martyre de l'amour ». Beaucoup d'écrivains qui ont étudié les mystiques ont insisté sur le rôle essentiel que joue l'amour dans toutes leurs pensées. M. Bournet dans son livre intéressant sur saint François d'Assise dit que la folie de saint François a été la folie de l'amour, mais de l'amour pour les hommes autant que pour Dieu . « Ainsi que l'amour-propre, la charité a ses fous ¹ ». M. Havelock Ellis, dans son livre sur *La pudeur* insiste sur les amours fous que l'on trouve à chaque page dans la vie des Saints, et soutient que beaucoup de ces états

¹ Bournet. - *Saint François d'Assise*, p. 107.

mystiques ne sont que des romans d'amour¹. Il est vrai qu'il se place surtout au point de vue de l'amour sexuel, ce qui me paraît un peu étroit. M. Marcel Hébert dans son petit livre sur *Le divin* nous donne une étude intéressante sur le grand mystique brabançon Jean Ruysbroeck, l'Admirable, né entre Hal et Bruxelles en 1274. Il répète que la vie de ce personnage « n'est qu'amour et bonheur... C'est l'amour, toujours l'amour et la même espèce d'amour... La carrière des mystiques n'est qu'un long effort pour se rendre moralement dignes de leur Seigneur », de l'objet de leur amour². M. D. Roustan dans l'introduction qu'il a placée au début de son édition du traité de Malebranche sur l'amour de Dieu a décrit la psychologie de Mme de Guyon qui « aimait Dieu plus que l'amant le plus passionné n'aime sa maîtresse »³. Pour étudier la psychologie de la religion et en particulier les états mystiques, il faut toujours en revenir à l'étude du sentiment de l'amour.

3. - L'amour obsession et l'amour délire

[Retour à la table des matières](#)

Cette étude de l'amour ne nous surprend pas, nous l'avons déjà rencontrée. À plusieurs reprises j'ai insisté sur l'importance de l'étude de l'amour quand on examine des névropathes. On est surpris de les entendre si souvent parler d'amour, beaucoup accusent l'amour de les avoir rendus malades et rattachent leur trouble à quelque sentiment d'amour, mais beaucoup aussi et quelquefois les mêmes considèrent l'amour comme une panacée qui les guérira de tous leurs maux et aspirent à le retrouver. C'est cette importance du rôle de l'amour dans les névroses que j'avais signalée depuis longtemps qui a été le point de départ des doctrines du Freudisme. Ces auteurs ont voulu expliquer ce fait par l'intervention exclusive des tendances sexuelles et n'ont parlé que de l'amour sexuel. C'est là à mon avis une erreur grossière que j'ai déjà discutée plusieurs fois et que je reprendrai en cherchant l'origine des jouissances de l'extase. Une fonction particulière, si importante qu'elle soit, ne modifie pas de cette manière toute l'activité du névropathe : au lieu de rattacher tous les phénomènes des névroses à une seule tendance de l'organisme, je suis disposé à croire que les modifications générales de l'organisme, de son activité et de sa force jouent un rôle plus important dans la maladie et dans ce sentiment de l'amour. Le fait fondamental que nous aurons à étudier en détail dans le second volume de cet ouvrage et que je rappelle seulement ici, c'est que de nombreuses actions sociales, les luttes, les concurrences, les obéissances, les attitudes que l'on prend quand on reçoit des punitions, des reproches, etc., déterminent des dépenses et des épuisements des forces. Inversement d'autres actions et quelquefois les mêmes dans d'autres circonstances deviennent pour l'homme des sources de force et de tension psychologiques. Non seulement les actes sexuels, mais les imitations, les commandements, les obéissances même, les attitudes que l'on prend quand on reçoit des encouragements, des louanges, etc., peuvent remonter et exciter. L'homme redoute les premières

¹ Havelock Ellis. - *La pudeur*, trad. pp. 400, 403.

² Marcel Hébert, *Le divin*, 1907, pp. 15, 31, cf. Jules Pacheu, op. cit., 1911, p. 125.

³ MALEBRANCHE, *Traité de l'amour de Dieu*, Préface de D. Roustan, 1922, p. 14.

actions et il s'écarte des individus qui en sont l'occasion, il recherche les secondes et comme il ne peut les accomplir qu'avec l'aide d'autrui, il recherche les individus dont la présence les détermine. C'est à ce propos que se sont développées les conduites de la haine et les conduites de l'amour.

Les névropathes qui sont avant tout des asthéniques et des atoniques, pour qui la perte des forces ou l'acquisition des forces sont des choses de grande importance, auront très facilement et très fortement ces sentiments de haine et d'amour ; ils s'efforceront de fuir les individus qui donnent naissance à la haine et de se rapprocher des individus qu'ils aiment et par qui ils veulent être aimés.

Dans ces conduites de la haine et de l'amour une grande part se rattache aux sentiments, mais il y a également dans ces conduites un côté intellectuel qui n'est pas sans importance. Quand il s'agit de sujets parvenus à un certain stade du développement psychologique, l'application de ces sentiments à un individu déterminé ne peut se faire sans une série de croyances. Il faut croire que cet individu est capable de nous faire du mal ou du bien, de nous épuiser ou de nous remonter ; il faut croire que nous avons déterminé en lui des sentiments de haine ou d'amour, que nous méritons les uns ou les autres. Il faut croire en particulier que nous pouvons gagner son affection et la conserver ; il faut croire que les sentiments de ces individus sont durables, qu'il nous rendra des services longtemps, et même toujours. En un mot le développement et l'application de ces sentiments se compliquent d'une série d'opérations intellectuelles et d'affirmations plus ou moins réfléchies. Comme nos malades ont une foule de troubles de la croyance, ils n'exécuteront pas correctement ces diverses affirmations et il y aura des obsessions et des délires soit de la haine, soit de l'amour.

Les obsessions d'amour sont bien connues et j'ai eu bien souvent l'occasion de les décrire. « Les besoins d'obéissance, de soins, de flatteries de ces malades leur ont créé des obsessions d'ordre et de domination, mais ils peuvent aussi être exprimés d'une autre manière, ils sont alors demandés comme des manifestations d'affection. Il s'agit alors du fameux besoin d'aimer et d'être aimé qui joue un rôle si considérable dans la conduite des névropathes : « J'ai tant besoin d'adorer et d'être adoré, répètent-ils... Je n'ai pas le mari ou la femme que j'avais rêvé... J'ai tant besoin de caresses, de cajoleries, d'affection, d'amour, je n'ai jamais pu en avoir autant qu'il m'en aurait fallu... Je ne pourrai être guéri que par l'affection et l'amour ». Tel est perpétuellement le langage d'un grand nombre de ces malades ¹ ». Ce passage d'une lettre écrite par une malade, Emma, que j'ai souvent décrite est bien caractéristique : « Aussi loin que je me souviens, nous dit-elle, toutes les sottises ou toutes les bonnes actions que j'ai pu faire viennent de la même cause, une aspiration à un amour parfait et idéal où je puisse me donner tout entière, confier tout mon être à un autre être, Dieu, homme ou femme, si supérieur à moi que je n'aurais plus besoin de penser à me conduire dans la vie, ni à veiller sur moi-même. Trouver quelqu'un qui m'aimerait assez pour se donner la peine de me faire vivre, quelqu'un à qui j'obéirais aveuglément et en toute confiance, sûre qu'il m'éviterait toute défaillance et me mènerait tout droit, très doucement et avec beaucoup d'amour vers la perfection, qui m'élèverait avec lui toujours vers le bien et le beau auquel j'aspire et ne puis parvenir, n'ayant pas la force d'éviter les tentations... Combien j'envie l'amour idéal de Marie-Madeleine et de Jésus : être le disciple ardent d'un maître adoré et qui en vaut la peine, vivre et mourir pour son idole, croire en lui sans aucun doute possible, tenir enfin la victoire définitive de

¹ *Obsessions et psychasténie*, 1903, I, p. 32, 40, 88, II, pp. 11, 49, 92, 404, 410, *Médications psychologiques*, II, 137, 145, III, 180.

l'ange sur la bête... Me tenir dans ses bras si enveloppée, si petite, si blottie sous sa protection et tellement à lui que je n'existe plus ¹ ».

Tantôt il ne s'agit que d'une aspiration à l'amour, ou du regret d'un amour perdu, tantôt les malades sont obsédés par la pensée de la difficulté de gagner cet amour et de le payer. Ils consentent bien à faire de menus cadeaux, librement, à leur heure, à rendre de petits services le plus souvent imaginaires ; mais ils sont maladroitement, incapables d'agir utilement et sans aucune persévérance et ils veulent au fond que leurs cadeaux et leurs services soient surestimés : « la moindre des choses devrait avoir une grande valeur si on m'aimait réellement » ². Le plus souvent d'ailleurs, ils veulent être aimés de cette manière sans avoir rien à faire eux-mêmes, ils veulent être aimés pour des qualités naturelles qu'ils ont ou qu'ils croient avoir apportées en naissant ou pour des actions anciennes, faites autrefois, qui leur ont créé des mérites et des droits indéfinis sans qu'il soit nécessaire de les renouveler ; c'est ce qu'ils appellent « être aimé pour soi-même ». Je comprends d'ailleurs assez bien ces protestations des malades : ce qu'ils veulent c'est la certitude, la sécurité dans l'amour, une garantie que le dévouement complet continuera indéfiniment dans toutes les circonstances. Or s'ils doivent le payer par de l'argent, par l'observation de leurs troubles, par des services ou par le don de leur corps, ils n'ont pas cette certitude absolue et inconditionnelle, car ils peuvent cesser d'être riches, intéressants, forts, jeunes et beaux et alors le dévouement conditionnel disparaîtra. Ou plutôt tous ces paiements, quels qu'ils soient, impliquent des actes à faire, des efforts pour donner quelque chose ou même pour se donner, ils ont peur de ne pas pouvoir toujours faire ces actes et ils sont effrayés à la pensée d'avoir à les faire pour conserver les dévouements : « Il vaut bien mieux, répètent-ils tous, être aimés pour soi-même ». Enfin cet amour même parfait peut-il se prolonger indéfiniment, n'avons-nous pas à entrevoir des morts, des changements, de nouvelles adaptations qui exigeraient des actions possibles ? Chacun de ces problèmes peut déterminer d'interminables questions, car sur tous les points, le « mendiant d'amour » a des doutes et se comporte comme un obsédé.

Les obsessions de persécution ou plutôt les obsessions de haine sont peut-être moins connues car on a davantage étudié les idées de persécution sous la forme délirante. Cependant elles ne sont qu'une inversion des obsessions précédentes et se présentent aussi très fréquemment, je suis disposé à croire que dans bien des cas elles précèdent le véritable délire de persécution et que leur étude permettrait de le mieux comprendre. Les mêmes malades asthéniques et douleurs n'envisagent plus l'aide que peut leur donner un autre homme, mais le surcroît de travail, de dépenses que peut occasionner pour eux l'action d'un autre homme, car l'action sociale a un double aspect, elle peut nous enrichir ou nous épuiser. Ils ont peur qu'on ne leur prépare des discussions, des combats, des souffrances et ils sont obsédés par cette crainte. Ils s'interrogent à ce propos pour savoir si l'hostilité existe, si ils l'ont provoquée, comment ils pourraient la faire disparaître définitivement sans combattre eux-mêmes, exactement de la même manière que les précédents s'interrogeaient sur l'amour. J'ai rapporté bien des observations de ce genre ³. Voici en particulier un homme de 36 ans toujours aboulique et inquiet qui a déjà eu des crises de doutes et de scrupules. Il a reçu une lettre anonyme où on lui dénonce la conduite de sa femme et il a commis la sottise de la montrer à ses camarades d'atelier. Il croit maintenant que ses camarades

¹ *Obsessions et psychasténie*, II, Observation 185, p. 405.

² *Médications psychologiques*, 1919, II, p. 142.

³ Cf. *Obsessions et psychasténie*, 1903, II, les observations 234, 235, 236.

se moquent de lui, il est inquiet et il s'interroge indéfiniment sur leur attitude. « Sont-ils vraiment méchants avec lui, sont-ils capables de mettre du poison dans ses aliments, que leur a-t-il fait pour cela, etc. ? » C'est un interrogatoire obsédant qui porte sur la haine au lieu de porter sur l'amour.

Je rappelle à ce propos un détail qui sera intéressant plus tard, c'est que dans certains cas ces obsessions de haine sont la transformation, l'inversion d'une obsession d'amour antérieure¹. Un jeune homme de 30 ans remplit des pages d'injures contre les petites ouvrières qui n'ont pas répondu à ses avances déjà pathologiques, il se figure qu'il est possédé par elles, qu'elles accaparent sa volonté et le forcent à prendre leur voix, leur attitude. L'observation de Px... est particulièrement typique : cette femme de trente-sept ans habitait avec sa mère et sa sœur et commandait depuis longtemps d'une manière despotique à toute la maison. Elle a d'abord eu vis-à-vis de sa sœur une obsession d'amour avec manie d'être aimée et d'aimer, puis une obsession de domination et d'accaparement, se montrant au dernier degré jalouse de cette sœur. Enfin devant quelques résistances de la sœur qui essayait de se réserver une ombre d'indépendance, elle s'irrita de plus en plus et arriva à une sorte de délire de la persécution qui n'était en réalité qu'une manie obsédante de haine contre sa sœur. Elle sentit elle-même qu'elle devait quitter définitivement la maison : « Je sentais que je n'étais plus maîtresse des autres, qu'il aurait fallu faire des choses que je ne pouvais pas faire, j'ai fini par voir rouge et j'ai compris qu'il valait mieux me sauver ». Dans une vingtaine de mes observations le délire de persécution ou de haine se présente de la même manière comme une transformation des obsessions d'amour et de domination.

C'est qu'en effet ces obsessions de haine peuvent se transformer en délires comme nous l'avons constaté à propos de toutes les obsessions. Sans doute il y a des délires de persécution qui sont différents des délires psychasténiques que nous venons d'étudier. Ce sont des délires où les fonctions réfléchies semblent bien conservées, où le fonctionnement intellectuel n'est que légèrement abaissé au-dessous du stade expérimental. Ce sont les vrais délires systématisés, en apparence raisonnables, analogues à des systèmes philosophiques, mais tout à fait imperméables à l'expérience et en contradiction avec toutes les vérifications : on les retrouve surtout chez ceux que l'on appelle des interpréteurs. À l'extrémité opposée il y aura des délires de persécution presque démentiels avec des troubles portant non seulement sur la croyance réfléchie, mais même sur la croyance immédiate et à la fin sur les opérations intellectuelles élémentaires². Mais entre les deux il y a des malades qui pendant toute leur vie ou pendant une longue période de la maladie restent dans un état de dépression intermédiaire avec les réactions de la croyance asséritive, certitude brutale, hallucinations auditives verbales, égocentrisme, etc. Parmi mes anciennes observations je rappelle celle de Xs. qui montre bien le passage de l'obsession au délire et la prolongation du délire à forme psychasténique³. Je rappelle aussi cette curieuse obsession de Lrm. qui à certains moments devient tout à fait délirante et qui amène des scènes de bataille avec son meilleur ami⁴.

¹ Cf. *Médications psychologiques*, 1919, II, p. 160.

² Cf. Henri WALLON, *Le délire de persécution*, Thèse 1909 ; L. Thuillier Landry. *Étude sur le délire à évolution démentielle précoce*. Thèse 1916.

³ *Névroses et idées fixes*, 1898, II, Observation 233.

⁴ *Obsessions et psychasténie*, 1919, II, p. 512.

Ce qui s'est passé pour les idées de haine se présente également pour les obsessions d'amour et il y a de nombreux délires psychasténiques de l'amour. Des malades ont été longtemps obsédés par une aspiration à l'amour d'une personne et ils ont eu à ce propos des croyances troublées par des interrogations et des doutes. A un certain moment, à la suite d'un abaissement plus grand qui supprime la réflexion déjà défaillante, ils cessent d'interroger et de douter, ils affirment ce qu'ils désiraient, ils construisent un délire dans lequel ils réalisent l'amour de cette personne qui devient pour elles un père, un amant ou un mari.

Je rappelle l'observation de Ssa., jeune fille de 26 ans toujours malheureuse dans sa famille et maltraitée par son père. Dans un état de doute et de scrupule elle allait se confesser perpétuellement : un prêtre la prit en pitié et lui donna une foule de bons conseils. La voici bouleversée par l'amour que lui inspire ce prêtre et après quelque temps, dans une période de dépression plus grande, elle raconte toute une histoire qu'elle adopte avec conviction et dans laquelle elle est la fille de ce prêtre qui la soigne et la dirige constamment ¹.

J'emprunte aussi au même ouvrage l'observation de Druo., jeune fille de 24 ans, qui attendait impatiemment un certain M. Alphonse. Celui-ci devait venir incessamment la chercher pour l'épouser. Après une période assez longue de passion exagérée et ridicule, sous la forme obsédante et impulsive, pour ce garçon qu'elle avait rencontré, elle était arrivée non seulement à en parler constamment, mais à lui parler tout en restant seule et à l'entendre d'une manière précise, tantôt en tendant l'oreille, tantôt en faisant elle-même les réponses à voix basse. Il n'y a jamais eu de véritables hallucinations ni de la vue, ni du tact, ni même de l'ouïe : ce n'est qu'une histoire continuée, une scène qu'elle joue mais qu'elle accompagne d'une croyance brutale.

Enfin je viens de faire allusion à l'observation de Nathalie qui est plus complexe, car il s'agit de ces états étudiés aujourd'hui sous le nom de schizophrénies et que nous retrouverons plus tard à propos de l'asthénie. Cette jeune fille de 30 ans vit depuis plusieurs années dans un rêve perpétuel qu'elle exprime tout haut de temps en temps avec conviction : « Elle vient de rencontrer ses trois enfants et l'aînée surtout est une petite fille bien jolie... Elle n'a pas le droit de parler à ses enfants parce qu'une grande conspiration politique à laquelle elle est mêlée l'oblige à vivre séparée de son mari et de ses enfants, à ne pas les reconnaître, car ce serait dangereux pour eux. Mais son mari n'en est pas moins un prince charmant, un prince allemand quoiqu'il descende d'une grande famille anglaise, celle des Byron... Elle a trouvé et elle retrouvera bientôt avec lui un bonheur parfait qu'elle ne peut pas réaliser dans sa famille, etc. »

Quand j'ai étudié les directions psychologiques des névropathes j'ai indiqué quelques-uns des dangers de ce traitement et j'ai décrit en particulier chez un homme de 45 ans, Uw, un délire singulier que j'appelais un délire inverse de la persécution et qui est une forme des délires d'influence. Le sujet emporte son directeur avec lui, le sent perpétuellement présent, lui parle et entend ses paroles par une inspiration intellectuelle, il se figure que ce directeur s'occupe constamment de ses moindres actions et les influence ². On pourrait facilement ajouter un grand nombre d'exemples pour montrer la transformation des obsessions d'amour en délires d'amour et la réalisation délirante de l'union à laquelle aspire le malade.

¹ *Obsessions et psychasténie*, 1903, II, Observation 230.

² *Les médications psychologiques*, 1919, III, p. 438.

Si nous revenons à notre malade Madeleine nous retrouvons chez elle un grand nombre de faits de ce genre. Ainsi elle a été toute sa vie très disposée aux obsessions et aux doutes de persécution. Les croyances et les doutes sur les paroles grossières que l'on prononçait sur son passage, les suppositions qu'on avait voulu l'empoisonner, les mauvais soupçons sur le voisin trop complaisant et trop aimable sont bien démonstratifs. D'une manière générale elle a dans l'esprit, depuis son enfance, l'idée qu'elle est destinée à souffrir plus que les autres, qu'elle souffrira toute sa vie. C'est en partie « parce que les souffrances des autres lui sont transférées », c'est aussi « parce qu'elle est le souffre-douleur de tout le monde... Dès mon enfance j'ai beaucoup souffert pour mes sœurs et par mes sœurs ». Une chose m'a frappé dans son attitude, comme dans celle de beaucoup de personnes très religieuses, c'est qu'elle soupçonne toujours autour d'elle des railleries, des attaques contre ses croyances, des persécutions qui n'existent pas. Sitôt qu'on ne partage pas ses convictions religieuses, elle suppose une hostilité contre elle. Souvent je l'ai vu tourmentée, hésitant entre ce sentiment très développé et la constatation de bon sens qu'on ne gênait en réalité aucune de ses pratiques religieuses. Il y a dans tout cela une disposition manifeste à transformer en obsessions des idées de haine et de persécution. Quant au passage de ces obsessions à de véritables délires de persécution, il est bien indiqué dans l'étude rapide que nous avons faite au début de ce chapitre sur ses tentatives de délire.

Ces dispositions aux idées de haine sont beaucoup moins importantes dans la vie de Madeleine que les dispositions aux sentiments et aux idées de l'amour. Madeleine se préoccupe moins des dangers auxquels la société l'expose que des secours que cette même société peut lui apporter. L'amour qu'elle recherche constamment, auquel elle aspire depuis son enfance est celui d'une personne qui la protège, qui lui évite tout effort pénible, qui fasse à sa place les actions difficiles et coûteuses, surtout les actions sociales, qui d'autre part l'excite elle-même et lui fasse faire les actions avantageuses, capables de remonter sa force et sa tension. C'est cet amour spécial, objet d'aspiration pour tous les faibles psychologiques, que nous avons résumé faute de mieux par le mot « *besoin de direction* ». C'est ce besoin de direction, cette recherche d'une influence protectrice et excitante, qui, par les efforts et les doutes qu'ils déterminent, amène les obsessions et les délires.

Nous voyons ce caractère dès l'enfance dans l'attitude de Madeleine vis-à-vis de ses parents : « Dès mon enfance j'ai souffert de mon amour exalté qui ne parvenait pas à s'exprimer : j'éprouvais par moments un grand désir de me jeter dans les bras de mon père et de ma mère et de leur dire combien je les aimais ! Je n'osais pas ! Jamais ils ne se sont doutés des sentiments que j'avais pour l'un et pour l'autre. Plus d'une fois j'ai essayé d'écrire ce que je ne pouvais dire ; je le faisais en pleurant d'émotion. Puis après je déchirais mon papier et je renfermais mes impressions. J'aurais bien voulu avoir une amie intime à qui j'aurais pu tout dire, mais même à une amie je ne pouvais rien dire. J'aimais beaucoup mes sœurs, mais avec elles je ne m'épanchais pas, elles ne m'auraient pas comprise. Je sentais pour toute personne un amour extrême, mais à personne je n'osais le témoigner. » Il est difficile de mieux décrire cet état d'esprit des faibles émotifs et timides qui aspirent à l'amour et qui ne peuvent pas le réaliser. Quand on a essayé de mettre cet enfant en pension loin de ses parents, elle est devenue très malade et il a été nécessaire de la retirer de la pension et de la ramener auprès des siens. Elle souffrait cruellement de la moindre séparation et de la moindre rupture d'affection, elle a même été malade à la suite d'un accident arrivé à sa poupée : « Toute jeune, à six ans, je crois, j'avais une poupée que j'aimais comme une mère aime son enfant. Cette poupée s'est trouvée égarée : grand désespoir ! Je me figurais qu'elle avait la vie comme moi, qu'elle souffrait et l'incertitude que j'avais sur

son sort me déchirait le cœur, j'étais inconsolable. J'étais indignée qu'on puisse supposer que j'oubliais ma fille. Quand je l'ai retrouvée, la tête cassée, j'ai éprouvé toute la douleur d'une mère qui perd son enfant et il a fallu me tenir couchée, car j'ai été bien malade. »

Dans ces conditions il n'est pas étonnant qu'à tout âge, dans tous les états, les pensées et les écrits de Madeleine soient perpétuellement remplis de dithyrambes sur l'amour. « Oh oui! c'est l'esprit d'Amour qui est tant nécessaire aux hommes. Seule la vraie charité fait qu'on se supporte, qu'on s'aide mutuellement, qu'on se sacrifie, qu'on se donne ! Ah ! pourquoi faut-il qu'on ne puisse trouver cet amour autour de soi ?... Ce seul mot d'amour me cause des transports mystérieux que je ne puis exprimer. Pour moi l'amour c'est tout, c'est la puissance incompréhensible et souveraine qui transforme tout, qui réunit tous les êtres dans une divine flamme, c'est le principe, c'est le but de toute ma vie, c'est la joie de l'âme sur la terre comme ce sera sa récompense dans le ciel, l'amour comprend tout, résume tout, déifie tout... S'il est doux de donner aux pauvres quelque chose de ses biens, que dire de la félicité d'une âme qui se donne tout entière. Ah ! si les hommes savaient se donner ! Ah ! si je pouvais me donner !... »

Mais ce qu'on ne doit pas oublier et ce que j'ai déjà montré bien des fois, c'est que Madeleine qui aspire à l'amour, qui veut qu'on se donne à elle et qui veut se donner à un autre n'y parvient pas dans la société humaine. Elle essaye cent fois d'établir avec des hommes ou des femmes cette union rêvée et pour une raison ou pour une autre elle se décourage et ne réussit pas. Nous avons vu sa déception dans son adolescence quand elle a de l'affection pour un jeune garçon de son âge. J'ai vu plus tard à l'hôpital ses efforts, quelquefois sincères, pour se lier avec certaines malades de la salle et j'ai dû constater que sa bonne volonté maladroite et timides n'aboutissait à rien. Comme nous l'avons remarqué elle est restée sept ans dans la même salle sans se lier d'amitié avec personne et sans conserver après sa sortie de l'hôpital aucune de ces relations amicales que j'ai vu s'établir entre plusieurs autres malades. C'est là un caractère typique des psychasténiques, l'aspiration à l'amitié et l'incapacité d'établir ces relations sociales d'amitié.

Une forme intéressante de ce trouble sur laquelle j'ai souvent insisté, c'est la recherche d'amitiés anormales en dehors des personnes de leur âge et de leur milieu. J'ai déjà montré beaucoup de ces psychasténiques qui cherchent à se lier avec des individus d'une condition ou d'une éducation inférieure et très souvent avec des individus d'un âge très différent du leur. J'ai montré que ces différences d'âge et de situation rendent au moins en apparence les relations sociales plus faciles pour le timide. C'est à ce groupe de faits que je rattacherai la passion énorme et souvent bizarre que Madeleine montre pour les enfants. Elle a toujours voulu -soigner et instruire de jeunes enfants, elle ne peut pas voir un enfant sans vouloir lui parler et jouer avec lui et elle éprouve en voyant des enfants des émotions folles : « Leur petite voix m'enchanté et me fait éprouver au cœur un sentiment qu'il m'est impossible d'exprimer. C'est pour moi la plus belle de toutes les mélodies. Quand je les entends, je suis captivée, hypnotisée, je ne me possède plus, je suis comme transportée au Ciel. Il y a des moments où je puis supporter cette joie ; mais dans d'autres je sens mon cœur défaillir, je fonds en larmes, je n'ai plus la force de supporter une pareille émotion, on dirait que je vais en mourir... »

On comprend que, dans ces conditions, Madeleine ait souffert bien souvent dans ses affections, qu'elle ait eu à maintes reprises des crises de doutes, de scrupules, des

obsessions interminables à propos de ses sentiments pour telle ou telle personne. Ces malades essayent de fixer leur besoin d'affection et de direction sur une personne particulière, puis à la suite de la moindre difficulté ils doutent que cette personne soit bien choisie, qu'elle ait un réel dévouement pour eux, qu'elle les aime bien pour eux-mêmes, qu'elle n'ait pas une arrière-pensée, que ces relations soient parfaitement honnêtes et pures, etc., etc. On pourrait trouver bien des exemples de ces obsessions de Madeleine sur ses amies, sur les prêtres qui essayaient de jouer le rôle de directeur de conscience. Je me borne à renvoyer à la description des interminables interrogations qui agitent son esprit pendant les périodes de tentation à propos de mon influence sur elle et de ma direction.

Inversement, comme l'esprit de cette malade est changeant, il y a des moments où ces mêmes sentiments déterminent de véritables convictions délirantes. Après avoir trop douté de l'affection que l'on a pour elle et de la pureté des intentions elle est trop convaincue à d'autres moments de l'exagération de cette affection et de sa perfection. Si nous avons été frappés du caractère pathologique de ses doutes pendant la période des tentations, nous reconnaitront également l'aspect anormal des sentiments qu'elle a à mon égard à la fin des extases dans la période de consolation qui les suit.

Nous avons déjà vu qu'à ce moment Madeleine me croit constamment présent auprès d'elle, épiant ses mouvements et ses moindres pensées, elle imagine que je la dirige dans tous ses actes et que je suis prêt à la châtier avec une cravache d'or si elle résiste le moins du monde. Elle se souvient de ses doutes précédents, mais elle ne s'en préoccupe plus : « J'ai pensé à la bonté de Dieu qui nous pardonne nos doutes injurieux et j'ai la certitude que vous ferez comme le bon Dieu, que vous oublierez tout... Maintenant je vous vois sans cesse auprès de moi, mais je n'en suis plus surprise puisque vous êtes l'organe de la divinité...

Le sentiment que j'éprouve est inexprimable, je n'aurais jamais cru qu'il fût si doux de vous être soumise. Et quand même, mon Père, vous jugeriez à propos de ne rien me dire, de ne rien m'ordonner, quand même vous n'auriez pour moi ni un regard, ni une parole, je jouirais quand même de me savoir en vos mains, toute à votre disposition, prête à faire votre volonté lorsqu'il vous plaira de la manifester... Quelle paix indicible procure à mon âme cet abandon de moi-même à votre direction ! Quelle douceur je goûte à porter le joug ! »

Si on ne considère chez Madeleine que des sentiments de ce genre, des haines ou des amours s'adressant à des hommes réels, on ne sera guère embarrassé pour le diagnostic. Il s'agit évidemment de troubles psychologiques tout à fait analogues à ceux que nous venons de voir chez les malades précédents. Ce sont des obsessions et des délires à propos des sentiments de haine ou d'amour chez des malades chez qui l'amour a une grande importance, qui sont très peu capables d'établir des relations sociales correctes et dont les croyances sont facilement troublées. Le délire de Madeleine sur ma présence et ma direction perpétuelle est tout à fait identique à celui que nous avons observé chez Uk. et il se développe à peu près dans les mêmes conditions à propos de ma direction.

4. - Le directeur divin

[Retour à la table des matières](#)

Les pensées de Madeleine sont plus complexes : elle ne présente pas seulement ces amours pour des femmes ou des hommes de ce monde que nous croyons comprendre, elle a en outre et principalement des sentiments et des idées d'union avec Dieu qui sont souvent considérés comme d'une autre nature. Pouvons-nous comparer ces amours divines avec des amours humaines et parler encore d'obsessions et de délires d'amour sous une forme particulière ?

Évidemment le Dieu de Madeleine ressemble beaucoup à un homme et il est difficile d'imaginer une religion plus anthropomorphique que la sienne. Mais il y a cependant des différences assez importantes : ce Dieu n'est pas un homme comme les autres, soumis aux lois de la nature et aux lois de la raison, avec les mêmes faiblesses que nous ; il peut faire une foule de choses dont les hommes sont incapables et il est au-dessus de toutes les lois. Ce Dieu ne circule pas au milieu de nous de telle manière que tout le monde puisse le voir et le toucher, il est invisible comme il est tout-puissant. Ces différences incontestables modifient-elles profondément la nature de l'Union ? En apparence les relations ne semblent guère changées et nous avons vu que Dieu était pour Madeleine un souverain, un enfant, un professeur, un père, un amant, c'est-à-dire qu'il remplissait vis-à-vis d'elle des rôles qu'un homme aurait parfaitement pu remplir. Si nous examinons le problème de plus près nous allons voir que la nature divine modifie assez profondément ces rôles, mais ces modifications ont toutes le même effet, elles ne font que faciliter et perfectionner l'amour et l'union sans en changer la nature.

Madeleine qui a une nature aimante ne réussit pas suffisamment à son gré à être aimée et à aimer. C'est évidemment à cause des difficultés que présente l'union avec les hommes réels en chair et en os. La différence qui existe entre les hommes, l'opposition des natures, des volontés, des intérêts, les défauts des autres et nos propres défauts rendent cette union difficile : il faut pour arriver à l'union des entreprises, des luttes, des adaptations de toute espèce. Madeleine fait difficilement et mal toutes ces actions et les a en horreur, ce qui fait qu'elle s'écarte des gens qu'elle aime le plus et qu'elle renonce à s'en faire aimer : « Rien ne me réussit, mes compagnes restent froides avec moi, les mères ont peur que je ne prenne leurs enfants et me les retirent. Mon cœur a soif d'amour et d'union et je sens qu'ici-bas il est impossible de le satisfaire, de là une tristesse intérieure qui me donne un besoin de pleurer et me fait désirer mourir. »

Nous la voyons de très bonne heure changer l'objet de son amour : « C'est maintenant le sentiment d'être aimée par Dieu qui me donne cette touche au cœur que je considère comme la plus grande grâce, c'est ce sentiment qui seul me fait répandre d'abondantes larmes d'une douceur que je ne saurais dire. » Tous les problèmes de l'amour humain sont transférés à l'amour divin. Est-ce que je fais bien tout pour obtenir l'amour de Dieu ? Est-ce que Dieu m'aime complètement, définitivement ? De

là les interrogations et les obsessions sur la perfection de la conduite religieuse, sur les marques de la faveur divine, les miracles, la lévitation. Un pareil changement est-il intelligible ?

Le Dieu de Madeleine a sur les pauvres humains un avantage immense, c'est qu'il n'est pas vrai et n'a pas besoin d'être vrai. Entendons-nous, je ne parle pas du tout de la vérité religieuse ou métaphysique, je parle uniquement de la vérité psychologique. Au point de vue psychologique, la vérité est une complication de la croyance réfléchie, c'est une action nouvelle qui se surajoute aux précédentes quand l'esprit atteint le stade rationnel et surtout le stade expérimental. Non seulement la formule verbale est soumise au contrôle des autres tendances et n'est affirmée qu'après avoir été combinée avec elles, mais encore elle est contrôlée par les lois sociales, par les lois de la raison et surtout elle est contrôlée par l'expérience. La formule verbale n'est affirmée, ne devient croyance que si elle se trouve d'accord avec l'idée de ces lois et avec certains actes perceptifs. En un mot une croyance réfléchie ne devient une croyance vraie que si elle est soumise aux lois de la raison et à la vérification expérimentale. C'est la nécessité de cette vérification qui rend si difficiles les amours et les actions avec les hommes : il ne suffit pas de construire dans son esprit les sentiments qu'on leur prête, il faut encore tenir compte du bon sens, ne pas leur prêter des conduites absurdes, tenir compte de leurs actes réels et de leurs paroles réellement prononcées, c'est la vérité de leurs sentiments qui est embarrassante et souvent pénible. Même si on ne tient pas compte de cette vérité logique et expérimentale, les croyances relatives aux hommes réels sont soumises dans la réflexion au contrôle des tendances perceptives. Nous désirons voir chez nos amis une certaine attitude et une certaine conduite, les entendre exprimer certaines paroles et nous ne croyons pas à leur affection si nous ne pouvons pas avoir ces perceptions. Jamais quand il s'agit des hommes réels on ne peut échapper aux actes et aux perceptions réelles.

Or, le Dieu de Madeleine a deux propriétés remarquables, il est tout-puissant et il est invisible. Il peut tout faire, il peut déranger l'ordre des choses adopté par le bon sens et il ne peut être perçu par aucun de nos sens. Il est vrai que Madeleine prend bien des libertés avec ces propriétés de Dieu et les change à sa fantaisie. Elle fait souvent parler Dieu selon les règles de la logique et de la morale humaine et ne lui prête des miracles que de temps en temps. Elle peut à certains moments le voir, l'entendre et le toucher, mais elle le considère comme invisible pour les autres hommes et de temps en temps invisible aussi pour elle-même. Dieu est impalpable quand il traverse les murs et il est palpable quand il caresse Madeleine. Il n'en est pas moins vrai que la possibilité du miracle irrationnel et la possibilité d'échapper complètement aux perceptions humaines offre des commodités considérables pour supprimer tous les contrôles et toutes les discussions. Si je me permets de trouver la conduite de Dieu un peu étrange au point de vue moral, Madeleine me répond avec componction : « Dieu fait bien ce qu'il fait, sa volonté change tout en or ». Si je lui dis que Dieu doit être un bon Dieu et un Dieu pas trop bête, elle me répond ironiquement : « Est-ce que Dieu a besoin que vous l'approuviez et le trouviez intelligent ? Ses desseins sont impénétrables, il est tout naturel que vous ne compreniez pas. Dieu est ce qu'il veut être. » Si je demande à voir une preuve quelconque, elle cherche à me montrer des miracles quand elle est dans les périodes de doute, mais dans les périodes de conviction elle se moque de moi : « Vous avez des yeux qui ne savent pas voir les choses invisibles ». Voici des croyances bien à l'abri de tout examen indiscret.

En réalité Dieu n'est pas seulement ce qu'il veut, il est ce que veut Madeleine : il est amoureux, si elle est bien disposée, il est professeur et philosophe quand elle est

prête à écouter ou plutôt à faire des discours. Il est sur ce point bien différent des hommes qui ne sont jamais prêts à notre heure et qui ont des humeurs différentes de la nôtre ; il est dans ces conditions bien plus facile de l'aimer et d'en être aimé. L'identification avec Dieu, qui est, comme le rappelait M. Revault d'Allonnes à propos de Guillaume Monod¹, le terme de ce genre d'unions, est singulièrement facilitée par cette docilité de la divinité. On ne s'identifie jamais complètement avec une personne réelle, parce que ses actes, ses sentiments, manifestés dans les perceptions, s'opposent toujours à notre nature par quelque détail ; on s'identifie beaucoup plus facilement avec un être qui n'est pas perceptible ou qui ne l'est qu'aux moments favorables quand il est d'accord avec nous.

Ce caractère irrationnel et imperceptible de Dieu diminue beaucoup la complexité des relations sociales : « Ah ! comme tout devient simple ! Qu'importent les misères de la vie, les complications de la santé, de la fortune et des relations humaines ! Je n'ai plus à tenir compte de rien. Je suis à Lui, rien qu'à Lui, sa volonté est ma seule préoccupation... C'est une ivresse d'amour, un délire du cœur, que des paroles ne peuvent rendre, que la raison ne peut comprendre. L'âme est indifférente à toutes les peines, à toutes les humiliations, à tous les problèmes du monde. Elle aime et ne fait qu'aimer, sur terre on fait toujours autre chose en même temps que l'on aime... Ce qui me rend de plus en plus heureuse dans mon unique acquiescement à la volonté de Dieu, c'est qu'il ne me demande et ne me demandera jamais rien qui ne soit simple et facile : je ne me préoccupe plus de rien, tout en moi se simplifie ».

Cette simplification des relations affectueuses ne diminue pas cependant leur intérêt, car ce te union avec Dieu reste avantageuse et rémunératrice. Il est évident qu'une telle union est des plus flatteuses pour l'orgueil humain qui subsiste toujours un peu au cœur des ascètes : « Quand je songe au résultat final, j'ai plus d'orgueil de ma pauvreté et de mon détachement de tout que les plus riches ne peuvent avoir de tous leurs biens. Les humiliations par lesquelles j'ai dû passer n'ont réussi qu'à me mettre au-dessus de tout, à me faire dominer tout ».

Mais nous pouvons nous rendre compte d'une foule d'avantages plus précis. Madeleine reçoit d'abord de Dieu une protection et un secours matériel dans toutes les circonstances de la vie : « Qu'importent ma faiblesse, ma maladresse pour gagner ma vie, pour me défendre, une voix m'a dit que par la communion journalière Jésus est en moi avec toute sa force et toute sa richesse, n'est-ce pas la plus grande fortune et la plus grande sécurité ici-bas... Les mères sont bien heureuses lorsqu'elles contemplent leur enfant, mais il me semble que je le suis plus qu'elles quand je considère l'enfant Jésus, que je baise ses mains et ses petits pieds, que j'ose le prendre dans mes bras et le presser sur mon cœur. Alors je suis riche, car j'ai le trésor des trésors, je suis fière car j'ai la suprême beauté, je suis invincible car j'ai la source de toute force et de toute justice. J'ose me présenter devant Dieu avec mon doux fardeau, car ce petit enfant est la rançon du monde et je n'ai pas à craindre de voir ma prière repoussée. La pureté s'oppose à nos souillures, la sainteté couvre nos crimes, la bonté et l'amour d'un Dieu triomphent de l'égoïsme et de l'ingratitude des hommes ».

Dans certains cas nous constatons facilement le bénéfice et l'économie des forces que cette alliance lui procure. Madeleine qui d'ordinaire est très dévouée et qui souvent s'épuise pour rendre service ne veut plus rien faire pour personne quand elle est dans ses états de consolation, nous l'avons vu refuser d'écrire un mot pour aider

¹ Revault d'Allonnes. *Psychologie d'une religion*, p. 48.

une amie d'enfance. C'est qu'il lui suffit de recommander à Dieu ceux qu'elle devrait assister elle-même : « Dieu n'a rien à lui refuser et donner Dieu à cette amie c'est bien mieux que de lui donner une lettre ». Nous avons décrit des obsédés qui faisaient des générosités avec l'argent du patron, elle fait des générosités avec la puissance de Dieu, ce qui lui permet d'être bonne et d'acquérir des reconnaissances à peu de frais.

Dieu lui donne également la force intellectuelle qui permet de tout comprendre définitivement : « C'est dans cet amour que j'ai vu et compris toutes choses, le passé, le présent et l'avenir, les joies et les douleurs de la terre comme les béatitudes du ciel... La lumière intérieure qui m'a éclairée m'a fait découvrir de nouvelles beauté dans l'œuvre de Dieu et j'ai mieux compris quelque chose de ses desseins : Dieu me donne le suc des choses pour la nourriture de mon âme ».

Je constate surtout avec intérêt la façon dont Dieu joue le rôle de directeur des psychasténiques. Une des manies bien connues de ces malades c'est de faire décider par leur directeur les actes qu'ils désirent en réalité accomplir, mais qu'ils ne peuvent pas vouloir. Ils sont incapables d'exécuter des résolutions d'ailleurs insuffisantes, dès qu'il se présente un léger obstacle (trouble du stade ergétique-rationnel) et même très souvent de transformer en résolutions des désirs qu'ils sentent vaguement en eux-mêmes (trouble du stade réfléchi). Quand ils viennent demander au directeur de prendre la décision à leur place ils se gardent bien de lui dire quel est leur désir secret, car ils craignent que cette révélation ne l'impressionne et qu'il n'ordonne ce qu'ils désirent pour leur faire plaisir. Le directeur se figure qu'il peut décider au hasard ce qui lui paraît convenable, mais son rôle est loin d'être aussi simple car il se heurtera à des résistances désespérées et déterminera de grands troubles s'il n'a pas deviné le désir du malade. C'est là une des difficultés de la direction humaine.

Le Dieu de Madeleine se trouve dans de bien meilleures conditions : il n'a pas à deviner les désirs, il les connaît parfaitement, puisque c'est la même personne qui sent les désirs et qui fait parler le Dieu. Aussi ses décisions sont-elles toujours parfaites, admirablement adaptées à la situation morale du disciple qui les accepte avec joie, d'abord parce que l'autorité divine vient ajouter un excitant de nature supérieure à la volonté et ensuite parce que la décision s'accorde très bien avec le désir. Pendant certaines périodes Madeleine charge Dieu de toutes les opérations psychologiques qu'elle me demande de faire pendant les autres périodes et elle est obligée de me dire avec des réserves de politesse, que la direction de Dieu est bien plus habile que la mienne.

Aussi dans ces périodes particulières Madeleine fait décider par Dieu les actes les plus simples et j'ai déjà rapporté que c'est Dieu qui lui conseille de me demander un laxatif ou de l'eau sucrée. Voici encore un exemple de cette tendance à rattacher à un ordre de Dieu, un acte qui dépend en réalité d'un désir naturel. Madeleine qui a un certain talent de dessin ne voulait faire que des images de piété et m'avait déclaré cent fois qu'elle ne pouvait employer son crayon qu'à reproduire les images de la Sainte Famille. Je la trouve un jour dans la salle en train de faire le portrait d'une malade et je l'en félicite. Elle m'écrit alors la lettre suivante : « J'ai reçu dans ces derniers temps une lumière qui a changé ma manière de voir. Dieu m'a fait comprendre que l'homme est la plus belle de toutes ses œuvres, c'est le chef-d'œuvre de la création et l'image du Christ fait homme pour son amour... Dieu l'aime toujours cette image si souillée qu'elle soit parce qu'il y voit toujours quelque reflet de son souffle. Pourquoi moi aussi dans les créatures ne verrais-je pas toujours le souffle divin et ne m'attacherais-

je pas à reproduire de mon mieux ces fleurs sorties du cœur de Dieu ? Avec de telles considérations le portrait n'est plus un sujet profane, c'est une image vivante du Christ que je m'efforce de rendre avec son caractère particulier propre à chaque personne... Dieu vient de confirmer encore ces idées qu'il m'avait inspirées ». Il est bien certain que Madeleine avait commencé le portrait de la malade sans réfléchir, en cédant à un caprice et, si le hasard ne m'avait pas fait passer par la salle, elle n'aurait pas interrogé Dieu et ne m'aurait pas écrit cette lettre. C'est mon passage et peut-être mon sourire qui ont amené le doute et la parole du directeur divin est venue justifier un désir.

Parmi les difficultés que soulève l'amour des hommes il y a les complications qui dépendent de l'évolution du temps et de l'avenir : m'aimera-t-il toujours ? Changera-t-il si je change moi-même ? « Je n'ai à me préoccuper de rien pour l'avenir, dira au contraire Madeleine, et je me sens tout à fait l'esprit libre. Jésus aime les siens et comme il ne change pas il les aimera toujours, Dieu est immuable dans ses desseins ». Il ne pourrait changer que si elle changeait elle-même, si elle cessait d'aimer Dieu, si elle tombait dans le péché ; mais comme nous l'avons déjà vu, cette supposition est une pure absurdité. « La vue de Dieu en toutes choses a sanctifié toutes mes affections, elles sont toutes devenues pures, aucune ne peut inspirer un péché... Ce n'est pas elle qui agit, c'est Dieu qui la fait agir ; comment imaginer que Dieu fasse lui-même un péché ? Comment ferait-il pécher ceux qu'il aime. Il est toujours le même dans l'éternité et elle n'a rien à craindre de l'avenir ».

Enfin il y a une dernière question très indiscreète que je me suis permis de poser à Madeleine pendant les extases et qui a provoqué des discussions fort curieuses. Je répète encore que je ne posais de telles questions que pendant les états de consolation, quand elles étaient inoffensives ; dans d'autres états les mêmes questions auraient pu être cruelles.

Je disais à Madeleine : « L'amour est un commerce où chacun trouve à gagner quelque chose : je vois bien ce que vous gagnez à cette Union, mais je voudrais savoir ce que Dieu y trouve pour lui-même. Pourquoi Dieu vous a-t-il choisie entre toutes les femmes ? Quelle satisfaction exceptionnelle lui procurez-vous qui justifie cet amour de dilection ? » Un détail particulier m'avait frappé à cette époque, en 1899, et je le comprends mieux aujourd'hui après mes études sur « l'amour pour soi-même ». Madeleine ne répondait jamais d'une manière précise à ma question en parlant de ce qu'elle ferait pour Dieu dans l'avenir, mais parlait uniquement de ce qu'elle avait fait pour lui dans le passé et considérait qu'elle avait ainsi acquis des droits définitifs. Nous avons vu que c'est là tout à fait la conduite des psychasténiques à la recherche de l'amour pour soi-même.

Mais considérons le détail de ces services passés. « J'ai toujours eu pour Dieu un amour pur, humble, confiant et désintéressé... La gloire seule de Dieu me préoccupait uniquement. J'aurais voulu rendre Dieu plus grand si cela avait été possible. Ne le pouvant pas, puisqu'il est Dieu, du moins j'étais heureuse de m'abîmer devant lui dans la profondeur de mon néant... Ma volupté était de proclamer sa toute-puissance et mon incapacité, sa grandeur, sa bonté et mon indignité. J'avais de la joie à lui dire que je n'avais rien de bon en moi et que je tirais tout de lui. Plus je me voyais misérable et plus mon cœur se remplissait d'amour et de reconnaissance. Plus j'étais petite et plus il paraissait bon de s'abîmer jusqu'à moi. Sa volonté était tout pour moi... J'aimais Dieu et tout mon bonheur était de me tenir à ses pieds, de louer, de bénir sa grandeur, sa beauté, toutes ses perfections. J'aimais Dieu et pour le rendre plus grand, si cela avait été possible, j'aurais voulu lui servir de piédestal. Quand je songe que j'ai

toujours pensé et senti ainsi, je comprends, je me résigne à être consolée, puisque maintenant Il le veut ainsi ».

Il n'y a dans tout cela que de basses flatteries et il est singulier de voir employer vis-à-vis d'un Dieu intelligent et bon les procédés qui servaient dans les relations avec les plus grossiers tyrans. Mais surtout Madeleine ne se demande pas si Dieu a besoin de ses flatteries, s'il désire qu'elle s'occupe du soin de sa gloire ; elle oublie l'adage : *invitum qui servat idem facit occidenti* et elle impose à Dieu ses fades compliments. Pourquoi admettre immédiatement que Dieu doit les accepter et en être reconnaissant de cette manière invraisemblable. Nous retrouvons là exactement l'état d'esprit des obsédés amoureux, voisins des obsédés autoritaires, qui veulent imposer des services et des cadeaux qu'on ne leur demande pas et qui exigent que ces cadeaux soient surestimés.

Madeleine ajoute une autre explication : elle insiste énormément, et je ne puis citer tous ces passages, sur les souffrances qu'elle a subies. Elle rappelle sa misère, son travail excessif, les abominables douleurs qu'elle a ressenties dans les pieds, ses souffrances morales, ses humiliations, ses désespoirs même quand elle se sentait abandonnée par Dieu et livrée au Diable. Ces souffrances elle les a offertes à Dieu, c'est-à-dire qu'au moment où elle souffrait elle pensait à Dieu et lui donnait en cadeau ses souffrances. « Ne pouvant rendre Dieu ni plus grand, ni plus parfait qu'il n'est, je voudrais pouvoir disparaître en sa présence dans un acte de suprême adoration. Je trouve une véritable volupté à me sentir comme broyée à ses pieds. Chaque douleur que j'éprouve, je la lui offre comme un cri d'amour qui s'échappe de tout mon être... Pour moi le grand bonheur quand on aime, c'est de souffrir, d'endurer quelque chose de pénible pour la personne aimée, j'ai soif de m'effacer devant Dieu pour prouver sa gloire. Ce besoin est si réel que la mort qui répugne tant à la nature m'apparaît à moi comme un bonheur. Je suis heureuse de penser qu'un jour mon corps s'anéantira et deviendra poussière dans l'immensité de Dieu. J'éprouve le besoin de me consumer devant lui comme se consume l'huile d'une lampe devant le tabernacle. Mon amour enfin est une adoration et demande une sorte d'immolation de moi-même pour se témoigner. C'est dans le sacrifice qu'elle se trouve. »

On pourrait répondre à Madeleine d'abord qu'il ne faut rien exagérer, qu'elle n'a été crucifiée que dans son lit et que les clous ne dépassaient pas l'épiderme ; on pourrait lui faire observer que dans l'univers bien d'autres femmes ont souffert autant et plus qu'elle et ont invoqué comme elle des divinités. Mais l'idée générale de Madeleine semble plus intéressante : au premier abord sa croyance semble assez peu intelligible. Comment acquiert-on des droits à la reconnaissance et à l'affection de quelqu'un simplement parce que l'on est d'une manière accidentelle accablé de souffrances ? S'il a de la sympathie pour nous et s'il nous assiste, c'est nous qui lui devons des remerciements et il ne nous doit rien. Si l'invocation de son nom au moment de la souffrance nous apporte un réconfort et un soulagement, c'est heureux pour nous et nous devons peut-être lui en être reconnaissants, mais c'est tout et on ne comprend pas qu'il nous doive à ce propos une si grande affection.

Cependant des idées de ce genre sont très répandues, elles doivent se rattacher à des associations de ces idées avec quelques anciennes conduites sociales. Dans certains cas particuliers la souffrance est une punition : le chef qui n'a pas été obéi à une déception et sa colère dérive sur le délinquant : après les coups, après la souffrance de celui-ci la colère du chef est épuisée et le coupable rentre en grâce. La punition est un moyen pour rétablir les bonnes relations entre le Dieu et le fidèle.

« Toujours, nous dit Madeleine, la douleur de quelque nature qu'elle soit m'a paru une expiation... Un ange est venu me dire dans mon enfance que je devais souffrir pour tous, j'ai compris ce que Dieu attendait de moi et je me suis résignée à une vie de souffrances ».

Dans d'autres cas la douleur est le résultat d'une obéissance, d'une soumission. Un tyran tout puissant peut avoir des caprices cruels et peut éprouver un sentiment de puissance, une excitation s'il fait souffrir ses victimes. Il les aime au fond tout en les faisant souffrir et leur sait gré de l'excitation qu'il ressent : nous venons de voir des cas semblables à propos des manies de domination. Si les victimes résistent trop, se défendent et réussissent à moins souffrir, elles ne satisfont pas le sadisme du tyran et l'indisposent contre elles, elles s'exposent à un plus grand mal. Il se peut qu'une bonne tactique soit l'acceptation immédiate des souffrances, peut-être même avec exagération de leurs manifestations pour acquérir en fin de compte la bonne grâce du tyran. On peut se demander si certains mystiques ne se font pas une idée de ce genre à propos de leurs souffrances. Saint François de Sales parlant du vrai chrétien ne nous dit-il pas que, si cela amusait Dieu le moins du monde de le voir souffrir éternellement dans l'enfer, « si par imagination de chose impossible, il savait que sa damnation fût plus agréable à Dieu que sa salvation, il quitterait sa salvation et courrait à sa damnation ¹ ; il considère heureusement cette supposition comme invraisemblable.

Madeleine ne fait même pas cette restriction raisonnable, elle pousse la flatterie jusqu'au bout : « J'acceptais tout pour moi, je faisais abnégation complète de moi-même et me résignais à tous les abandons, à toutes les angoisses de l'amour souffrant que la volonté de Dieu brise comme il lui plaît. Je trouvais même une sorte de volupté à prendre mon cœur broyé et à le lui offrir ainsi tout meurtri et tout désolé par ses coups, l'assurant que toujours et pour toutes choses je lui rendrai grâces quelles que soient les souffrances qu'il m'envoie. Pendant que mes yeux versaient d'abondantes larmes, que mon cœur était tout brisé je sentais l'amour croître d'autant plus que je souffrais davantage. Je sentais que vraiment sa volonté m'était tout ».

Enfin il me semble que l'on peut se placer à un autre point de vue : pour rendre service à un personnage nous devons agir, dépenser nos forces et faire des efforts. Une conception psychologique assez superficielle que nous aurons à discuter associe l'effort avec la souffrance, il en résulte que nos efforts pour rendre service auront été d'autant plus grands que nous aurons plus souffert et l'individu à qui nous prétendons rendre service nous devra une plus grande reconnaissance. Nos souffrances étant ainsi assimilées, le plus souvent sans aucune raison, à des punitions, à des flatteries, à des efforts pour rendre service deviennent donc méritoires et paraissent justifier l'affection du personnage à qui on les offre, c'est-à-dire à qui on rattache ces punitions, ces flatteries, ces services. C'est ainsi que l'on peut comprendre cette idée si fréquente des mérites de la souffrance. Inutile d'insister sur toutes les erreurs psychologiques, sur tous les malentendus et je dirais presque sur les conceptions irrespectueuses de la divinité qui remplissent de telles interprétations.

Madeleine se défend en disant que son cas est tout particulier : elle a les mêmes souffrances que le Christ, elle est crucifiée comme lui, cette souffrance doit avoir aux yeux de Dieu une valeur inestimable et provoquer sa grande affection :. « Ma douleur est toujours une participation aux douleurs de Jésus-Christ, victime par les péchés de

¹ SAINT FRANÇOIS DE SALES, *Traité de l'amour de Dieu*, liv. IX, ch. IV, cf. MALEBRANCHE, *Traité de l'amour de Dieu*, Introduction de D. Roustan, 1923 p. 40.

l'humanité déchue... », elle est sur la croix, de gros clous de fer pénètrent dans ses pieds, elle a les cinq plaies, etc. Il y a encore là une idée singulière : pourquoi un homme qui souffre d'une maladie doit-il être particulièrement reconnaissant à un autre homme qui a la même maladie, pourquoi un individu crucifié doit-il se considérer comme le débiteur d'un autre individu crucifié comme lui, en quoi est-il soulagé et pourquoi attribue-t-il ce soulagement à celui qui éprouve le même supplice ?

Il y a là une interprétation particulière de la sympathie : un homme nous paraît comprendre mieux nos souffrances s'il peut bien se les représenter. S'il éprouve les mêmes, il sera dans ce cas plus disposé à nous plaindre, à faire des efforts pour nous. Souvent ce n'est qu'une illusion, car cet individu peut ne s'occuper que de sa propre souffrance et non de la nôtre ; mais nous sommes disposés à croire qu'il sympathise mieux avec nous et nous lui en saurons gré. Le croyant prête à Dieu cette illusion naïve, il admet qu'il sera plus satisfait de nous, qu'il croira davantage à notre dévouement s'il nous voit dans ces bonnes conditions pour sympathiser avec lui. Dieu qui scrute le fond des cœurs ne devrait pas avoir besoin de ces artifices, mais les hommes qui s'en servent les prêtent à Dieu quand ils désirent qu'il surestime leur dévouement et leur sympathie.

Madeleine ne prolonge pas longtemps ces discussions car elle n'accorde pas d'importance aux arguments qu'elle présente. Qu'importe après tout la raison pour laquelle Dieu l'aime particulièrement, il l'aime et il l'aime définitivement voilà l'essentiel : « Vous ne comprenez pas pourquoi Dieu m'aime, qu'importe ? C'est un mystère, c'est son idée de m'aimer, c'est une folie, si vous voulez. L'incarnation du Verbe est-elle donc autre chose que l'acte d'amour d'un Dieu fou ? Oui, mon Dieu, vous me permettrez de vous le dire, vous êtes encore tous les jours fou d'amour pour vos créatures. Vous aimez les hommes faits à votre image et vous avez pour moi des complaisances particulières... J'ai pleuré et mes larmes d'amour m'ont bien révélé que Dieu était pour moi quelque chose de particulier. Il était plus que mon créateur, il était pour moi quelque chose qu'il n'était pas pour les autres... Il y avait entre nous un lien étroit. Oh ! Je ne peux pas communiquer mes vues et mes impressions, vous ne pouvez pas comprendre. »

Si nous résumons les caractères de cette croyance à l'Union avec Dieu nous remarquons qu'elle présente un grand nombre de caractères déjà connus et déjà décrits dans les obsessions de direction et dans les délires d'amour des obsédés des psychasténiques. C'est toujours la même conception d'un individu tout à fait identique à un homme, toujours présent près du sujet, surveillant ses moindres actes et ses moindres pensées, arrêtant les débuts d'actes dangereux, encourageant et excitant les conduites avantageuses, faisant à la place du sujet toutes les réflexions et tous les efforts pénibles. Le caractère divin du personnage est simplement une aide pour rendre cette conception plus facile, pour amener une réalisation plus parfaite de la direction et de l'amour. Quelquefois on retrouve dans de simples délires d'amour qui n'ont rien de religieux ce besoin de placer le personnage principal dans le ciel où tout est plus facile que sur la terre. J'ai omis de signaler un détail de l'observation de Ssa que je viens de rappeler. Quand cette jeune fille imagine que l'abbé D. est son père, elle me raconte une histoire compliquée pour expliquer qu'il s'agit d'une paternité spirituelle et divine. C'est dans le ciel que l'abbé D. devenu ange a été son père, c'est spirituellement qu'il l'a engendrée. D'où vient cette singulière complication ? C'est que la pauvre fille respecte le caractère ecclésiastique de l'abbé D. et ne sait pas comment lui attribuer autrement une paternité qui sur terre ne serait pas convenable. Le Dieu de Madeleine par son caractère de toute puissance au-dessus de la raison

humaine, par son invisibilité permet de se représenter aisément les conduites affectueuses qui sont difficiles avec des hommes vrais. Un Dieu qui est ce qu'il veut, ou plutôt ce que veut Madeleine, peut bien plus facilement l'aimer et être aimé d'elle.

Le caractère divin de la direction la rend extrêmement avantageuse et honorable, mais il ne la rend pas plus coûteuse. Ce sont des mérites passés et conventionnels qui l'ont déterminée et Madeleine est bien aimée par Dieu pour elle-même, ce qui est le rêve de tous les psychasténiques. Cela lui permet de ne se préoccuper de rien et de conserver l'immobilité de l'extase. Dans cette croyance à l'amour divin le sujet conserve toujours le même état mental qui se manifestait déjà dans ses obsessions et ses délires relatifs à des amours humaines. Tantôt il attribue à Dieu des recherches d'excitation par la flatterie, par la contemplation des souffrances, par le sentiment exagéré de la sympathie, tantôt il conserve lui-même les besoins typiques du douteur, le besoin de direction étroite, le besoin de faire surestimer des actions insignifiantes, le besoin d'amour invariable sans payement. toute sa vie l'aspiration à l'amour et l'incapacité d'établir ces Aussi nous arrivons à cette conclusion : Madeleine qui a présenté toute sa vie l'aspiration à l'amour et l'incapacité d'établir ces relations sociales de l'amour en est arrivée à réaliser cet amour dans un délire. De temps en temps ce délire porte sur un personnage terrestre et devient alors tout à fait identique aux délires d'amour des psychasténiques. Mais d'ordinaire ce personnage terrestre est encore insuffisant, car il amène vite des difficultés et des doutes et Madeleine ne peut se reposer pleinement dans un amour satisfait qu'en prenant Dieu lui-même pour objet de son amour. Le délire de l'Union avec Dieu n'est qu'une forme du délire de direction des psychasténiques.

5. - Le problème des sentiments

[Retour à la table des matières](#)

Il ne faut pas croire que cette hypothèse supprime toutes les difficultés, car il n'est pas facile de comprendre cette transformation des obsessions de direction en délire d'Union avec Dieu.

Une première difficulté se rattache comme toujours à l'étude de la croyance, car la croyance constitue le problème principal, non seulement de la religion, mais de la psychologie de la conduite. La transformation dont nous parlons, suppose une foi profonde, inébranlable malgré toutes les objections, car le moindre doute même parfaitement raisonnable supprimerait immédiatement toute la valeur de cette Union avec Dieu. Nous avons dit que Dieu dirigeait admirablement Madeleine, bien mieux qu'un directeur humain, parce que le même esprit avait conscience des désirs du sujet et des ordres de Dieu et pouvait parfaitement adapter les seconds aux premiers. Mais si Madeleine soupçonnait le moins du monde qu'elle jouait elle-même le rôle de Dieu et qu'elle transformait elle-même en ordres divins ses propres désirs, elle serait immédiatement retombée dans le doute et aurait perdu toute la valeur de cette direction divine. C'est là ce qui arrive chez les autres malades qui essaient d'imaginer quand ils sont seuls ce que dirait leur directeur : ils ne peuvent sortir ainsi de

l'hésitation, parce qu'ils savent qu'ils font parler le directeur, parce qu'ils ne peuvent croire absolument à l'origine extérieure de ses ordres. Les bénéfiques de l'Union dont nous avons parlé, la satisfaction orgueilleuse, la confiance dans un avenir illimité, la conviction d'être aimé définitivement pour soi-même, tout cela disparaîtrait en un instant si le sujet avait le moindre doute sur ses inspirations et ses révélations. Tout s'effondre s'il a le soupçon qu'il rêve et nous le voyons bien quand l'état de tentation remplace l'état de consolation. Nous avons déjà remarqué cette difficulté à propos de l'histoire continuée.

Or, notre malade qui était une douteuse n'arrive que très difficilement à une croyance ferme, comment peut-elle tout d'un coup accueillir avec une foi pareille cette idée de l'Union avec Dieu. C'est cette difficulté fondamentale qui nous explique pourquoi les malades analogues arrivent si rarement à se guérir par les croyances religieuses. Sans doute Madeleine trouve une certaine aide dans l'enseignement religieux qui lui fournit les thèmes principaux, si l'on veut le canevas de son délire. Mais cet enseignement admet une tradition et une autorité auxquelles Madeleine ne tient guère à se soumettre, car elle a besoin d'une religion personnelle. Il y a dans son Union avec Dieu une foule de détails que la religion orthodoxe ne lui fournit pas et qu'elle a besoin de croire pour arriver à trouver dans cette Union une satisfaction complète.

C'est pour résoudre cette première difficulté que nous avons été obligés de faire un long détour et d'étudier les variétés de la croyance. Il nous a fallu comprendre que la croyance n'est pas toujours la même et que dans certains cas une croyance élémentaire et brutale pouvait se substituer à une croyance supérieure devenue défaillante. La notion du délire psychasténique qui peut se greffer sur un terrain de doute et de réflexion insuffisante permet d'interpréter une grande partie des faits observés dans les délires mystiques.

L'abaissement de la croyance, la substitution de la croyance asséritive à la croyance réfléchie ne suffit pas pour expliquer cette confiance dans l'Union avec Dieu. Cette forme de croyance existe naturellement chez bien des individus, des enfants, des sauvages, des débiles mentaux qui n'arrivent pas à une croyance religieuse analogue. Le délire psychasténique dans lequel cette forme de croyance réapparaît peut porter sur toutes sortes d'idées et ne contient pas toujours cette confiance heureuse en une alliance surnaturelle. D'ailleurs dans l'observation même de Madeleine nous avons noté des états de torture et des états de consolation. Nous avons établi que dans ces deux états la croyance était au même niveau et que l'un et l'autre étaient des formes du délire psychasténique. Le sujet des croyances reste sans doute le même et il s'agit toujours de l'amour de Dieu. Mais dans l'un cet amour de Dieu est supprimé, détruit radicalement, dans l'autre il est merveilleusement rétabli. Il y a au moins un sens de la croyance qui est complètement renversé. Comment le même état de croyance est-il orienté tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre direction ?

Il y a d'autres éléments dans ces états psychologiques que les idées et les croyances, il y a des sentiments profonds qui suivant leur nature orientent la pensée et la croyance dans un certain sens.

Quand le sentiment est tourné vers la satisfaction et la joie, il résiste aux idées opposées et les transforme. Voici un morceau curieux qui a été écrit par Madeleine dans une période de consolation, quand j'essayais de la tirer du Ciel en rappelant ses idées précédentes sur l'Enfer : « Lorsqu'il me vient à l'esprit que je suis rejetée de

Dieu, que j'irai dans l'Enfer, je me dis : Oui, c'est vrai, je le mérite bien. Mais, si je vais en Enfer je bénirai la justice de Dieu, je le louerai quand même. Je me consolerais en pensant aux âmes saintes qui dans le ciel prouveront sa gloire. Alors, bientôt je comprends qu'il ne saurait y avoir d'Enfer pour l'âme qui peut aimer Dieu ; la tentation s'en va. Il y a des moments où je pense que le Démon a pouvoir sur moi, que je lui appartiens et qu'il compte bien s'emparer de mon âme à la mort. Alors je me mets à bénir Dieu plus que jamais, et je me dis : Est-il possible qu'un Démon puisse aimer et glorifier Dieu ? Si je vais en Enfer je l'adorerai quand même. Il y aura là au moins une âme qui L'aimera, qui Le remerciera. Dans mes tourments je crierai qu'Il est juste et bon. Mais quand je parle ainsi, cela suffit, le calme revient bientôt : je sens que l'Enfer avec l'amour se changerait en ciel. » Inversement, quand elle est dans l'état de torture et plongée dans l'Enfer l'évocation de la pensée du Ciel loin de la consoler ajoute une torture de plus. Les idées chez elle ne changent pas les sentiments, mais ce sont les sentiments qui modifient les idées et les croyances. « Mes souffrances extraordinaires, dit Madeleine, m'empêchent de douter qu'il y ait un Enfer et mes consolations me donnent une idée du bonheur du Ciel : je suis dans l'Enfer ou dans le Ciel suivant ce que je sens. Tout mon être est la proie des démons ou bien tout mon être est plongé dans un océan de paix et de félicité qui ne peut venir que de Dieu, je suis forcée de croire à l'un aussi bien qu'à l'autre ». Sans doute une croyance réfléchie devrait résister à cette influence des sentiments, mais comme on l'a vu, un des caractères de la croyance asséritive est précisément une plus forte dépendance vis-à-vis du sentiment et Madeleine dont la croyance est abaissée s'abandonne à cette influence toute puissante du sentiment.

Les sentiments d'ailleurs interviennent encore à d'autres moments, l'état intellectuel et la forme de la croyance nous ont paru être les mêmes dans l'état de tentation et dans l'état de sécheresse et cependant ces deux états sont fort différents l'un de l'autre. Ils nous présentent également une modification importante des sentiments. Partout cette influence du sentiment est considérable chez une malade très émotive et très sensible.

Nos études sur les fonctions intellectuelles d'une mystique et en particulier sur ses croyances ont en quelque sorte déblayé le terrain et expliqué, un certain nombre de phénomènes qui sont en relation avec ces modifications de la croyance. Mais nous trouvons encore dans cette observation et dans un certain nombre d'autres qui doivent lui être comparées une occasion d'aborder un nouveau problème psychologique, celui de la nature des sentiments et du rôle qu'ils jouent dans la conduite.

Fin du livre :
De l'angoisse à l'extase, tome I.